

UNIVERSITATEA TEHNICĂ DE CONSTRUCȚII BUCUREȘTI

# BULETINUL ȘTIINȚIFIC



Seria: Limbi străine și comunicare

Volumul IV Nr. 1-2 / 2011

# **COLEGIUL DE REDACȚIE**

## **Colectivul de redacție:**

Prorector coordonator: prof. univ. dr. ing. Radu DROBOT

Redactor șef: prof. univ. dr. Zoia MANOLESCU

Redactor executiv: ing. Anca LOBAZĂ

## **Coordonatori:**

Prof. univ. dr. Mihaela Șt. RĂDULESCU, lect. univ. dr. Marinela Doina DOROBAN? U, UTCB

Conf. univ. dr. Carmen ARDELEAN

## **Consiliul Științific:**

Prof. univ. dr. Bernard DARBORD, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Paris, Franța

Prof. univ. dr. Ketevan GABUNIA, Universitatea de Stat „Ivane Djavakhichvili”, Tbilissi, Georgia

Prof. univ. dr. Jean PEETERS, Université de Bretagne-Sud, Lorient, Franța

Prof. univ. dr. Pierre MOREL, Director adjunct al Institutului de Cercetări Filologice și Interculturale (ICFI), Universitatea Liberă Internațională din Moldova, Chișinău, Republica Moldova

Prof. univ. dr. Mihaela Șt. RĂDULESCU, UTCB, România

Conf. univ. dr. Carmen ARDELEAN, UTCB, România

Conf. univ. dr. Tsvetelina HARAKCHIYSKA, Universitatea „Angel Kanchev” din Ruse, Bulgaria

Conf. univ. dr. Euphrosyne EFTHIMIADOU, École de l’Air hellénique, Grecia

Conf. univ. dr. Felix NICOLAU, UTCB, Universitatea „Hyperion”, București, membru al Uniunii Scriitorilor din România

Conf. univ. dr. Cecilia CONDEI, Universitatea din Craiova, România

Conf. univ. dr. Alexandra ODDO, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Paris, Franța

Conf. univ. dr. Alexandra SOLCAN, Universitatea Pedagogică de Stat « Ion Creangă », Chișinău, Rep. Moldova

## **Tehnoredactare computerizată, grafica și editarea revistei:**

Ing. Anca LOBAZĂ

**ISSN 2068-8202**

## **REDACȚIA BULETINUL ȘTIINȚIFIC**

B-dul Lacul Tei nr. 124

Sector 2, București

Tel. +40-21-242.12.08 – int. 206

Fax. +40-21-242.07.81

e-mail: buletinstiintific@utcb.ro

**BULETINUL ȘTIINȚIFIC AL  
UNIVERSITĂȚII TEHNICE DE  
CONSTRUCȚII BUCUREȘTI**

**Seria: Limbi străine și comunicare**

**Nr. 1-2/2011**

**CONSPRESS**



**BUCUREȘTI**

#### *Disclaimer*

*With respect to documents available from this journal neither UTCB nor any of its employees make any warranty, express or implied, or assume any legal liability or responsibility for the accuracy, completeness, or usefulness of any information, apparatus, product, or process disclosed.*

*Reference herein to any specific commercial products, process, or service by trade name, trademark, manufacturer, or otherwise, does not necessarily constitute or imply its endorsement, recommendation, or favouring by the UTCB.*

*The views and opinions of authors expressed herein do not necessarily state or reflect those of UTCB, and shall not be used for advertising or product endorsement purposes.*

## CUPRINS – CONTENTS – TABLE DES MATIÈRES

### STUDII ȘI ARTICOLE – STUDIES AND ARTICLES – ÉTUDES ET ARTICLES

Cecilia CONDEI. Identité/altérité au croisement de deux perspectives: interculturelle et textuelle .....	5
Sorin BACIU. Religion-Religiosity – State-Nation .....	11
Dana Mihaela RADU. Elisabeta I a Angliei – surse ale puterii unui monarh-femeie .....	17
Raluca GHENȚULESCU. Features of Youth Culture .....	22
Ana TUDORAN. Analyses herméneutiques de la lecture du texte littéraire .....	27
Mirel ANGHEL. Emil Brumaru sau şocul frumos al erotismului .....	36
Marinela Doina DOROBANȚU, Elena Maftei GOOPENȚIA. Limbajul – o viziune personală .....	39
Natalia CELPAN-PATIC, Analogie et contrastivité en linguistique .....	42
Eugenia ȘTEFĂNESCU. Le discours juridique : aspects <i>normatifs</i> et <i>performatifs</i> .....	46
Bianca GEMAN. La politique environnementale. La terminologie dans le domaine écologique .....	54
Irina-Ana DROBOT. Philippine English: Phonological Features .....	59
Liliana Florina ANDRONACHE. Problematica anglicismelor în limbile română și italiană. Sinteză bibliografică .....	66
Narcis ZĂRNESCU. La traductologie et le principe d'incertitude .....	73
Nicoleta-Cătălina PÂRCĂTĂ. Difficultés en interprétation simultanée : restitution d'un discours narratif .....	78
Raluca-Maria TOPALĂ. Psychological Processes and Their Influence on Conference Interpretation .....	88
Euphrosyne EFTHIMIADOU. Méthodologie du FOS: objectifs d'apprentissage, contenus d'enseignement, évaluation-autoformation .....	95
Georges SAWADOGO. La communication pédagogique ou l'art de la séduction: petit précis de communication pour enseignants débutants .....	101

Anca-Margareta BUNEA. Psychoanalytical Approach in Theatre and Film Analysis ..... 107

Mălina GURGU. Politețea în conversație – repere teoretice ..... 117

## **RECENZII – COMPTES RENDUS – REVIEWS**

Carmen ARDELEAN. On Translation as a Bilingual Experience. **Titela Vîlceanu.**

*Translation. The Land of the Bilingual.* Craiova : Editura Universitaria, 2008 ..... 130

Mihaela Șt. RĂDULESCU. Un outil multimédia de la méthodologie du français langue

étrangère et de l'enseignement universitaire. **Jean-Marc Mangiante et Chantal**

**Parpette. Le français sur objectif universitaire.** Grenoble : PUG (Presses

universitaires de Grenoble), 2011 ..... 134

# **IDENTITE/ALTERITE AU CROISEMENT DE DEUX PERSPECTIVES: INTERCULTURELLE ET TEXTUELLE**

**CECILIA CONDEI**, Maître de conférences, Université de Craiova, Faculté des Lettres, Département de français, e-mail: cecilia\_condei@yahoo.fr

**Abstract:** Our intervention concentrates on the analysis of the speech of the works belonging to ecrivains of two languages and takes place in a domain of border which unites the literature with the linguistics thanks to the study of the literary speech, the domain investigated with the tools of the linguist. The corpus which we propose has as main characteristic a multitude of elements of identical confrontation.

We try to distinguish the presence of the intercultural in the literary communication, by emphasizing the notions of identity and the otherness, registered on the frame of the stereotype and the prejudice. Our study will aim at the marks of the identity and the otherness, the identity of group, individual or national, as well as the images of the otherness under several aspects: exoticism, alienation, which we envisage under the spectre of the crossed literary speech.

**Keywords:** literary speech, stereotype, prejudice, otherness, identity.

## **1. Bref historique des notions**

L'idée qui nous guide est celle de « modèle » que nous distinguons au niveau discursif, comportemental, attitudinal, autrement dit, une sorte de « déjà-construit », que toute oeuvre témoigne. L'intérêt pour le schéma de toute sorte revient au centre de la recherche pendant le XIXe siècle. C'est la période où *lieux communs*, *idées reçues*, *poncif* ou *cliché* se voient octroyer un sens péjoratif. Les changements de sens sont enregistrés dans les dictionnaires ; par exemple, P. Larousse (Ruth Amossy, Anne Herchberg-Pierrot, 2000: 13) (1869) définit le *cliché* en tant que « phrase toute faite que l'on répète ». Les stylisticiens, les littéraires et les linguistes préoccupés de l'analyse du discours se posent des questions: À quoi sert ce « tout fait »? quel est son rôle, son importance et comment distinguer le « tout fait » de l'innovation ? Pour répondre, nous nous servons de deux notions: *identité* et *altérité*.

Ces deux notions sont présentées ensemble, par exemple dans le *Trésor de la Langue Française*, (désormais TLFi) ou dans le *Dictionnaire de l'Académie française* (désormais D.A.). *Altérité* et *identité* supposent « un inventaire de traits suivi d'une séparation ultérieure en deux groupes: traits qui assurent la ressemblance et ceux qui travaillent pour la dissemblance » (D.A.). Leur provenance est liée au bas latin: *altérité* de *alteritas*, « différence », attesté depuis le milieu du IVe siècle et *identité* de *identitas* « qualité de ce qui est de même » (D.A.). L'histoire du français les enregistre à des époques bien différentes. *Altérité* est une notion liée au domaine de la philosophie. Une attestation isolée de 1270 fixe son sens « altération, changement », quatre siècles plus tard, chez Bossuet, en 1697, le mot désigne « qualité de ce qui est autre » (TLFi). La présence du terme *identité* est enregistrée au début du XIVe siècle (*ydemite*): « ce qui fait qu'une chose, une personne est la même qu'une autre, qu'il n'existe aucune différence entre elles »(Ibidem). Pour définir l'*identité*, on se réfère obligatoirement à *ipséité*, notion que les dictionnaires considèrent bien plus récente, attestée en 1840, (comme l'affirme TLFi en faisant référence à Pierre, Leroux, *Humanité*, tome 2) et dont le point de départ est le latin scolaistique (*ipseitas*), dérivé de *ipse* (moi, toi, lui...) -même. *L'ipséité* se réfère à « ce qui fait qu'une personne, par des caractères strictement individuels, est non réductible à une autre. Il n'est pas d'être sans 'ipséité'. Faute d'*ipséité*', un élément simple (un électron) n'enferme rien. »

L'origine du mot *stéréotype* est plus récente. Le terme a été employé sous une forme abrégée (stéréo), étant lié à l'apparition de l'imprimerie et utilisé pour désigner un « cliché métallique en relief ». En 1796, d'après TLFi, l'adjectif *stéréotype* faisait référence à un objet « imprimé avec des caractères stéréotypes », en 1803, il désigne un « cliché obtenu par coulage de plomb dans un flan ou une empreinte » (*ibidem*). L'existence des ouvrages imprimés avec des stéréotypes date de 1810. Stendhal parle, en 1836, de « volumes stéréotypes » au sens de « volumes imprimés à l'aide des stéréotypes » (*ibidem*). Le mot migre vers le domaine de la psychologie avec le sens d'« opinion toute faite, formule figée, banale » (*ibidem*).

Nous retenons de ces interprétations le caractère de *fixité* qui accompagne chaque objet qualifié comme *stéréotypé*, auquel s'ajoute un autre caractère, celui de répétitivité qui découle de l'existence de tout un inventaire de formules fixes. Du domaine de la littérature, le stéréotype gagne, depuis 1920, les sciences sociales, où il s'impose avec son sens de *schème*, ou *formule figée* (Ruth Amossy, Anne Herschberg-Pierrot, 2000: 26).

La notion de *stéréotype* s'est imposée dans la psychologie sociale, non sans multiples débats. Les mises en discussion récentes de la problématique du stéréotype, que nous trouvons chez Louis Marie Morfaux (1980), Gustave-Nicolas Ficher (1996), ou Ruth Amossy (1991), insistent sur le caractère de *fixité* et de *rigidité*, mettant l'accent sur la bivalence qui oriente les deux positions: l'une soulignant le côté péjoratif (jugement non critique, un « savoir de seconde main » (*ibidem*)), l'autre soulignant le côté constructif, le stéréotype étant un ensemble de croyances qui concernent les attributs personnels d'un groupe. *Stéréotype* et *préjugé* ont été présentés ensemble ou même confondus, surtout dans le lexique des sciences sociales. Avec Amossy et Herschberg-Pierrot nous distinguons (*idem*: 35) la dimension classificatoire prédominante du *stéréotype* (croyance, opinion, représentation concernant un groupe et ses membres) de la tendance émotionnelle prédominante pour le *préjugé* qui désigne d'ailleurs « l'attitude adoptée envers les membres du groupe en question. » (*ibidem*.) Cette différence est en quelque sorte celle marquée par Istrati dans un de ces récits, *Méditerranée (Lever du soleil)*:

Nous rencontrâmes une voiture à bras, chargée de cannes à sucre et assaillie par des Arabes et même par des Européens qui achetaient ce curieux comestible, en déchirant l'écorce des dents et en suçaient avidement le jus. [...] Un mangeur Arabe trancha avec le canif un bout de sa canne et nous en offrit à chacun un petit morceau, nous conviant à faire comme tout le monde. Nous essayâmes sans succès. Le jus était très sucré, très fade. Nous le crachâmes. On se moqua de nous. (Panait, Istrati, 1984: 369)

L'extrait illustre plutôt une attitude adoptée par les Arabes envers le petit groupe d'étrangers (un Roumain et un Juif de Roumanie) incapables de se servir d'une canne de sucre. Le suivant met l'accent sur la catégorisation plus que sur le côté émotionnel: « Moussa voulut entamer une conversation en turc. Personne ne le comprit. Les Arabes sont très communicatifs, plus que les Roumains et même les Grecs. Ils doivent être de braves gens. Cependant, leurs entretiens sont violents comme des disputes. » (*ibidem*).

Issue de l'observation directe, cette catégorisation aide le personnage à se positionner par rapport à un autre groupe pour mieux le comprendre.

La destruction d'un préjugé peut habituellement suivre à l'étude d'un objet, par exemple les habitants d'un pays, dans un contact direct, lors d'une visite: « Je me figurais l'Egypte comme un pays sale et mi-sauvage. Il n'en est rien. Mon pays est bien plus arriéré. » (*ibidem*: 371).

## 2. Phénomènes de stéréotypage, d'interculturalité et de multiculturalité

Le discours littéraire qui nous intéresse, celui que présentent les œuvres des écrivains d'entre deux langues fait preuve immédiate et saillante de la confrontation entre l'identité individuelle et l'appartenance à la société humaine. La détermination spatiale et temporelle de la littérature « ne l'empêche pas de se présenter à la fois de partout et de quelque part. » (Martine

Abdallah-Pretceille, 1992 :162) Cette caractéristique nourrit la préférence pour l'interculturel, « construction susceptible de favoriser la compréhension des problèmes sociaux et éducatifs, en liaison avec la diversité culturelle » (*ibidem*: 36), recouvrant « une diversité d'applications et une multiplicité d'orientations. » (*ibidem*: 44).

Le préfix 'inter' de 'interculturel' indique une mise en relation et une prise en considération des interactions entre des groupes, des individus, des identités. Ainsi, si le pluri-, le multiculturel s'arrêtent au niveau du constat, l'interculturel opère une démarche, il ne correspond pas à une réalité objective. C'est l'analyse qui confère à l'objet étudié le caractère 'interculturel'. (*ibidem*: 49)

Les groupes minoritaires déploient une activité soutenue pour créer des relations et s'orientent dans deux directions: l'une se développe à l'intérieur du groupe, et l'autre s'oriente vers l'extérieur dans le cadre de la société pluriethnique. Cette coordonnée se présente « comme un choix pragmatique face au multiculturalisme qui caractérise les sociétés contemporaines. » (Maddalena De Carlo, 1998 :40) La distinction *interculturel-multiculturel*, selon M. Abdallah-Pretceille, se manifeste dans la préoccupation du multiculturel « d'éviter l'éclatement de l'unité collective tout en acceptant la pluralité des groupes. » (Martine, Abdallah-Pretceille, 1992: 36-37).

## **2.1. Phénomènes de stéréotypie dans le discours littéraire.**

Dans le **contenu des œuvres**, ces phénomènes sont visibles dans les thèmes et les motifs abordés. Nous nous arrêtons surtout dans la zone discursive où se manifeste la richesse dialogique de l'œuvre littéraire, en particulier l'œuvre de Panait Istrati, écrivain roumain d'expression française, né à Braila, en 1884 (mort en 1935) et dont les écrits continuent à circuler dans le monde des lettres et ensuite, à l'œuvre de Dumitru Tsépénéag, écrivain contemporain d'expression roumaine et française, dont le roman *Le mot Sablier, Cuvântul Nisiparniță*, paru en 1994, a comme thème le passage d'une langue vers une autre, respectivement du roumain vers le français. La rencontre interculturelle se manifeste dans son œuvre plutôt au niveau de l'énoncé.

« Poussé par un démon de vagabondage ou plutôt par le besoin dévorant de connaître et d'aimer » selon l'affirmation de Romain Rolland, son ami et protecteur, Istrati a parcouru l'Egypte, la Syrie, Jaffa, Beyrouth, Damas et le Liban, la Grèce, l'Italie et, surtout, la côte méditerranéenne de la France. Ses récits ont une forte filière autobiographique. Ce sont des récits de voyage, racontés dans une variante de langue française parsemée de mots roumains. Les aventures de ses voyages sur les routes de l'Orient ou, plus précisément, dans un espace fabuleux et étrange où l'Europe et l'Asie se rejoignent, se placent dans une zone par préférence inter-culturelle. Cette vision montre les liens tissés entre la construction des connaissances d'ordre linguistique aussi bien que culturel et les représentations sur les pays et les peuples. Le goût des voyages domine le créateur et ses personnages. Ils essaient tout le temps de lier d'amitié, causer, connaître du monde.

Pour D. Tsépénéag, les rencontres inter-culturelles sont plus d'une fois source de repliement sur soi. Le personnage de Tsépénéag ne se dévoile pas facilement:

Le gosse continue à manger ses olives (en faisant alterner les vertes et les noires) et à cracher les noyaux. Mais d'abord il les suce, longuement, comme des bonbons. J'entends le soldat murmurer:  
-Vous êtes française?  
-Mon cher Pol, dit le bistrot, laissez-moi vous raconter seulement une scène.  
-Vous êtes française, oui ou merde?  
Domnica ne se presse pas de répondre. Au bout de quelques bonnes secondes elle remue quand même les lèvres, elle dit merde. (Dumitru Tsépénéag, 1994: 88)

Les relations humaines sont facilitées par des généralisations et des « étiquettes » basées sur des symboles. Les personnages ont la tendance d'opérer une simplification de la réalité et de créer des catégories qui comprennent des classes possédant une forte homogénéité interne,

c'est-à-dire de créer des *stéréotypes*. Ainsi, aucune construction de l'identité personnelle, de groupe ou nationale n'est possible sans la prise en compte d'un système d'oppositions qui traversent la diversité. Maddalena De Carlo présente deux catégories: *le stéréotype dévalorisant* – « pour ceux qui occupent un espace proche du nôtre » et *le stéréotype de l'exotisme* – « pour les cultures lointaines. » (1998: 86)

Pour observer la façon dont on peut illustrer l'interculturel à l'aide du discours littéraire, nous allons souligner les valeurs de l'identité et de l'altérité au cadre du stéréotype. Celui-ci « en tant qu'image de l'altérité est constitutif de l'identité de chacun » (idem: 88). L'identité est « l'idée que chacun se fait de soi-même et qui comprend son histoire personnelle, les opinions concernant ses capacités, ses possibilités et ses attentes. » (*ibidem*).

Maddalena De Carlo propose un schéma d'analyse des rapports identitaires basé premièrement sur le couple identité/altérité lié à l'individu ou à une collectivité et deuxièmement sur la perception des différences: avoir ou non le sentiment de l'identité nationale, sentir l'exotisme, l'aliénation, etc. Les discours littéraires de Panait Istrati et de Dumitru Tsépénéag nous permettent de dégager quelques marques de *l'identité* et de *l'altérité*, selon le modèle de Maddalena De Carlo, dans le contenu des textes:

Une perspective plus ouverte aux manifestations discursives est inspirée par le schéma mentionné nous permet la réorganisation de la réflexion autour de la source de l'énonciation et des valeurs discursives liées au nombre de personnes impliquées dans un « nous », la présence/absence de manifestations discursives explicites dans un échange, le glissement du « je » vers « nous », comme dans :

Je prenais le bateau **Arcadia** d'Alexandrie d'Egypte pour aller en Grèce (...). Sur l'**Arcadia**, je fis la connaissance d'un Péruvien, un mulâtre à l'allure de sportsman (...) Nous devîmes rapidement amis et arrivâmes aux confidences. Je sus qu'il était professeur d'athlétisme abonné au chômage, et...pick-pocket. (Panait Istrati, 1997: 469)

Pour le personnage de Tsépénéag, cette identité fait partie de la substance intime de l'être, que l'on dévoile rarement et après maintes insistances.

-Vous êtes quoi?

Domnica se tait. Elle hésite longuement. Elle hausse les épaules.

-Allez, dites-le, insiste le militaire [...]

Le soldat ne cesse de harceler la femme de questions. Il est évident que celle-ci n'a pas tellement envie de répondre. Elle roule les épaules, bouge les bras, on dirait qu'elle tente désespérément de s'envoler. (Dumitru Tsépénéag, 1984: 88)

Ces deux attitudes sont emblématiques pour le dévoilement de l'identité individuelle envisagée comme intangible et conjuguée avec le désir manifesté, ou non, d'ouverture vers l'autre.

Si l'identité individuelle se transforme, par multiplication, en identité de groupe, un discours à la troisième personne, extérieur à la scène discursive l'enregistre, comme c'est le cas d'Adrien, personnage qui donne le nom d'un cycle, le *cycle d'Adrien Zograffi*, rencontre à Constantza, un autre personnage, qui l'attire - Sotir, un matelot:

Ils sortirent ensemble pour faire, avant le coucher du soleil, une promenade dans les magnifiques bois de cette résidence royale. Adrien se sentit tout de suite attiré vers cet homme beaucoup plus âgé que lui par l'instinct d'aventure qui grouillait au fond de son être. Et le tendre aventurier qu'était Sotir ne manqua pas de reconnaître, dans le jeune homme au cœur prompt, un disciple d'une égale tendresse. (Panait Istrati, 1997: 484)

La quête d'amis devient une activité non seulement permanente mais aussi dramatique par la tension qu'elle détermine. Le fragment suivant présente la boutique de kir Nicolas où Adrien, personnage principal, voit un homme habillé en loques, lisant un livre: « Le livre était un ouvrage français illustré: Jack, d'Alphonse Daudet; et sur l'épaule du lecteur Adrien vit en

même temps une autre illustration, bien plus éclatante: un gros pou qui marchait en se dandinant comme un canard bien nourri... » (*ibidem* :143).

Les deux font connaissance par l'intermède de kir Nicolas, pâtissier grec. De son discours, l'on dégage l'idée que l'identité est repérable de l'extérieur, elle est visible, perceptible comme une étiquette. Kir Nicolas s'adresse à Adrien: « Il ne sait pas le roumain, Adriani. Mais il connaît bien la langue de ton père: parle-lui en grec. Et voilà un avec qui tu t'entendras sûrement; il doit être de ta race » (*ibidem*).

Puis, kir Nicolas s'adresse à Mikhaïl: « - Tiens, Mikhaïl: le voici, le jeune homme qui se nourrit de rêves, et dont je te parlais ces jours derniers » (*ibidem*).

L'idée de ressemblance se combine avec la préoccupation jugée fondamentalement correcte de trouver des représentants de « sa race ». Le désir de socialiser réunit les personnages de Tsépénéag dans une gargonnette:

Comme tous les samedis, la gargonnette de Georges est pleine. En dépit de la pluie ou, justement, à cause de tout cela: les gens y cherchent refuge. On a franchement l'impression que tous ces personnages qui tiennent à la main verres, couteaux ou fourchettes ont élu domicile chez le bougnat où ils passent leur temps à boire et à jacasser. (Dumitru Tsépénéag, 1984 :85)

Au niveau discursif, les phénomènes stéréotypés se trouvent marqués, entre autres, dans l'organisation du code langagier.

Pour Tsépénéag, l'aliénation se manifeste au niveau du code langagier qui habite son œuvre: la tentative d'écrire directement en français se présente comme une peur permanente de ne pas réussir, tenant compte que le français, langue de communication courante pour lui depuis des décennies, n'est pas encore devenue, en 1994, la langue de son expression littéraire. « Fiind călare pe două limbi mă hotărâsem să scriu în franceză, numai că a trebuit să constat cu destulă iritare și ciudă că nu pot să o fac » (Dumitru Tsépénéag, 1984 :11). La fin du livre fait la preuve de ce parcours bien accompli:

Je regarde par la fenêtre le camion bleu vert. Plus loin on voit une tour. La pluie a cessé. Le ciel s'éclaircit. Les autres ne s'en rendent pas compte. Quoi que l'on dise, je suis plus éveillé qu'eux, plus près de la fenêtre. Je regarde et j'attends. Je ne sais pas exactement quoi. J'attends sans doute que la bâche soit tirée comme le rideau d'un théâtre. Des marionnettes. Sans fous sans cavaliers. Et que le grand Guignol commence!

En attendant je fouille à nouveau dans mes paperasses: "parlez-vous français" répète à voix basse le garde-côte et fixe ses jumelles sur l'horizon: un avion qui ressemble à un énorme oiseau orange mais passe trop vite et sort du champ (Dumitru Tsépénéag, 1984: 91).

Un seul mot roumain « nu », la négation, se glisse dans son texte écrit en français, presque dans sa totalité.

Istrati rencontre les mêmes incertitudes: « J'éclatais de joie, je sanglotais de bonheur, à l'idée qu'un ami [...] voulait que j'écrive, vraiment, en français ! Quel français ? Je l'ai déjà raconté ; un gazouillement dont l'harmonieuse mélodie me tournait la tête et que je venais de découvrir seul » (Panait Istrati, 1984: préface).

### 3. Conclusion

Nous avons essayé de répondre à la question « pourquoi la communication littéraire présente-t-elle des phénomènes stéréotypés? » Premièrement, parce que le discours littéraire implique l'existence des structures, des schémas qui aident à sa compréhension et ensuite parce qu'il représente des situations conflictuelles, contradictoires, inattendues et qui se prêtent à des lectures multiples. Grâce à ces exemples, nous constatons que le discours littéraire permet des interprétations diverses et que les formes stéréotypées qui abondent sont le fruit des connaissances antérieures, stockées sous forme de structures plus ou moins figées.

## Bibliographie

- Abdallah-Pretceille, Martine. (1992). *Quelle école pour quelle intégration ?* Paris : Hachette.
- Amossy, Ruth. (1991). *Les Idées reçues. Sémiologie du stéréotype.* Paris : Nathan.
- Amossy, Ruth et Herchberg-Pierrot, Anne.(2000). *Stéréotype et clichés, langue, discours, société.* Paris : Nathan.
- De Carlo, Maddalena. (1998). *L'interculturel.* Paris : CLE International.
- Dictionnaire de l'Académie française*, neuvième édition, version informatisée. Accessible à l'adresse : [www http://atilf.atilf.fr/academie9.htm](http://atilf.atilf.fr/academie9.htm) (Consulté le 12 janvier 2010).
- Ficher, Gustave-Nicolas. (1996). *Les Concepts fondamentaux de la psychologie sociale.* Paris : Dunod.
- Istrati, Panait. (1984). *Vie d'Adrien Zograffi. La maison Thüringer. Le bureau de placement. Méditerranée (Lever du soleil). Méditerranée (Coucher du soleil).* Paris : Gallimard.
- Istrati, Panait.(1997). *La jeunesse d'Adrien Zograffi : Codine. Mikhail. Mes départs. Le pêcheur d'éponges.* Paris : Gallimard.
- Morfau, Louis-Marie. (1980). *Stéréotype, vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines.* Paris : Armand Colin.
- Trésor de la Langue Française*, Conception et réalisation informatiques : Jacques, Dendien. Accessible à l'adresse : [www. http://atilf.inalf.fr/tlfv3.htm](http://atilf.inalf.fr/tlfv3.htm). (Consulté le 12 janvier 2010).
- Tsépéneag, Dumitru. (1994). *Cuvântul Nisiparniță, Le mot Sablier.* București : Editura Univers.

# RELIGION-RELIGIOSITY - STATE-NATION

**SORIN BACIU**, Assoc. Prof. PhD, Technical University of Civil Engineering Bucharest, Department of Foreign Languages and Communication, e-mail: sdgbaciu@yahoo.co.uk

**Résumé :** Il est déjà lieu commun le fait que, le long de l'histoire, **la religion** (dans son acception de conviction ou de croyance) a représenté la dimension constamment présente dans le devenir des communautés humaines et dans la formation des physionomies des cultures et des civilisations. Au début, nous nous proposons de signaler cette incontestable réalité, avec ses plus et ses moins, à côté d'une complémentarité aussi incontestable – l'apparition, le développement et l'impacte créé par **la religiosité** (vue comme étant la pratique de cette conviction par l'appartenance à une certaine église ou « institution religieuse » et par la fréquentation et la consommation des rituels, en tant que partie d'un groupe étendu).

La deuxième partie est destinée à une utile et, nous l'espérons, clarifiante analyse d'un incitant parallélisme : religion – religiosité et État – nation. Des repères-clé, comme les frontières culturelles et administratives, le concept de mécanisme, celui d'appartenance, comme émanation de l'esprit, de l'âme et de l'intellect ou le paradoxe de la manière dans laquelle la religiosité a opéré et continue à opérer... sont, tour à tour, signalés et analysés.

**Mots-clés:** religion, religiosité, États, nation, *homo religiosus*, *homo sapiens*.

## 1. Religion

Throughout the history of civilisations, next to power, **religion** seems to have no less exerted a most decisive influence in the becoming of civilisations. Anthropological studies have assessed that religion has become part and parcel of the day to day history of the human being, ever since its existence has become fact and ever since crucial events such as birth, fertility, perpetuation of species, survival, death and, finally, survival after death have become basic concerns. This is **because religion is primarily a human phenomenon** and, hence, a social, a linguistic, an economic and, more often than not, a political one (i.e. institutionalised and administered as such).

Connected with such events, in time, all these realities have developed an enormous variety of practices and rituals and have designed multitudes of beliefs and religions. According to some sources (see, for instance:

[http://wiki.answers.com/Q/What\\_is\\_the\\_total\\_number\\_of\\_religion\\_in\\_the\\_world](http://wiki.answers.com/Q/What_is_the_total_number_of_religion_in_the_world))

there may be more than **730 established religions in the world which are broken out into more the 3,200 different sects**.

Surely, even according to specialist researchers, the figure remains a continuous matter of debate. Christianity, for example, as one of the major religions, has more than 200 sub sects, each with its own unique traditions and interpretations of the Bible. The distribution of religious beliefs around the world, a so-called geography of the religions is also a most interesting and challenging research area (see: *Atlas of the World Religions*, 1999).

As Mircea Eliade concluded (Eliade, 1992) the study of civilisations is, in fact, a study of religions and the history of religions is nothing but a series of particular cases revealed along the study of civilisations.

Relevant may be the fact that vestiges about life after death date as far back as the year 500,000, fact proved by a discovery in China, in a cave near Beijing. In Western Europe funeral ceremonies were practiced even 200,000 years ago (proofs discovered in some caves

in France) and the faith in life after death is said to have appeared about 70,000 years ago, (see: Stan Alexandru and Rus Remus, 1991).

Along the centuries, all the great civilisations of the world have identified themselves with certain religions or religious beliefs, of which at least ten prove to have gained considerable ground. According to an article published in the 1998 issue of the *Christian Science Monitor*, the top 10 ‘organized religions’ in the world and the number of their adherents would be:

Religion	Number of Adherents
1 Christianity	1.9 billion
2 Islam	1.1 billion
3 Hinduism	781 million
4 Buddhism	324 million
5 Sikhism	19 million
6 Judaism	14 million
7 Bahá'í Faith	6.1 million
8 Confucianism	5.3 million
9 Jainism	4.9 million
10 Shinto	2.8 million

source: [http://en.wikipedia.org/wiki/Major\\_religious\\_groups](http://en.wikipedia.org/wiki/Major_religious_groups)

Also true about the long-lasting impact and primordial influence of religion and religious beliefs upon human communities of all kinds is the fact that, even today, historical realities prove that religious conflicts have taken precedence over other shared characteristics such as language, ethnicity or institutional frameworks (see: Lebanon, former Yugoslavia, some African countries, Northern Ireland and others).

Considering data as presented above, maybe, a legitimate question would be: why and how has religion become such an underlying and almost inevitable element throughout the history of mankind and why have people, along the ages, embraced so various religious beliefs and, implicitly, so multifarious practices and rituals?

Among various possible angles of analysis, at least two seem to be most relevant:

The definition of the sacred and the establishment of the threshold separating **the profane or the lay** (i.e. the natural world which we are able to know and experience through our senses) from **the sacred** (i.e. everything that exists beyond the everyday natural world, the unknowable or what is beyond limited human abilities to perceive and comprehend).

The just and proper understanding and delimitation between **religion** (seen as spiritual beliefs, convictions, creed) on the one hand, and **religiosity** (seen as the practice of the respective belief by belonging to a certain church or ‘religious institution’ and by attending rituals as part of an extended group) on the other (Guillermo de la Dehesa, 2007).

As a human phenomenon, religion is born and recognised around the sacred elements and, as a rule, **it is a collective attempt to bridge the gap between the profane and the sacred**. A clear cut boundary is hard to define and pinpoint and any research attempt needs to be a matter of minute context analysis. This is because, **religion remains that ‘laboratory of the mind and soul’ where morals, patterns of behaviour, values and the respect for values crystallise and become a unifying bond**. This is recognised to be a long-lasting process, identifiable through a complex and extended historical evolution of most varied contexts.

Here, as a starting point, we can always consider the inability of the people to explain natural phenomena. For instance, the mere contemplation of the sky has long been a typical religious experience and an invitation to magic art. Others may be considered the need to express

gratitude for the basic gifts supplied by nature (those which actually make subsistence possible: water, plants, animals, good weather etc.) or the worshiping and veneration of cultural products such as symbols, heroes or even objects.

All these elements, as part of given contexts, (historical, social, economic and, not seldom, political) may be analysed as possible thresholds between the profane and the sacred.

In time, the explanation of the sacred, i.e. the art and ability to reveal the mysterious and the unknown - ***the hierophany*** - has created religious institutions and institutionalised dogmas and it has laid the foundations for religiosity. This can be exemplified by various examples of positive influence through educational components and disseminators of positive values. However, they have also been frequently experienced through a negative and coercive impact: the Spanish Inquisition, or the imposition of various theological systems of reformation such as Protestantism, Calvinism, Lutheranism, various Jewish and Islamic beliefs and practices etc. (see: <http://www.jewishprisonservices.org/practices.htm> and <http://www.religious-beliefs.com/muslim-religion.htm>).

No less, in this respect, the modelling influence of certain sects over credulous adepts, the „institutional exploitation” of bigotries, the development of fanaticism or fundamentalism have been and still are unfortunate, yet undeniable realities.

Maybe, this is the sensitive difference (always a matter of debate) between religion as a creator of spiritual belief and as a unifying bond for certain values, on the one hand, and religiosity as the ‘laboratory’ hosting the cultivation of law and dogma which is meant to and has the force and the means to sanction and to discriminate, on the other. (Daniel Barbu, 2004).

In the first case, the religious feeling may be seen as the result of a certain experience, later to be moulded by education and theological instruction. Yet, when wrongly institutionalised, and imposed as such for various reasons, religion may become an excessive and even a tyrannical mechanism of dogma imposition, of sanctions and, implicitly, a discriminative factor (observance and abidance by the laws and dogmas or not, with all the consequences derived thereby). Lots of examples in the history of civilisations have shown such changes that have attempted to turn religions from faith and creed to religions as unquestionable laws and dogmas.

Speaking about religiosity, according to G. de la Dehesa (de la Dehesa, 2007) as a rule, an increased level of economic development brings about a decrease in religiosity, just as an increased level of religious convictions brings about greater economic growth. According to de la Dehesa, this is because deeper manifested religious beliefs make people accept to work with those sharing the same belief, improve interpersonal relationships, trigger a more profitable division of labour and trade, bring about an increase of honesty, responsibility and mutual trust.

Religious people are more inclined to trust state mechanisms, institutions, the legislative systems and to observe the laws. Consequently, religious beliefs prove to be a beneficial factor of **social cohesion**.

## 2. Religion – religiosity; state – nation

For a more suggestive and a better understanding of the differences between religion and religiosity, a most interesting parallelism could be made with the differences between the notions of state and nation, respectively. As a starting point, we would like to reiterate the defining characteristics of each.

Essential to retain is the fact that **a state is not, primarily, identifiable by characteristics or features pertaining to culture**. A state remains, basically, a **mechanism** with prerogatives and force of applicability in areas such as: politics, legislation, administration, economics,

finance, education etc. Yet, all these prerogatives can be exercised and applied only due to another intrinsic characteristic of any state, namely **marked and administratively administered borders**. It is these frontiers that give the state the right of autonomy, independence and freedom of choice as regards the nature of the ruling mechanism (government). To what extent these all are, or are not recognised by the international community (fact that indicates and explains the nature of the relations with other states) is, obviously, something else.

By contrast, in the case of a **nation**, **borders have only a cultural specificity and relevance**. They cannot be mapped out and administered through means similar to those of a state. Again, we need to remember that a any nation implies **groupings/communities of individuals brought together by considerations related to soul, heart and mind**; hence the difference between the notions of citizenship and nationality. As a consequence, the idea of mechanism, with all its attributes, is not possibly applicable to a nation, the incompatibility resting with the very concept of culture.

On the one hand, **religions**, just as nations **exhibit cultural and not state borders** (fact also applicable in the case of cultures and civilizations). These borders are rather describable on imaginary bases and in no way can they be mechanically or mathematically mapped out and administered as such.

On the other hand, the belonging or adherence of an individual to a certain religion or a nation remains a choice and decision related to the intellect, mind and soul and it is not usually dictated by constraints and interests of administrative nature.

**Religiosity**, as the act of having and practicing a certain faith, by belonging to a certain church (religious service) or as an institutionally imposed and administered means of dogma imposition, of discrimination and sanctioning **cannot have access or benefit from the prerogatives and advantages offered by state borders**. However, as certified by history, in order to act and exert its influence, religiosity has, inevitably, resorted to the systems, ways and levers of intervention and operation specific to the state mechanism, i.e. by imposing, sanctioning, discriminating etc.

In the course of the history of mankind, the individuals' **belief in 'something specific'** (a choice originating in the same option of striking a balance between the sacred and the profane) has acquired institutional characteristics due to the very acceptance of this '**specific something**' as a belief of the group or community.

Obviously, in direct ratio with its size, every group has generated, encouraged and cultivated the appearance of so-called **faith leaders**, the future legitimate founders of the various embodiments and structures of religiosity. In fact, by virtue of context specificities, these have actually deprived the individuals of their liberty of positioning themselves on a certain point on the continuum: right-wrong, good-evil, moral-immoral, just-unjust, correct-incorrect etc.

Again within religiosity itself, we are inclined to argue that, although not always overt, a **regrettable crises of the very basis of religion occurs**. It is that crisis that jeopardises and erodes the very three essences and assets through and with which religion has contributed and exerted its impact on the history of humanity: moral precepts, literacy and education, social cohesion. The "institutionalised" religion, especially nowadays, seems and tends to continuously dilute its sacred dimension. this is more obvious when religiosity abandons its beneficial pursuits and gets involved in war, crime, political interest, financial gain etc. in short this occurs when the honest act of guiding the human behaviour turns into sheer manipulation.

We could also be entitled to ask ourselves the question whether religion (seen and experienced as the free right and decision of choice, free of administrative and institutional constraints) is allowed to freely accomplish its three positive and constructive desiderata. If not what blocks its work? Probably, answers are easily found in various forms of "institutionalizing" the belief.

This act of “management and monitoring” (religiosity) seems to have constantly and forcibly overlooked the fact that religion, just as spirituality are intimate and exclusively personal trips. Among other things, it does not seem to bar the rational human being its access to the mental gesture of questioning and/or doubting.

Of course, here, certain explanations of causes would be also in order. Probably, these could be found in the fact that **the human mind and capacity of reasoning, seen as designers and of culture makers** are more and more aggressively controlled and guided towards destinations or actions that are not given the chance or, worse, not allowed to be understood. (through education and guidance) and ‘digested’ as such. As a consequence, because of a such regrettable state of affairs, the human being, as *homo religiosus* has grown to suffer severe indigestions or even ulcers!

Limiting the individual’s choice of choice and action in this respect (i.e. building his/her own edifices of faith) has gradually lead to vulnerability, anarchy or manipulation, all professed and managed by various embodiments of religiosity. All these tend and grow to have less and less little in common with religion as belief, with its essence proper although, paradoxically, in doing so, religiosity invokes and takes as its shield the very essences of religion as creed and belief.

Again, along the course of history, it seems that **religiosity could expand its area of action and consolidate its power directly proportional with the transition from polytheist to monotheist religions.**

The main three monotheist religions – Christian, Muslim and Judaic – have spread almost all over the world and have, gradually, marginalized the polytheism. So, the force of religiosity of imposing forms, as well as structures of manifestation and action have been considerably greater in the service of monotheist religions, compared to the polytheist ones; ultimately, a matter of means and power. Obviously, the explanation rests with the very difference between the power of action and influence exerted by a solid monolith (monotheism) as against an atomised and limited power of action and influence (polytheism).

Such a point of view surely remains a long-standing subject to debate and analysis, just due to the possible relation existing between religiosity and religion, on the one hand and that between both of them and freedom and the democratic spirit, on the other.

At this point, it would be interesting to bring along and consider the manner in which the famous syntagma *believe and do not search for any other truth* has been and still is approached and used within certain frameworks specific to religiosity. More often than not, it has proved to be an embodiment and a reaction of power as force, rather than of power of knowledge, understanding or free thinking. Therefore, whenever it is unjustly used, it will irreconcilably contradict the very essence of human nature, definable as *homo sapiens* with all its components and specificities.

It is beyond doubt, however, the fact that, especially in its initial stages, but not only, various forms of ‘institutionalizing’ beliefs have had profoundly **positive consequences** and results, to the extent they have contributed to the education and formation of the individuals in keeping with positive principles of morals and values. Yet, the moment intolerance, sanction and discrimination have been resorted to, or the moment when flexibility disappeared, giving way to rigid dogmas and absolute, unquestionable verdicts, religiosity has triggered conflicting situations, an outright aggression against the human spirit and free reasoning (all underlying components of the human nature) as well as most unfortunate human losses, martyrdom and material destruction.

**In the absence of administratively recognized and managed borders, the ‘institution of religiosity’ has never been entitled to claim a legitimate status, justifiable through the ‘mechanism system’ that, in fact underlies its ways of functioning and intervention.**

**Religiosity is not a state.** Because of this, its power and influence, either manifest through knowledge, understanding and conviction, but very often through repression and discrimination has never been applicable as free of contradictions, dissension, dissidence or aggression.

Without a recognized status of borders (as explained above) whenever religiosity attempted to ‘institutionalize’ a certain faith or belief, within the perimeter of a certain area, it was confronted with the impossibility of exactly defining it geographically and of administering it as such.

Consequently, impossible to become lawful as a mechanism, religiosity has often created contradictions and could not escape the paradox that has given birth to various religious conflicts: the Inquisition, the century-old fight between the church/the Pope and the royalty, religious schisms, executions, sanctions, martyrdom, excommunications, expulsions or exodes and so on.

The explanation will remain the same: **religions cannot be administered and managed by resorting to the prerogatives and the instruments of a state mechanism.**

We could, however mention an exceptional case, seen through the arguments given above, this is the ancient Egypt (among possibly others). Egypt like other similar cases have were areas cleared of social convulsions and conflicts generated by the very same paradox, generated by the illegitimate action of religiosity in the ancient Egypt, the Pharaoh was both the ruler of the state and the head of the church – the legitimate representative of the supreme deity on earth. This symbiosis (perfectly beneficial for those times) was dictated by a certain stage and level of the individuals’ knowledge and understanding of the world around. In other words, any attempt of a so-called ‘mechanical/arbitrary institutionalization’ of the soul, spirit, or free thinking was not possible there, simply because it was irrelevant and beyond the logic of the circumstances.

We could argue that religious intolerance (regrettably, visible even nowadays) is comparable with the incapacity of thinking and behaving multi-culturally, of admitting the existence of another culture besides your own and of denying the interaction among individuals having different horizons of expectations (different cultural actors).

In other words, **any attempt towards a mechanical institutionalization of the spirit, intellect or free thinking and the lack of discernment built on knowledge and understanding can lead to nothing but conflict and regress.**

Without a sound reasoning, peace of mind and soul, as well as joy and happiness we still have to surmount unjust, yet most difficult obstacles. This long-desired state of wellness, both religiously and culturally speaking has still to confront and surpass many restrictions imposed by institutional frameworks of the most varied forms.

A survey of all the above would entitle us to say that any civilisation may be described as the **road-map of an inevitable process of positive or negative development.** It sums up the embodiment and the image of the highest possible stage of development of any cultural identity as different from another or others. Any civilisation is the legitimate ID of one or more cultures.

## References

- Atlas of the World Religions. (1999). Oxford : Oxford University Press, Ed. Ninian Smart.  
Barbu, Daniel. (2004). *Firea Românilor*. Bucureşti: Editura Nemira.  
De la Dehesa, Guillermo. (2007). *Învingători și învinși în globalizare*. Bucureşti : Editura Historia.  
Eliade, Mircea. (1992). *Tratat de Istorie a Religiilor*. Bucureşti: Editura Humanitas.  
Stan, Alexandru și Remus Rus. (1991). *Istoria Religiilor (pentru învățământul preuniversitar)*. Bucureşti : Editura Istitutului Biblic și de Misiune al Bisericii Ortodoxe Române.

# ELISABETA I A ANGLIEI – SURSE ALE PUTERII UNUI MONARH-FEMEIE

**DANA MIHAELA RADU**, Assistant, Technical University of Civil Engineering Bucharest, Department of Foreign Languages and Communication, e-mail: dn\_miha25@yahoo.com

**Abstract:** This article is part of a more ample study of the Elizabethan reign aimed at justifying the government of a woman leader in a world where political power is associated preponderantly - if not entirely - with men. As some personalities of the time claimed that women's governing can be but "monstruous", this article is meant to reinforce the idea that, with the right assistance, a woman is as suitable as a man in a ruler's shoes. Hence this essay offers for consideration a series of premises as well as a summary of relevant data concerning Elizabeth I's political acts, all pointing to the conclusion that a woman-monarch's reign can be even more boisterous, more relentless and sometimes more vicious and uncontrollable than a man's. Without adopting a feminist perspective on Elisabeth I's political career and therefore pleading for women's superiority over political leaders of the opposite gender, this analysis undertakes to illustrate the idea that, at least in Elisabeth I's particular case, femininity is a trump in the political game: her authority and her typically feminine engagement in the act of governing single her out and place her in a gallery of leaders who have had the rare privilege of giving their name to the epoch they lived in. As the Latins put it: *Dux femina facti*.

**Keywords:** secret, intelligence, safeguard, nation, power image

## 1. Introducere

Prezența serviciilor secrete elisabetane, a acestor „artefacte distorsionate dintr-o epocă mai puțin democratică” (Alan Haynes, 2000: 193), atestă existența în perioada domniei Elisabetei I ca probabil, în toate timpurile și stadiile de dezvoltare a minții umane, a unei certe și ineluctabile obsesii pentru secrete.

Pentru articolul de față, rolul spionilor și al serviciilor secrete va fi discutat din perspectiva semnificației acestora ca pârghii în consolidarea imaginii de putere a reginei Elisabeta I. Relevante pentru această analiză sunt, prin urmare, acele elemente ale imaginii reginei, mai puțin cunoscute, care trebuiau sătăpâne, controlate pentru menținerea autorității sale și în același timp și metodele și instrumentele prin care se impunea această autoritate.

Anglia Elisabetei Tudor era un spațiu și o națiune sub amenințare, atât din partea dezbinărilor din interior cât și a marilor puteri din afară. Opoziția față de regatul protestant presupunea în mod implicit că regina și curtea ei trăiau permanent sub amenințarea conpirațiilor, a uneltirilor și meșteșugirilor clandestine. În acest climat nesigur, spioni și rețelele lor erau de o importanță cardinală.

Prin eforturi ascunse ochiului de rând, în țară și peste hotare, grupurile de spioni ai Elisabetei I vor deveni forțe de temut ale unor vremuri săngeroase. Răpirea, urmărirea ori controlul prin supraveghere, conpirația, contra-spionajul, furtul și minciuna erau doar câteva din metodele întrebuințate pentru anihilarea veșnic prezentei amenințări a regicidului.

În miezul secolului al XVI-lea, englezii păstraau vii în minte morțile subite ale cârmuitorilor lor sau ale celor străini, trădări și trădători, execuții și torturi, castrări și alte defăimări publice ca răsplătire pentru ofensele de o gravitate mai mare sau mai mică. Era o epocă în care, aşa cum nota un fin al Elisabetei I, Sir John Harington, se putea institui ca regulă ideea că trădarea naște spioni, iar spioni trădare. Era logic, atunci, ca spionajul să devină o modalitate acceptată de a penetra tăcerea și, totodată, de a fi stăpân pe situație. Întrucât regina întruchipa

națiunea, orice amenințare la adresa ei era automat o amenințare la adresa națiunii. Spionajul era, astfel, un element neprețuit în arsenalul guvernării.

De vreme ce era vorba de protejarea națiunii și nu doar de persoana monarhică, este de la sine înțeles că era o misiune dincolo de orice scrupule. Pentru a dezveli mai mult din ceea ce concepeau ei a fi adevăr, maeștrii-spioni vor îngădui tortura și vor apăra folosirea ei, orice ar fi argumentat cei convinși de sălbăticia unor astfel de metode.

Această dimensiune urâtă, groaznică chiar, a domniei elisabetane era inevitabilă de vreme ce regina „nu avea de gând să sufere absolut nici un fel de contestare a puterii imanente, intrinseci prin însuși săngele său” (*ibidem*: viii).

Multiplele ocazii ale descoperirii amenințărilor la adresa ei au dat șefilor spioni și ajutoarelor lor imediate un sânge rece menit să corecteze câte ceva din optimismul sfârâmicios al propagandei oficiale, de asemenea lansată din ordinul lor.

## 2. *Dux Femina Facti*

Serviciile de spionaj elisabetan reprezentau munca de colaborare a unor indivizi iar nu a unor întregi departamente. Aveau, însă, un scop colectiv și național. Acestea au modelat societatea engleză și s-au dezvoltat, în mod parazitar, în trupul națiunii politice. Dezbaterile clandestine dădeau naștere intențiilor secrete și apoi acțiunilor periculoase. Pentru a stârpi astfel de impulsuri, consilierii vigilienți, deși inițial sceptici în legătură cu un cârmuiitor-femeie, aveau nevoie de sprijin nestingherit de vreun fel de limite.

Capii spionajului elisabetan din Consiliul privat al reginei, organizați în triumviratul Burghley – Walsingham – Leicester, au preluat implementarea politiciei și au convins-o pe regină, care se delecta exersându-și puterea vizibilă, că nicio altă cale nu era mai sigură.

Succesorul lui William Cecil, Francis Walsingham, nu prea îndrăgit de Elisabeta datorită puritanismului său mărturisit, era cel mai important lider al rețelei de spionaj elisabetane. Permanent în alertă față de conspirațiile catolice împotriva reginei, acesta va organiza un sistem amplu și eficient de servicii secrete care se folosea de comercianții englezi de peste hotare și de agenți sub acoperire ce lucrau atât pe teritoriul Angliei cât și în afara ei.

Prin intermediul acestei rețele de spionaj, Walsingham va detecta și urmări activitățile iezuiților și ale preoților seminariști<sup>1</sup> din Anglia, va primi avertizări din Spania - cu mult înainte - în legătură cu existența planurilor de lansare a Armadei și va descurca firele urzelilor<sup>2</sup> împotriva Elisabetei inițiate de regina Scoției, Maria Stuart. Munca diplomatică și de securizare depusă de Walsingham va fi neprețuită pentru stabilitatea Angliei și a poziției reginei pe toată durata vieții acestuia, până în 1590.

Conform ideilor aceluiași, un stat fără o armată permanentă necesita o guvernare puternică, mai ales că Anglia fusese aproape în pragul unui război civil în 1569<sup>3</sup> și aproape de pragul unei invazii în 1588. Era, prin urmare, mai eficient să ai spioni strategic plasați decât o armată, în esență pentru că aceștia nu se puteau uni pentru a amenința regimul și apoi pentru că toată lumea putea fi menținută într-o stare de permanentă neliniște.

De viața Elisabetei atârnată întreaga structură a statului. În timpul primilor treizeci de ani ai domniei reginei, moartea ei ar fi atras după sine venirea la tron a unui suveran catolic, fapt ce

<sup>1</sup> În timpul domniei Elisabetei I peste 800 de englezi fuseseră pregătiți ca preoți romano-catolici la seminarele de pe continent și mulți din aceștia s-au întors în Anglia pentru a predica și a administra catolicilor englezi Sfintele Taine.

<sup>2</sup> printre care și complotul Babington.

<sup>3</sup> Este vorba despre Rebeliunea din Nord, condusă de conții Westmorland și Northumberland.

ar fi fost urmat, în mod inevitabil, de o totală prefacere a sistemului de guvernare, o dată cu moartea sau ruinarea deținătorilor puterii. Toate acestea erau mai mult decât limpezi pentru dușmanii regimului politic englez, iar pericolul ca aceștia să-și atingă scopul prin asasinarea reginei era cât se poate de real.

Suprimarea monarhilor incomozi constituia un obicei al zilei. Wilhelm de Orania și Henric al III-lea, regele Franței, fuseseră cu succes ștersi de pe fața pământului de către Filip al II-lea și de către catolici. Elisabeta, la rândul ei, încercase - deși e drept, călcându-și pe inimă – să o lichideze în ascuns pe regina Scoției, spre a evita oprobriul public al unei execuții judiciare.

Temeritatea personală a reginei sporea și mai mult pericolul. Refuza să-și arate neîncrederea, spunea ea<sup>4</sup>, în dragostea supușilor săi; era neobișnuit de accesibilă și apărea în public cu o gardă total inadecvată. Într-o asemenea situație, un singur mod de a acționa părea cu putință, orice alte considerente trebuiau subordonate necesității supreme de a apăra viața suveranei.

A vorbi de justiție era un lucru de prisos, justiția implicând, prin însuși numele ei, nesiguranță, iar guvernul nu-și putea asuma niciun fel de riscuri: epoca elisabetană credea într-o maximă veche - răsturnată însă -: mai bine să sufere zece nevinovați, decât să scape un culpabil. După cum sublinia un biograf al reginei, și totodată critic subtil al epocii ei, în Anglia elisabetană acționa un factor de înrăurire cu totul special care, în anumite situații critice, „transforma împărțirea dreptății într-o adevărată parodie.” (Lytton Strachey, 1981: 65).

Într-o astfel de vreme când numai faptul de a trezi bănuiala era în sine o infracțiune, când probele vinovăției nu trebuiau cernute prin procesele lente ale logicii și corectitudinii, ci trebuiau multiple - prin spioni, prin agenți provocatori, prin tortură -, iar deținuților aduși în fața instanței nu le era îngăduită nici un fel de apărare, afirmația lui Strachey, conform căruia „în domeniul trădării, sub Elisabeta, dominația legii era într-adevăr înlăturată și în locul ei domnea teroarea” (*ibidem*: 66).

Elita politică, cele câteva mii care dezbinau puterea într-o anumită măsură trebuiau să plătească pentru avantajele lor politice printr-o subrezire nervoasă având de luptat în permanență cu sentimentul apăsatelor că dușmanii le observau fiecare mișcare.<sup>5</sup>

Gardianul secretelor de stat elisabetane era secretarul principal, în al cărui titlu era îngropată însăși noțiunea de „secret”. Cum regulile civile ale obiectivității nu fuseseră încă stabilite, o modificare bruscă în cursul favorurilor, o eroare politică, chiar un acces inopportun al unei boli îl putea expune pe secretar (adică pe Sir Francis Walsingham) forțelor ostile într-o lume în care aşa cum se va întâmpla în cazul lui Essex<sup>6</sup>, prietenii se metamorfozau în dușmani, iar o necugetată lipsă de cenzură în public și chiar în viață particulară puteau costa uneori chiar viața. Astfel, necesitatea existenței serviciilor secrete se justifica nu doar pentru securizarea poziției monarhice, ci și pentru a unei întregi ierarhii politice.

Menționările atât de frecvente ale unor comploturi împotriva Elisabetei în corespondență diplomatică și secretă prezентate reginei prin intermediul triumviratului ei protector format din Burghley, Walsingham și Leicester, fiecare având propriile rețele secrete puse în slujba regimului, inițial îi dădeau acesteia reale frisoane, dar o dată cu trecerea anilor, echipa s-a transformat într-un sentiment al invulnerabilității pe care consilierii în mod sigur nu îl aveau. Munca lor de echipă era focalizată tocmai în sensul confecționării și cultivării acestui sentiment pentru regină, însă numai ei știau ce sacrificii se aflau dedesubtul a ceea ce regina percepea ca fiind puterea poziției sale.

<sup>4</sup> După cum mărturisește regina în discursul de la Tilbury.

<sup>5</sup> Frica devenise chiar o temă a scriitorilor, Shakespeare folosind într-una din piesele sale (*Furtuna*) această obsesiune a contemporanilor („Teama devorează sufletul”, spunea el).

<sup>6</sup> Robert Devereux, Conte de Essex, favorit al ultimilor ani de domnie ai Elisabetei.

Pentru a înțelege implicațiile unui asemenea sistem de servicii informaționale secrete – evident într-o formă rudimentară - la baza tronului și a guvernării Elisabetei I se impune discutarea cel puțin a unei părți din numeroasele circumstanțe în care poziția reginei a fost periclitată și în care, deci, s-a dovedit eficiența unei astfel de arme cum este spionajul.

Domnia Elisabetei I presupune și o latură a cruzimii, pusă pe seama specificului vremurilor ori văzută cu indulgență ca pe un rău necesar.

Vânarea spionilor din rațiuni de stat și a animalelor pentru delectare erau obsesiile ale perioadelor elisabetane și iacobine. Masacrarea vânătorului ulterior dezmembrat mima execuția și dezmembrarea trădătorilor, practicate cu vizibilă plăcere pentru etalarea strategică a mădularelor secționate în văzul întregii Londre, o rutină săngeroasă, repetată mulți ani la rând.

Banala suspiciune, până și simpla acuzație de trădare în sine devinea la fel de ritualizată ca și vânătoarea, alimentând în acest fel „politica nebuniei calculate”. (Alan Haynes, 2000: xiii).

Nu e de mirare că într-o perioadă a antagonismelor religioase profunde, puterea își găsea expresie în torente de lacrimi, sudoare și sânge. Sălbăticia unui Richard Topcliffe, de pildă, autorizat să tortureze în numele Elisabetei și al Consiliului privat reprezentă un exemplu ce ne duce aproape de una din cele mai mari amenințări la adresa poziției protestantei Elisabeta I: misiunea iezuită.

Contra-reforma, ajunsă la cotele ei maxime după 1570<sup>7</sup>, i-a confruntat pe spionii și agenții secerți ai Elisabetei cu una din cele mai dificile probleme ale întregii domnii, catolicismul fiind o forță greu de controlat, mai ales când rivalii puternici ai Angliei erau o Franță și o Spanie catolice. Oricare ar fi fost tulburările din fundal, în prim planul vieții politice pe durata întregii domnii s-a aflat pericolul generat de incertitudinea succesiunii la tron.

Se spune că regina știa mai bine ca oricine să „dezlănțuiască spectacole ale cruzimii.” (Idem). Ea, patroană peste nemiloșii, infamii și brutalii ei agenți, avea o fire care se potrivea cu violența politicii și practicilor spionilor. Atunci când dimensiunea privată feminină era în conflict cu cea publică a monarhului, Elisabeta împingea, căra pumni, pișca și pălmui pe toți cei care o scoteau din fire. Colaborarea de oțel dintre asprimea suveranei și cea a spionilor produceau și o dublare a efectelor; împreună au putut căli și întări atât Anglia cât și poziția cărmuitoarei ei.

Într-unul din portretele reginei<sup>8</sup> mantia acesteia este presărată cu ochi și urechi - ca și cum pretențiile emise cândva în prezența unui ambasador francez de a ști tot ceea ce se întâmpla în regatul ei ar fi fost posibile prin supravegherea secretă. „Ochii” și „urechile” reginei erau toate aceste rețele de informatori, avându-i ca lideri pe cei trei consilieri ai ei de bază, inițiatori ai structurilor de spionaj ca resurse guvernamentale.

Cu acordul guvernului, după 1570, ieziții englezi din vremea Elisabetei aveau a se teme de tortură. Cu cât erau mai bizare și mai sumbre comploturile, cu atât mai răzbunătoare era guvernarea în căutarea modalităților de a le submina și pe măsură ce violența și insultele se acumulau, psihicul național devinea din ce în ce mai zgâriat și plin de contuzii. Prin toate aceste comploturi poziția catolicilor de rând, chiar, devinea expusă amenințărilor cu pedeapsa. Scriitorii epocii înregistrau parada aproape anuală a conspiratorilor către eșafod.

Controlul guvernului asupra tipăriturilor reprezenta un avantaj imens. Totuși, în ciuda eforturilor maxime ale agenților secerți, ale colaboratorilor și simplilor slujitori, excluderea materialelor interzise era departe de a fi ermetizată. Importurile clandestine de cărți catolice întreceau vigilența spionilor.

<sup>7</sup> Mai precis după Bula papală de excomunicare și detronare a Elisabetei.

<sup>8</sup> Portretul Curcubeu numit astfel după inscripția de pe fundal: „Nu există curcubeu fără soare”, ce amintește ca numai înțelepciunea reginei poate asigura pacea, simbolizată prin curcubeu, și prosperitatea.

Poate că spionul şef, Cecil<sup>9</sup>, ar fi avut un rol public mult mai uşor dacă reforma religioasă ar fi îngenuncheat pentru totdeauna catolicismul în Anglia. Guvernul elisabetan, cunoscând tendința iezuiților de a se amesteca în urzeli politice au făcut publică misiunea ca pe o ingerință.

Misiunea iezuită a condus la emiterea de noi legi penale îndreptate împotriva catolicilor și la o aplicare mai strictă a legilor deja existente. În ultimele decenii ale domniei Elisabetei, misiunea iezuită în Anglia abia număra peste 12 membri. Alți trei iezuiți au fost executați după Campion, inclusiv Robert Southwell, poet și scriitor care a murit după ce fusese torturat în repetate rânduri de famosul Richard Topcliffe.

## Bibliografie

- Baker, Charles Arnold. (2001). *The Companion to British History*. London : Routledge. Budiansky, Stephen. *Her Majesty's Spymaster: Elizabeth I, Sir Francis Walsingham, and the Birth of Modern Espionage*. [on line]. Available at the following address:  
[http://www.amazon.com/Her-Majestys-Spymaster-Elizabeth-Walsingham/dp/0452287472/ref=pd\\_bxgy\\_b\\_img\\_b#reader\\_0452287472](http://www.amazon.com/Her-Majestys-Spymaster-Elizabeth-Walsingham/dp/0452287472/ref=pd_bxgy_b_img_b#reader_0452287472)  
(Accessed on January 30th 2008).
- Collinson, Patrick, ed. (2002). *The Sixteenth Century 1485-1603*. New York : Oxford University Press Inc.
- Doran, Susan. (2003). *Queen Elizabeth I*. London : The British Library.
- Duchemin, Michel. (2001). *Elisabeta I. Putere și seducție*. București : Artemis.
- Frigioiu, Nicolae. (2004). *Imaginea publică a liderilor și instituțiilor*. București : comunicare.ro.
- Haynes, Allan. (2000). *The Elizabethan Secret Services*. Gloucestershire : Sutton Publishing Ltd.
- McDowall, David. (1989). *An Illustrated History of Britain. The Tudors*. Essex : Longman Group Ltd.
- Morris, T.A. (1999). *Tudor Government*. London. New York : Routledge.
- Neale, John. (1934). *Queen Elizabeth*. London : Jonathan Cape Ltd.
- Pringle, Roger. (1980). *A Portrait of Elizabeth I*. London : Ward Lock Educational, Biddles Ltd.
- Strachey, Lytton. (1981). *Elisabeta și Essex*. București : Minerva.
- Wagner, John A. (2002). *Historical Dictionary of the Elizabethan World. Britain, Ireland, Europe and America*. Oxford : Oxford University Press.
- Walker, Julia M. (2004). *The Elizabethan Icon*. New York : Palgrave Macmillan.
- Warren, John. (1997). *Elisabeta I: religia și politica externă*. București : All.
- Weir, Alison. (2001). *Henry VIII. Ring and Court*. London : Jonathan Cape.

---

<sup>9</sup> William Cecil sau Lord Burghley

## FEATURES OF YOUTH CULTURE

**RALUCA GHENTULESCU**, Teaching Assistant, PhD, Technical University of Civil Engineering Bucharest,  
Department of Foreign Languages and Communication, e-mail: raluca\_ghentulescu@yahoo.com

**Abstract:** Cet article présente les principales caractéristiques de la culture des jeunes gens et offre beaucoup d'exemples qui illustrent les moyens de manifestation de l'esprit adolescent, parmi lesquels on peut énumérer la musique, la mode, les expériences personnelles et les représentations littéraires. Les quatre concepts majeurs que la formation de la personnalité implique – l'exploration, le devenir, la maturation et la souffrance – sont définis et exemplifiés par les formes d'expression particulières pour les jeunes gens: des courants musicaux différents, des innovations linguistiques, des styles vestimentaires etc. La conclusion principale de cet article est que chacune de ces étapes laisse son empreinte sur la personnalité des jeunes gens, ainsi que sur une génération entière qui en est influencée.

**Mots-clés:** subculture des adolescents, adolescence vs. maturité, *teds, mods, punks, cyberpunks*

The outlook of the contemporary society on the young is a puzzling mixture of opinions, varying from the extremely critical point of view to the highly sentimental approach. Generally speaking, the concepts about youngsters derive from the adults' manner to consider them a projection of their own youth. Almost every grown-up tends to judge present-day adolescents in terms of the ethic norms that were valid during their own adolescence, instead of admitting the great significance of the present. As Pamela Weiner showed in her book entitled *Adolescents, literature and work with youth*, today's morality is very different from that of the past, because, after the sexual revolution, children have started to mature faster. Therefore, parents' attitudes towards their offspring must radically change, because they are crucial for the development of a child's personality.

According to modern psychologists' views, there are three main inappropriate attitudes that parents may adopt, leading to an unfortunate change in their children's behaviour:

- a. Overprotective parents, who do not allow their children to be independent, will make them become frustrated and uncertain of their own qualities;
- b. Absent parents, who do not spend enough time with their children, spoil them too much, turning them into flat, careless teenagers, who reject the ideas of family or social group just because they did not feel the warmth of a home when they were little;
- c. Unrealistic parents, who live in their own world and do not try to involve in their children's lives, consider their sons or daughters eternal kids and are very surprised when they find out that their teenage daughter has a boyfriend or their son drinks beer.

Although the parents' ways to react to the adolescents' actions are very different, they all converge to three particular attitudes: hostility, envy and glorification, more or less hidden behind a nostalgic identification. None of these is the right one and, as psychologists advise, the best attitude parents should have is to allow their children a bit of independence, encouraging them to achieve their own potential to live in the present day society.

In their turn, young people have a dualist mentality: on the one hand, they tend to believe that the opinions expressed by their parents or teachers are absolute truths, which must be taken for granted in any circumstances; on the other hand, they question the grown ups' ability to understand their problems and to advise them properly.

Adolescence is typically a time of searching, of oscillating between dependence and independence, childhood and maturity; it is a time of shaping one's own identity and defining

the right attitudes and values. At this point, besides parents and teachers, mass-media plays a very important part, as it encourages the teenagers to believe in some values, showing them the narrow path between right and wrong. However, instead of being a model, the media often shows only a puzzling picture of adolescence. The way in which young people are portrayed is both selective and confusing, as these images highlight some negative aspects of youth. In movies and reality shows, teenagers are usually presented as fun-loving, sexually hyperactive, eager to find a job but unable to keep it and, above all, more liberal than their parents.

The dichotomy between teenagers and adults – so much debated by all sorts of TV programs nowadays – is of recent origin, being dated back to the beginning of the 20th century. As historians like Tuchman pointed out, before the 20th century society had lacked any separate roles for adolescents, considering them the peers of their parents, with equal rights and obligations over the age of 16. The full recognition of adolescence as a separate stage in life (i.e. an age span or a period of transition between childhood and maturity) dates back to 1904, when George Stanley Hall published his famous book, *Adolescence*, in which he studied different aspects of this age, especially psychology and “its relation with sex, crime, religion and education” (George Stanley Hall, 1904: 1).

In Hall’s view, the most important psychic traits of adolescence are reverie, oversensitivity, a vivid imagination, a new speech consciousness, the tendency to self-criticism, the over-assertion of individuality and the dominance of feeling over thought. Teenagers are ready to do anything to shock their elders, whom they consider too conservative and old-fashioned. That is why they adopt a non-conformist style, wearing long hair, unusual clothing, tattoos and different kinds of piercing.

Generally speaking, fashion is perceived by teenagers as a means to express their identity. Moreover, it is a way of trying out various roles and life styles, out of which they will later choose the best one for them. The tendency to have as many experiences as possible can be explained in terms of adolescent narcissism, which refers to young people’s habit to focus especially on their inner self, on their own feelings and ideas. This is considered the most egotistical age of all, but it should not be simply associated with selfishness, as it is also related to romanticism and idealism, in opposition to the pragmatism of the adult ages.

The social structures have always granted grown ups the status of authority, whereas teenagers have been described as rebels, deprived of any serious responsibility for their community. By the middle of the 20<sup>th</sup> century, youths had been segregated from the adult society in different institutions of the teaching system and thus they were denied access to full-time employment and other privileges of the grown ups’ status.

Adolescents lack money, a well-established social status and power in the world of affairs. As adults have all these commodities, they think it is their right to control their juniors, to teach them how to keep their rage or sexual desire within the limits of reason, how to endure suffering and frustration and how to serve the community as devoted citizens. Nevertheless, all this knowledge that parents want to pass on to their teenage sons and daughters is frustrating in itself, as it kills that feeling of endless freedom. That is why most teenagers consider adolescence a period of turmoil and endless stress.

In response to the adults’ tendency to control their lives, youths tend to develop their own elements of subculture, including food, clothes, music and even vices, such as drinking alcohol or taking drugs. Statistically speaking, adolescents’ intake of cigarettes, spirits and drugs is up to two times bigger than adults’ and the suicide rate is the largest of all among teenagers. A recent survey upon teenagers of different nationalities in America has best illustrated the concept of disconnected youth (i.e. juveniles who abuse alcohol drinking or drug taking and who, as a consequence of their addiction, have committed at least one crime).

Even if the great majority of psychologists thought that the teenagers of black or Hispanic origin were most likely to commit crimes, the poll showed that more than 65% of the juvenile delinquents are white. The explanation for this worrying fact is the less and less significant parental involvement in children's education among people of white origin, who in the United States have more chances to find a well-paid, but more demanding job. Grown ups, having too many work troubles, do not find the necessary time to spend with their teenage sons or daughters. In their turn, their adolescent offspring try to draw their attention by committing all sorts of irresolute acts or they simply try to get rid of loneliness and boredom. This vicious circle finally condemns both parents and children to a life of marginality.

A possible solution for keeping the teenagers away from alcohol, drugs and criminal life was thought to be their involvement in their parents' business. However, two psychologists, Ellen Greenberg and Laurence Steinberg have recently presented the conclusions of their studies concerning the negative impact of work experiences upon adolescents' behaviour. Instead of taming them, working has led more than a half of them to an even larger amount of alcohol and drugs. Besides this, the study shows that almost 50% of the teenagers that have a job are tempted to steal money from their workplaces. Therefore, the psychologists' proposal is to attempt to turn these workplaces into efficient learning environments, by relating any new work experience to a previous academic learning and by settling closer relationships between the young workers and the adult mentors.

The so-called pedagogic relation, which implies the control of the young by the old, is dominated by all sorts of conflicts generated by the adults' attempt to instill various beliefs and knowledge into their children's minds and by the adolescents' refusal to accept some values that they consider obsolete. The ones who should mediate the conflict between parents and children are the teachers. On the one hand, they should reveal to the young the importance of knowledge for their own future. On the other hand, they should convince the parents that inculcating their children with their own knowledge is not the best solution, because the adolescents' first reaction is to reject their parents' ideas as being old-fashioned.

Actually, teenagers try hard to resist the adults' world, even if, at the same time, they try to find a place in it. This ambivalence is well-rendered in fiction, where many novels, from *Tom Jones* to *The Catcher in the Rye*, present strong adolescent figures who oppose the existing social order in an attempt to find their own place in society.

At the beginning of the 20<sup>th</sup> century, it was believed that the young embody a dangerous force, a demonic energy, which had to be tamed by all kinds of repressive actions. Since then, the teenagers have started to consider themselves an oppressed class and tried to defend themselves against the adults' pressure.

Today's policies concerning young people's problems and interactions have been profoundly shaped by the research of two important theorists from the beginning of the 20th century: Sigmund Freud and Jean Piaget. Both of them showed that family is, for the great majority of youth, the dominant influence, affecting decisions about the future and providing physical and psychological support. Nowadays, when parents are busier and busier with their work, what shapes the teenagers' personalities is the very lack of parental control. Youth interests and peer influence have, to a large extent, replaced the part played by the parents. Teenagers are now in the confusing situation of passing from the conventionality of their parental medium in early childhood directly to youth culture. With the number of both parents working extra hours on the increase, teenagers must derive their ideas about values and attitudes from secondary sources, especially from TV programs and books, which offer them a certain outlook on life, a particular style, a subculture.

According to Herman Feifel, adolescents live in an eternal present and their values lie in the immediate or rather near future. They frequently see themselves as being at a starting point, "a

beginning in a dimly perceived progression toward whatever may be valuable in life" (Herman Feifel, 1959: 105). They always try to create their own distinguished image and the means to obtain such an image are so diverse that the historians have tried to place them in some comprehensive categories, depending on the decades in which they were predominant.

The history of youth culture begins after the Second World War, when the post-bellum feeling of freedom encouraged the young generation to express itself in a new, more frenetic and more turbulent way. This frenzy was rendered at many levels, but the most obvious were fashion and music.

The youngsters in the '50s – the so-called "teddy boys" or "teds" – adopted a smart, but very fashionable style in clothing (the Edwardian style, which gives their very name), wearing leather or denim clothes, fit for their new means of transport, the motorcycle, more precisely the Italian scooters Vespa or Lambretta. The music they listened to was rock-and-roll, so they started to be defined as "rockers", a term that has very much evolved throughout decades. Their favorite star was Elvis Presley, who embodied all their ideals of being fast, wild and handsome. Even the lyrics of his songs encouraged them to live in a new, different way, making a complete philosophy of life for a whole generation.

This attitude was qualified by some historians as rebellion against the world of those teenagers' parents, as a form of disobedience and contempt towards a generation that had sacrificed itself to gain peace and freedom. Yet, the general idea is that it was mainly a form of resistance to the mainstream culture, which led to a positive, less conservative attitude towards new cultural manifestations. The image of the rebellious, even contemptuous young man in the '50s was imposed upon the public conscience by the American films, in which frenetic young stars like James Dean played the parts of "the wild ones", thus anticipating the pure rebellion of the next decade.

The "beatniks" (i.e. a term coined by Herb Caen for the young people in the '60s, which were also called the Beat Generation) are divided by scholars into two different groups, with divergent perspectives upon their culture. Some of them are seen as suburban kids, who indulged themselves in drug-selling and drug-taking, consuming alcohol and living their life in the streets of the big cities. The others are considered some intellectual models, able to impose their style upon a whole generation; they were famous writers like Jack Kerouac or Allen Ginsberg or popular stars like Juliette Greco or Brigitte Bardot.

Generally speaking, the generation of the '60s is an intricate mixture of the two attitudes, a curious concoction of pop culture and high art, characterized by a strange vocabulary full of slang words, an increasing attraction towards drugs, seen as a path to freedom and creativity, a passion for jazz and blues and a preference for minimalist clothing (e.g. sweaters, black berets and tight black pants).

An important point in the evolution of the Beat Generation was the influence of some bands like the Beatles, the Rolling Stones, the Animals or the Who, which influenced the teenagers' music, fashion and dance style. More than certain hairstyles or clothes, they imposed new habits, which affected teenagers' lifestyle for the next decades. In order to get their energy for their 24 hour dance-till-you-drop, the so-called "mods" (i.e. an abbreviation of the term "modernists") popularized the use of drugs, especially amphetamine, which was commonly available. However, in spite of the widespread idea that the '60s were a paradise for drug-takers, the actual overall intake was almost ten times lower than today.

Besides drugs, weapons were also fairly common at the beginning of the '60s, as there was an increasing tendency to violence, caused by the division of the teenagers into different gangs, by the effect of drugs and alcohol or by the encouragements contained in the lyrics of some tunes. The ritual battles between gangs, with the particularly common flick knives, died out after 1966, as a result of the natural transition of the mod culture to the skinhead movement or punk, which was more pacifistic.

The ‘70s or the age of punk managed to revive the good parts of the “ted” and “mod” styles. The early days of punk were controlled by people who understood how youth cultures started and evolved. They knew that the style, including fashion and music, had to symbolize a certain attitude, popularized by some stars. The Sex Pistols were created for this purpose and perfectly illustrated the democratic principles of punk: the cool and beautiful people were not foreign or exotic stars, but the young audience itself. They told everyone to start their own group, organize their own night clubs and magazines and many of them did so.

The punk movement of the ‘70s was a subculture based on the boredom of the white collars’ work and lacked the excitement and innocence of the mods. It was created by those young people who grew up in the age of television and its promises of a good life, and were bored with all that. Their attitudes were taken as an example by the young people in the ‘90s, who entitled themselves cyberpunks. Apart from their predecessors, they were fascinated by the media technologies; computer music and desktop videos were the technological advances that the cyberpunks embraced with enthusiasm, as an alternative to the mods' popular television or the punks' pirate radio station.

Generally speaking, as their evolution throughout ages have proved, youth cultures are an art form, even if they have their criminal sides. Mods were drug-addicts, punks were inclined to rebel against the established social norms and cyberpunks were hackers. This tendency to adopt a criminal behaviour can be regarded as every generation’s attempt to create its unique image, to assert itself.

Psychologists have shown that adolescence is the best time for self-assertion and rebellion against the well-established values. The youngsters’ major attitude is based on disobedience towards the rules imposed by parents and teachers, as their main ideal is independence – both social and financial. Trying to assert their own individuality in front of their elders, they adopt a non-conformist style, wearing all sorts of shocking clothes, tattoos and accessories, which grown ups usually qualify as “crazy stuff”. Yet, these stern mothers and fathers long for their own times of craze and rebellion, as nowadays cyberpunks’ parents are, in their turn, former mods or punks.

To conclude, when we want to classify all these heterogeneous groups of teenagers into teds, beatniks, mods, punks or cyberpunks, we have to take into consideration their outfit, music style and daily habits, which separate each subculture from the others. For instance, when one says tight black pants, the Beatles and drug abuse as a source of creativity, one says beatniks, without any fear to mistake them for the teddy boys, who were dressed in Edwardian suits and listened to Elvis Presley’s rock-and-roll. Even if each age has its own type of youth culture, which seems dazzlingly new, there are not so many discrepancies between the shapes that the adolescent spirit takes in every generation, because each decade tries to innovate in point of style and to impose its own image as a promoter of a new and fashionable outlook on the world, which is, after all, a typical attitude for young people.

## Bibliography

- Anderson, D. S. (1983). *Youth, Transition and Social Research*. Canberra: Australian National University Press.
- Arnold, Matthew. (1935). *Culture and Anarchy*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Feifel, Herman. (1959). *The Meaning of Death*. New York: Mc Graw-Hill.
- Hall, George Stuart. (1904). *Adolescence: Its Psychology and Its Relation to Physiology, Anthropology, Sociology, Sex, Crime, Religion and Education*. New York: Appleton.
- Hamilton, Stephen. (1990). *Apprenticeship for Adulthood (Preparing Youth for the Future)*. London: Collier Macmillan Publishers.
- Hines, Thomas. (1999). *The Rise & Fall of the American Teenager*. New York: Avon Books.
- Meyer Spacks, Patricia. (1978). *The Adolescent Idea (Myths of Youth and the Adult Imagination)*. New York: Basic Books Inc. Publishers.
- Rogers, Marie. (1981). *Adolescents and Youth*. New Jersey: Prentice-Hall Inc.
- Weiner, Pamela & Stein, Ruth. (1985). *Adolescents, Literature and Work with Youth*. London: The Haworth Press.

# ANALYSES HERMENEUTIQUES DE LA LECTURE DU TEXTE LITTÉRAIRE

**ANA TUDORAN**, Assistant universitaire, Université Technique de Constructions de Bucarest, Département de Langues Étrangères et Communication, e-mail: tudorana@yahoo.co.uk

**Abstract:** A literary text assumes that the reader proceeds to the analysis of the text, of its author and its socio-cultural context. But what keeps the interest of the reader is the absence of those elements that he usually finds in his cultural reference system. Over the ages, various patterns for the interpretation of reading have been proposed, including those of Friedrich Schleiermacher, Hans Georg Gadamer, Wolfgang Iser.

In the 19th century, Schleiermacher suggested a grammatical and a psychological understanding of the literary text, for which it was essential to be familiar not only with the author's cultural context, but also with his life. Later, H. G. Gadamer proposed a constant interpretation of the text, since a perfect overlap with the author's meaning is impossible, each reading being a new description and any reproduction of the text is actually a deformation of the original intention. In the '60s, W. Iser introduced a new approach to art, a pragmatic analysis of reading, where the literary text is seen as a response to a socio-cultural system, an event that these systems do not admit. The reader tries, with his imagination, to fill in those empty spaces, by means of a direct communication with the text, and finally becomes a creator of meaning.

The proposed analyses of reading were for the last two centuries a support for the reader, faced with systems where novelty and uncertainty increasingly occupied a place in the literary text.

**Keywords:** reading, literary text, hermeneutics, cultural context, sense

## 1. Introduction

L'analyse de la lecture et du lecteur a été dès le début, plutôt une analyse du texte littéraire, mais la littérature et la lecture se sont toujours influencées réciproquement en fonction des conditions socio-historiques et culturelles. Selon le lecteur et sa compétence, c'est-a dire l'acquis culturel, le texte littéraire est compris de diverses façons, le modèle de lecture étant déterminé principalement par l'école. Le choix du lecteur littéraire est ainsi influencé par les critiques qui qualifient le texte, par les prix de littérature.

A l'époque du classicisme, pour être apprécié, un texte littéraire était bon à condition qu'il soit beau, par exemple la fable dont la valeur morale devait se superposer à celle esthétique selon le principe classique « il faut instruire pour plaire ». Le lecteur trouvait du plaisir non dans la surprise que le nouveau pouvait produire, mais dans le fait qu'il rencontrait des formes connues. Ce type de lecture classique est essentiel dans l'histoire de la lecture, puisqu'il s'est développé à une époque où toutes les couches sociales commençaient à fréquenter l'école et donc à accepter les normes scolaires de l'époque.

Par conséquent, la lecture littéraire ne concerne pas seulement le texte en cause, mais il s'agit d'une médiation culturelle. La curiosité du lecteur habituel est suscitée par le suspense, c'est-à-dire par l'attente du dénouement et les romans policiers ou d'aventures sont au sommet dans cette hiérarchie. Dans l'*Encyclopédie* du 18<sup>e</sup> siècle, Marmontel définissait l'objet esthétique par le terme « intéressant », caractéristique fondamentale: « Dans un poème épique ou dramatique, nous appelons *intéressante* une situation non seulement parce qu'elle nous plaît ou parce qu'elle nous cause quelque sentiment agréable ou désagréable, mais en tant qu'elle

tient notre esprit dans un état de suspens et d'attente qui nous fait souhaiter d'arriver à une issue, à un dénouement » (A. Montandon, 1987:123).

## 2. Approches herméneutiques modernes de la lecture

A la quête des idéaux, le Bien, le Beau, le Vrai, Einstein découvre une théorie-substitut, celle de la relativité de tout point de vue, par opposition au paradigme newtonien. Dieu est mort, l'homme aussi, le centre est resté vide et les années 50-60 voient ces incertitudes abonder en philosophie et en art.

Et pourtant, toujours au XX<sup>e</sup> siècle, Ernst Gombrich parle d'un Beau et d'un Laid absous en Art, qui n'auraient plus d'histoire, mais seraient un « enchaînement de styles » sans progression. Ce sont les artistes qui font exister le concept d'Art, une série de génies dont l'apparition est tout à fait imprévisible. L'esthétique exclue le progrès, impossible du fait que chaque culture a ses propres buts qui modèlent les artistes, leurs représentations, selon ce qu'on sait et non selon ce qu'on voit. Très suggestive en ce sens est la comparaison que Gombrich fait entre l'Art et l'évolution des espèces: « les formes s'adaptent à leur fonction sociale; elles passent par un processus de sélection, de mutation puis de survivance des mieux adaptés. Une fois dégagé le modèle qui semble le plus évident ou le plus convaincant, la pression sociale élimine les images non conformes » (G. Sorman, 1989 :335).

D'ailleurs, comme le remarquait Claude Lévi-Strauss, la pensée « sauvage » n'est pas inférieure à la nôtre, européenne, elle est simplement une autre manière de répondre aux questions fondamentales du monde qui sont en fait les mêmes, c'est une pensée qui fonctionne autrement: « La pensée occidentale est dominé par l'intelligible, nous évacuons nos sensations pour manipuler des concepts. A l'inverse, la pensée sauvage calcule, non pas avec des données abstraites, mais avec les enseignements de l'expérience sensible: odeurs, textures, couleurs » (G. Sorman, 1989 :121). A cette société fondée sur les sensations, l'Europe lui oppose une société fondée sur l'Histoire qui presuppose un déroulement chronologique causal, avec des étapes bien déterminées. Très convaincante dans ce sens est l'expérience réalisée en Belgique dans les années 80 sur des étudiants européens et africains natifs: on leur a donné à visionner un documentaire où les images de la nature étaient très nombreuses. Après, on a demandé à ces deux groupes de dire ce qu'ils ont vu. Les étudiants européens ont raconté le déroulement, ont construit une histoire, alors que les étudiants africains ont décrit les paysages sans prêter attention à l'enchaînement causal des images. Cela prouve bien que l'héritage culturel européen influence la manière d'appréhender le monde qui semble tant « naturelle ».

Avec l'apparition de la photographie et du cinéma à la fin du 19<sup>e</sup> siècle on voit pourtant une rupture qui intervient dans la relation de l'artiste avec le public, la disparition du rôle social de l'auteur, à qui il ne reste que de représenter ses propres états d'âme. Mais, malgré la subjectivité totale proposée au XIX<sup>e</sup> siècle, l'accès du public à l'Art supposait toujours une éducation préalable, un savoir pour intégrer le nouveau.

Pour l'hermèneute («hermeneuein» en grec signifie connaître, interpréter), le fondement de la lecture littéraire est le principe de cohérence où chaque élément se rapporte au tout, dont la cohésion est assurée par une intention unique qui donne le sens. Il s'agit d'une lecture «centripète» qui exige au lecteur d'ordonner sa lecture afin de trouver le centre «originel» qui est en fait le reflet d'une subjectivité, celle de l'auteur, la «pensée agissante» du texte. L'herméneutique croit donc trouver dans la partie la signification du tout et se propose de relier les autres éléments au sens ainsi découvert. A son tour, l'écrivain peut être intégré par ce procédé dans le contexte culturel, dont les idées fondamentales se reflètent dans son œuvre. On distingue ainsi, d'après M. Picard, deux pôles de la lecture: celui de la pulsion, de la

représentation des choses qui est proche du jeu, du «simulacre» et celui du «code», des représentations de mots, de la réception réflexive, de la formation d'un savoir. Le dynamisme de la tension entre les deux pôles, entre le principe du plaisir et celui de la réalité est ce qui fait la complexité de l'acte de lecture, dont l'analyse s'oriente plutôt vers les effets qu'elle peut provoquer sur le lecteur qui apprend ces règles comme celles d'un jeu.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Friedrich Schleiermacher propose deux types de compréhensions du texte littéraire: grammaticale et psychologique. La méconnaissance de la langue d'un texte littéraire peut poser des problèmes à sa compréhension, puisque les mots, assemblés par des règles grammaticales, sont utilisés non seulement avec leur sens du dictionnaire, mais aussi au figuré. Plus les règles grammaticales sont élaborées, moins la langue a besoin d'une herméneutique spéciale. De ce point de vue, un sens précis doit résulter du texte, et si on ne peut trouver une unité entre tous les fragments, c'est qu'une erreur d'interprétation est intervenue quelque part.

L'interprétation psychologique représente l'analyse du moteur de l'auteur du discours. Elle est nécessaire premièrement pour révéler tant le contenu que la forme, pour comprendre comment l'idée fondamentale du texte est venue à l'auteur, quelle est la relation avec sa vie, si l'œuvre créée est arbitraire ou si elle tient de sa profession, et deuxièmement pour trouver une «cohérence unitaire» entre l'auteur et l'œuvre. Ceci se réalise par deux opérations: *divinatoire* (comprendre l'individuel) et *comparative* (comprendre le général).

L'ensemble des idées du discours est déterminé par le moment de l'écriture, par la vie de l'auteur en continual mouvement. Le côté psychique se caractérise ainsi par une ouverture continue qui offre au créateur la liberté devant les contraintes du langage et de la forme. C'est une possibilité infinie de créer et de recréer, tout d'abord par la négation des formes existantes, ensuite par la transposition d'une forme déjà utilisée dans un autre domaine que celui dans lequel l'auteur veut l'employer (dans un autre art, quand l'auteur ne fait qu'«imiter», ou dans un domaine de la vie). Dans ce cas, celui de la création d'une nouvelle forme de représentation, on voit qu'il ne s'agit pas d'une création arbitraire, l'apparition du nouveau se fait sous la pression des analogies déjà existantes et l'auteur peut en faire une modalité artistique durable. Interpréter pour Schleiermacher signifie non seulement connaître l'époque (le contexte culturel, est pourtant l'élément fondamental de la question herméneutique, de la détermination du sens correct), mais aussi la vie de l'auteur et ce qui a déterminé sa démarche. Les erreurs dans l'interprétation peuvent intervenir d'une part et d'autre, de l'auteur qui s'éloigne de l'usage courant de la langue ou du lecteur qui s'empresse et ne fait pas d'analogies. Comprendre signifie connaître les conventions déjà établies, c'est partir d'un savoir acquis. Le texte littéraire, constitué comme pensée de l'autre se concrétise et s'objective dans la tête du lecteur où par l'intermédiaire de la langue, la pensée devient réelle.

Afin de comprendre le discours, il est essentiel de connaître le contexte historique d'où il provient, les idées qui le régissent. La compréhension suppose aussi la connaissance de la langue de ce discours, car une idée nouvelle ne peut apparaître qu'en se rapportant aux significations qui existent déjà dans la langue. C'est la raison pour laquelle Schleiermacher considère tout discours étroitement lié au moment de son énonciation et déterminé par la vie entière de son auteur. Un auteur ne peut être donc compris que par l'intermédiaire de sa nationalité et de son temps, ce qui ne veut pourtant pas dire que le lecteur qui fait appel aux conventions préétablies doit rester le prisonnier de ce savoir, ou rejeter tout ce qui est en dehors du système conceptuel établi.

Plus tard, un autre herméneute, Hans Georg Gadamer, considère que les mots ne peuvent pas exprimer parfaitement l'esprit. Langue et pensée se trouvent dans un rapport instrumental, puisque le mot n'est que le signe de l'esprit, sa concrétisation. Le processus continual de la formation des mots entraîne le développement de la langue, la formation des concepts de la

science. « Tout écrit est objet herméneutique » (H. G. Gadamer, 1979: 242) affirme Gadamer, pour qui une différence essentielle apparaît entre la parole qui s'interprète seule au moment de l'énonciation, quand les repères favorisent la compréhension (ton, débit et surtout les circonstances) et le texte écrit. Ce dernier n'est pas une simple expression de la subjectivité de l'auteur, mais le sens implique la participation du lecteur, limité et déterminé par les contraintes de son époque. Les époques introduisent des différences du vocabulaire issues de divers changements au niveau du comportement envers l'environnement. La transformation continue de la langue est donc le résultat des expériences sur le milieu, le texte permettant ainsi la détermination de l'époque, les valeurs et les mœurs spécifiques se retrouvant dans chaque texte ouvert à l'interprétation.

Pareil à une fête traditionnelle qui a lieu chaque année à la même date, mais dont la célébration est légèrement changée, l'œuvre d'art mélange l'atemporalité et la temporalité. Elle doit être interprétée de manières différentes selon l'époque, parce que chaque représentation (lecture dans le cas du texte) est un événement par lequel son essence est découverte. Pour Gadamer toute lecture est une interprétation, un « déchiffrement » équivalent d'un « miracle » par lequel ce qui n'est pas connu devient familier. L'acte de lecture est considéré un « art secret », dont le rôle est de nous libérer des contraintes de l'espace et du temps. Le texte est ainsi réalisé au moment de sa compréhension, tout comme la musique l'est au moment de son exécution. Les acquis culturels existants dans la pensée du lecteur déterminent sa compréhension, le sens qu'il va donner au texte et qu'il développe progressivement, à partir d'un sens premier qu'il applique au tout.

L'appartenance à une tradition entraîne la compréhension du tout sur la partie et inversement, par un mouvement circulaire qui suppose qu'*«une chose n'est intelligible que si elle présente vraiment une unité de sens»* (H. G. Gadamer, 1979 :134). Ce sont les préjugés qui déterminent l'interprétation, c'est-à-dire les jugements que le lecteur porte avant l'analyse de tous les éléments essentiels du contenu. Au moment où le texte n'est plus compris, les préjugés sont mis en question, deviennent « insuffisants » et on cherche à les dépasser, à voir le texte comme expression d'une autre pensée (par exemple à l'époque des Lumières on a voulu détruire tout préjugé en le soumettant à la raison, le supérieur n'étant plus obéit en vertu de son droit naturel, mais à la suite du jugement). Pour comprendre il faut avoir une « précompréhension », un «préjugé de la perfection » et « s'entendre sur la chose» saisir ensuite l'opinion de l'autre. Entre familier et étranger, l'herméneutique a la tâche de révéler ce qui est dit, non plus en termes psychologiques, comme le faisait Schleiermacher, mais en analysant ce qui est dit, en distinguant les conditions qui permettent la compréhension.

Le lecteur seul n'a pas la capacité de séparer les préjugés qui l'aident à comprendre, de ceux qui le conduisent à des malentendus, sa compréhension est toujours une action productive, non seulement reproductive, parce qu'il y a plus de sens dans un texte que son auteur-même distingue. Contrairement à l'herméneutique romantique où la compréhension était la reproduction d'une production originelle, pour Gadamer il ne s'agit plus de « mieux comprendre », mais de comprendre « autrement ». Il ne s'agit non plus de saisir l'esprit de l'époque, d'interpréter selon ses représentations, pour satisfaire la prétention d'objectivité historique, mais de comprendre selon sa propre époque, de tirer profit de cette distance historique. L'art contemporain est de cette manière analysé selon des règles incertaines, des « préjugés incontrôlables », c'est une tâche difficile pour les critiques de l'intégrer dans un savoir déjà acquis, de se soustraire aux références actuelles. La connaissance objective n'est donc pas la suite que de la distanciation historique qui offre une vue d'ensemble, un caractère « délimité » du processus historique et de l'intérêt subjectif, ou d'un éloignement des opinions contemporaines exprimées concernant la question.

Et pourtant, dans l'œuvre d'art on n'est jamais sûr d'avoir mis en lumière le véritable contenu. L'interprétation est un processus continu, le « filtrage des impuretés » a lieu sans cesse en

déterminant une nouvelle compréhension. C'est cette distance historique qui distingue les préjugés vrais des préjugés faux, source de mécompréhension. La solution pour la compréhension de l'œuvre d'art serait « la suspension fondamentale de nos préjugés » (H. G. Gadamer, 1979 :139), qui détermine des questions, c'est-à-dire des ouvertures de possibilités et disparition de l'attente du sens. Le savoir du lecteur n'étant pas suffisant, il est forcé de reprendre le texte, de l'interpréter, chaque nouvelle information exerçant un « freinage inhabituel » qui détermine un détours de la pensée, de la conduite habituelle du savoir.

La question, désir de savoir, est au fondement de l'expérience herméneutique, de la découverte de l'autre. Pour interpréter, il faut mettre des questions qui ouvrent le chemin vers la compréhension, vers un horizon nouveau, celui de la question posée. La compréhension serait en ce sens une reconstitution du texte, puisqu'elle ne surgit qu'un dépassant l'horizon historique, par la maîtrise des concepts traditionnels et la constitution dans un horizon plus vaste. La réponse à la question concernant le texte signifie comprendre les pensées de l'autre. Par la lecture on participe à la création du sens, à la concrétisation du texte, la tâche de la critique étant de rendre le texte plus intelligible, mais de telle manière que son interprétation ne prenne pas la place de l'œuvre.

Cette notion très importante pour Gadamer, celle d'horizon, représente ce qui est visible d'un point de vue précis. Il est essentiel de savoir si cet horizon est fermé ou ouvert, et puisque la mise en doute permanente des préjugés détermine le changement continu de l'horizon présent, Gadamer conclut que le présent a plusieurs horizons qui fusionnent, en fonction des points de vue. L'herméneutique a le rôle de cacher et de rendre consciente la tension entre le texte et le présent, tension qui surgit au moment où présent et tradition (horizon historique) se rencontrent. Le texte littéraire doit être compris chaque fois de façon nouvelle, selon la situation concrète, saisir en permanence la tension entre le texte et son application, entre son identité et la situation historique variable, tout comme on le fait pour les textes religieux ou juridiques. Toute interprétation tire son sens du contexte de motivation, « c'est seulement parce qu'un texte l'exige qu'il accède à l'interprétation et de la manière seulement dont il l'exige » (H. G. Gadamer, 1979 :327).

Le texte et la situation du lecteur sont les deux coordonnées dont il faut tenir compte dans l'analyse. Comme dans le cas du juriste, le lecteur applique le texte à une situation particulière, puisque « comprendre c'est un travail de concrétisation » (H. G. Gadamer, 1979 :178). Cette interprétation, apparue au moment où le sens du texte n'est plus compris immédiatement, quand la première impression ne semble pas être l'authentique, presuppose donc une application différente selon l'époque, pour que le lecteur se comprenne lui-même dans le sens que le texte lui donne. L'expérience de l'autre, du soi qui se réduit finalement à soi, ajoute un nouvel point de vue, aidant la compréhension par la maîtrise de ce qui était inconnu jusque là, par le pouvoir d'anticiper l'inattendu. L'horizon nouveau découvre la limite de « toute prévision et l'incertitude de tout projet » (H. G. Gadamer, 1979 :202). On est ouvert en écoutant l'autre et en laissant se développer en soi ce qui est contraire aux préjugées acquises.

La conclusion de Gadamer est que toute reproduction de ce qui est dit entraîne une déformation. Le texte littéraire ne présente pas une réalité déjà existante, mais introduit un aspect nouveau du monde et le sens se construit par la dialectique question-réponse. A cause des critères relatifs, la « justesse d'une représentation » ne peut être évaluée, puisque interpréter n'est que la re-production d'un seul aspect de la multitude des aspects que l'œuvre d'art contient, c'est offrir une interprétation temporelle.

Une approche pragmatique de la lecture a été développée par Wolfgang Iser, une analyse des effets que le texte a sur ses lecteurs. Sa démarche a été influencée par l'herméneutique moins «naïve» de la fin des années 60 qui proposait une méthode nouvelle d'interpréter l'art, en posant le problème de l'effet et non de la signification des textes. De «l'attitude négative »,

contre les conventions que la littérature de ces années a, Iser tire la conclusion que la réception est plus importante que la signification. L'auteur du texte propose une perspective, il ne peut présenter le monde tel quel, mais d'un point de vue unique, de son univers référentiel. La compréhension du texte est très dynamique, ni la vision de l'auteur, ni son élaboration ne lui sont décisifs, des changements interviennent à chaque rencontre avec le lecteur. Si le texte est un processus entre l'écrivain et le lecteur, l'interprétation étudie le sens comme événement (le caractère événementiel du texte est donné par la «sélection» et la «combinaison» des éléments de réalité que l'écrivain offre). L'analyse que propose Iser part du lecteur «idéal», capable de saisir les structures esthétiques et le rapport entre l'horizon d'attente et les effets variables que le texte produit dans son imagination.

La littérature se proposait au 19<sup>e</sup> siècle de « compenser les déficiences des systèmes qui se prétendaient capables de tout expliquer » (W. Iser, 1985 :26), en montrant ainsi leur faillibilité. La critique de l'époque cherchait à déceler un sens nouveau, complémentaire au système existant. Depuis la nouvelle critique, la fonction du texte a changé, elle doit orienter le lecteur dans sa représentation. Ce n'est plus une signification qu'il faut découvrir, puisque dans certains cas d'art moderne ce type d'interprétation devient impossible (par exemple le pop art qui se moque du «sens profond»), mais il utile d'appliquer une nouvelle méthode d'interpréter, qui ne cherche plus une signification derrière laquelle une vérité absolue soit représentée. Si l'art devient partiel, l'interprétation n'a qu'à voir cette partialité, cette réalité imparfaite qui ne se concilie pas avec les connotations anciennes de la forme (ordre, équilibre, accord, intégration des parties dans le tout). Le changement des systèmes idéologiques dominants a lieu quand il n'y a plus d'explication pour une action humaine, donc le système présente la réalité comme structure, généralise, «institutionnalise», et établit par conséquent des attentes à valeur normative. Pour se constituer, le sens recourt à ce qui est nié, exclu de ces systèmes, à leur limite. Le texte littéraire n'est ni une copie ni une anomalie par rapport à ces systèmes, mais une réaction aux trous, aux déficits que chacun de ces systèmes a: « La littérature compense les déficits d'orientation des rapports interhumains produits par les systèmes dominants de l'époque. Le roman et le drame formulent des possibilités qu'excluent les systèmes sociaux dominants de l'époque et qui ne peuvent donc être introduits dans le monde quotidien que par la fiction » (W. Iser, 1985 :135). Le texte fictionnel complète la réalité, il indique les points faibles du système, qu'il nie, «l'œuvre échappe, est autre chose que son histoire-même, la somme de ses sources, de ses influences ou de ses modèles: un noyau dur, irréductible dans la masse indécise des événements, des conditions, des mentalités collectives » (R. Barthes, cité par W. Iser, 1985 :136). Le texte comme réaction au milieu met en question la valeur du connu, combine les normes des systèmes séparés et pour faire possible la communication introduit des représentations que ces systèmes excluent. Le roman fait connaître donc le hasard qui menace le système dominant.

Puisque l'esthétique classique a établi des normes pour l'interprétation, la critique moderne devrait s'adapter à la littérature moderne et renoncer à cette prétention d'universalisme « Il est étonnant que survit dans ces conditions une norme d'interprétation élaborée d'après l'idéal classique de l'art, norme qui se prétend universaliste tandis que l'art est devenu partiel » (W. Iser, 1985 :35). Si l'interprétation continue d'avoir la prétention de totalité, elle finit par soumettre l'art moderne, décadent, et devient sa propre interprétation. C'est ainsi que prend fin, avec l'apparition de son historicité un paradigme d'interprétation. L'art moderne ne représente plus les valeurs de l'époque, donc il est inutile de lui imposer une grille d'interprétation valable au 19<sup>e</sup> siècle.

Ce type d'interprétation a survécu parce que le nouvel art n'a pas pu lui imposer une nouvelle direction. Pour dominer l'inconnu il faut trouver des symétries et l'intégrer dans un système déjà contrôlé. C'est une « intention stratégique » et non un caractère ontologique qui détermine l'utilisation des systèmes et des symétries afin de maîtriser le texte et que la critique l'applique à

un art qui ne connaît plus la même organisation. Cette interprétation « orientée vers la signification de l'œuvre devient une structure de défense» (W. Iser, 1985 :39) devant l'inconnu.

La Nouvelle Critique n'a plus cherché la signification d'une valeur dominante d'une époque, mais a étudié les fonctions du texte. Cependant, la valeur d'une œuvre apparaît quand une harmonie finale des éléments dans des relations complexes est reconstruite. La libération de la recherche du sens ne signifie pas un rejet de la recherche du système. La Nouvelle Critique a appliqué des normes de la recherche des significations à l'interprétation des fonctions, ce qui en fait est une incongruité, selon Iser, puisque la fonction ne signifie pas, mais « opère » et ce type de critique s'avère finalement incomplète.

La disponibilité que le lecteur manifeste pendant la lecture d'un texte n'est pas linéaire. Le critique essaie alors habituellement de relier les différents points de vue pour donner une interprétation cohérente, mais en fait l'œuvre est formée de fragments plus ou moins harmonisés. La lecture «mobile» (Iser rappelle la métaphore de la dilligence - le lecteur est un voyageur qui observe de différents points de vue qu'il relie ensuite, mais pour lesquels l'attention n'est pas partout pareille) met dans l'impossibilité de comprendre le texte dans sa totalité. D'où la nécessité d'une critique qui recrée la cohérence du contexte, qui recourt aux normes conventionnelles de jugement au cas où la compréhension échappe, de sorte que le texte présente une harmonie compensatoire issue des normes qui ne lui sont pas propres.

La cohérence peut être élaborée de plusieurs façons, donc le critique ne doit pas imposer au lecteur son interprétation. La critique invoque des normes classiques pour pouvoir prétendre à l'objectivité (dans l'interprétation classique l'œuvre apparaît toujours comme totalité représentée par l'harmonie des formes). Des discordances apparaissent quand le lecteur resté fidèle aux normes traditionnelles analyse un texte moderne parce que ses «habitudes lui sont insuffisantes» (W. Iser, 1985 :42). Par les moyens de l'interprétation classique, il est sûr de pouvoir maîtriser l'inconnu, ou de lui donner une cohérence et un cadre de référence: « Un modèle d'interprétation qui semblait gouverner l'acte de perception et les structures de l'œuvre, qui offrait de plus ses moyens d'approcher l'inconnu, devrait se présenter comme une donnée de la nature» (W. Iser, 1985 :43).

Le texte ne formule pas lui-même sa signification et le rôle de l'interprétation n'est pas de transmettre un sens, mais de montrer comment le texte agit, par quel processus et quels effets il peut produire. Iser offre cette perspective centrée sur le lecteur, la lecture se définissant comme communication où des sens nouveaux peuvent surgir à tout moment, puisque les textes sont soumis à des lectures différentes. Deux pôles composent le texte, mais il est plus que ces pôles: artistique, le texte produit par l'auteur, et esthétique, la concrétisation du lecteur. L'œuvre est un point de rencontre entre texte et lecteur, il dépasse la réalité du texte ou l'application du lecteur, elle est la « constitution du texte dans la conscience du lecteur» (W. Iser, 1985 :49). De ce fait, Iser conclue que l'œuvre ne peut être analysée ni de la perspective du texte, ni de sa concrétisation, ni d'une étude des éléments qui la composent. Avant de recevoir une signification, le texte est lu et vécu, il est une expérience verbale et affective qui détermine une réaction différente à chaque lecteur.

Plusieurs catégories de lecteurs sont décrites par Iser. Le lecteur idéal peut épuiser le potentiel du sens du texte de fiction en restant indépendant de son contexte historique. Il s'oppose au lecteur qui concrétise le texte. L'auteur et le lecteur ne s'accordent jamais en totalité, puisque le dernier veut intégrer l'inconnu dans l'horizon qui lui oriente la lecture. Cette différence auteur-lecteur est nécessaire pour la communication et pour que l'expérience ait lieu. L'œuvre d'art propose des solutions qui correspondent à certaines attentes du lecteur et le fait de retrouver des points communs produit du plaisir, la mécompréhension temporaire du texte étant suivie dans ce cas par une détente attendue.

L'étude de la relation texte-lecteur a déterminé Iser à insister sur une analyse plutôt pragmatique de l'acte de lecture. Il est parti de la description de l'acte de parole de Austin qui distingue des énoncations constatives (le locuteur néglige les aspects illocutoires en vue d'un idéal de dire ce qui est juste en toute circonstance) et performatives (qui visent l'action sur l'autre). Pour que l'énonciation performative se réalise, des conventions communes et des procédures acceptées sont nécessaires entre locuteur et destinataire, aussi que la disponibilité des deux à participer à l'acte linguistique. Au cas de la lecture, les deux premières prémisses n'existent pas, puisque le texte littéraire n'apparaît dans un contexte précis où son destinataire puisse concrétiser la signification, et le sens reste indéterminé. Pourtant, le texte opère avec les mêmes structures que l'acte de parole, des conventions sont organisées dans des combinaisons inattendues, les stratégies de la force illocutoire produisent un renversement de l'attente, ce qui provoque le lecteur à être attentif et à réactionner. La littérature en prose présente une ressemblance avec l'acte de parole habituel, par des phrases « quasi-jugements », qui utilisent les moyens de l'acte linguistique, mais derrière lesquels il n'y a pas de réalité, ils ne peuvent être concrétisés complètement. Ce qui se passe alors, c'est la création d'une représentation qui a comme but de rendre présent ce qui ne l'est pas. Le texte fictionnel devient une « organisation symbolique » sans réalité, une représentation de l'acte de parole, de l'acte illocutoire hors contexte. Il impose au lecteur des conventions pour donner l'illusion de vie, puisqu'il n'y a pas de situation commune connue entre texte et lecteur. La lecture introduit dans un milieu étranger qui laisse la possibilité au lecteur de construire seul le contexte selon son expérience et de prendre l'information différemment. L'impression de vie que le texte produit n'est ni la réalité de l'auteur, ni celle du lecteur, ni celle d'un contexte culturel précis.

Iser convertit les éléments nécessaires à la communication linguistique dans: «répertoire» (les conventions), «stratégies» (les procédures acceptées) et ajoute la participation du lecteur qui y est implicite. Le répertoire se réfère à des normes socioculturelles et appartenant à une littérature antérieure d'où le texte est issu. Mais ces normes ne se retrouvent pas telles quelles dans le nouveau texte, elles sont modifiées, extraites du contexte quotidien ou de la littérature antérieure et encadrées dans des nouveaux contextes. Le répertoire forme un « arrière-plan » d'où les éléments anciens peuvent être sélectionnés et transformés pour créer l'imagination. La mise en question permanente des interprétations permet une redécouverte de soi dans l'autre qui est le texte.

Le lecteur participe au texte quand il lui est contemporain et le contemple quand le texte appartient à une époque passée. La distance temporelle entre le texte et le lecteur n'affecte pas la nouveauté du texte, puisque la situation historique est reconstruite. Le roman propose des réponses aux déficiences des systèmes et se forme un répertoire d'éléments de la réalité quotidienne (auxquels il assume d'autres fonctions, en dehors de leur contexte), plus que la poésie qui fait appel aux œuvres antérieures. Par la répétition, ces éléments sont dépragmatiqués et introduits dans un nouveau contexte, libérés de leur origine. Pour donner de la signification, ils doivent être rapportés les uns aux autres et déformés de façon cohérente, c'est à-dire mettre en valeur ce qui n'est ni formulé par le texte ni dans le répertoire, mais qui se produit dans l'interaction. L'interaction texte-lecteur se fait sur un fond de normes connues et de littérature antérieure qui a été à son tour une réaction au milieu et dont les valeurs semblent être valables même dans des contextes historiques différents.

En ce qui concerne les stratégies du texte, Iser parle de la tâche du texte de relier les éléments du répertoire et souligne que des façons différentes de combiner les éléments sont possibles. La violation de la norme, la nécessité de nier ce qui est connu ce sont des conditions pour saisir un aspect nouveau. Dans le roman, chaque élément appelle un contexte entier, auquel il appartient et l'effet esthétique est produit par la tension de la confrontation entre ces arrière-plans.

Dans la communication linguistique on cherche à limiter les possibilités multiples de signification, de donner le plus d'information possible. Le texte littéraire par contre, introduit

des blancs par lesquels une équivalence entre réalité et texte est évitée. L'imagination du lecteur, sa participation remplissent le vide créé par la discontinuité de ces blancs essentiels à la communication, produits d'une négation du système dominant, par la mise en doute des connaissances acquises. Si l'attente du lecteur n'est pas satisfaite, le blanc ne se laisse pas remplir par ses représentations et le contexte est changé, d'autres représentations doivent être trouvées et détruites à leur tour pour que le sens se construise.

### 3. Conclusion

Le texte fictionnel est une concurrence entre les perspectives du narrateur, personnages, intrigue et lecteur, qui s'harmonisent dans la lecture. Pour se familiariser avec le texte, le lecteur va de perspective en perspective et se construit un horizon par la rétention d'un thème de chaque perspective et la construction des personnages. Dans les romans où les héros manquent, il n'y a plus de différence entre les perspectives, une multitude de systèmes sont mis en question et donc il n'y a plus d'orientation centrale. Une absence de signification est alors compensée par le processus de la lecture stimulée par cette ambiguïté. Pour accroître la complexité, les phrases offrent chacune sa perspective et le lecteur doit chercher les normes de chaque perspective. C'est le cas du Nouveau Roman par exemple, où le lecteur est obligé en permanence de trouver des perspectives pour chaque phrase et annuler les rapports établis avant la lecture. A cause de la multitude des perspectives, le point de vue se déplace de l'une à l'autre et la lecture se définit par des combinaisons de ces diverses perspectives. Par ce point de vue mobile, le lecteur réussit à structurer le texte.

L'interaction entre le texte et le lecteur produit une communication, puisque texte n'existe pas sans lecteur et ses attentes, sans sa lecture et son interprétation entremêlée de ses souvenirs personnels. Le lecteur fait des corrélations qui trompent parfois ses espoirs, et son horizon d'attente se développe autrement qu'il l'avait prévu. Chaque corrélat prévoit le suivant et forme l'horizon de l'antérieur, de manière que l'horizon futur reste vide, mais le point de vue mobile du lecteur facilite la fusion des deux horizons.

La compréhension du texte littéraire a comme base la formulation d'une « configuration cohérente », c'est-a dire choisir du texte les éléments qui semblent les plus familiers et les mettre ensemble selon l'expérience individuelle, ce qui presuppose qu'une infinité d'autres combinaisons sont possibles. Le lecteur n'est ni totalement impliqué, ni totalement distancié du texte, mais il le prend comme un événement vécu, auquel il réagit, en lui donnant du sens. Pour ce faire, il est aussi créateur, ordonne les éléments que l'auteur lui offre, dans une expérience propre et irrépétable.

### Bibliographie

- Derrida, Jacques. (1967). *L'écriture et la différence*. Paris : Seuil.  
Gadamer, Hans Georg. (1979). *Vérité et méthode*. Paris : Seuil.  
Iser, Wolfgang. (1985). *L'Acte de lecture*. Bruxelles : Pierre Mardaga Editeur.  
Picard, Michel. (1987). *La Lecture littéraire. Actes du colloque de Reims (du 14 au 16 juin 1987)*. Paris : Éd. Clancier-Guénaud.  
Picon, Gaétan. (1979). *L'usage de la lecture*. Paris : Mercure de France.  
Sorman, Guy. (1989). *Les vrais penseurs de notre temps*. Paris: Fayard.  
XXX (1989). *Les enjeux philosophiques des années 50*. Paris : Éditions du Centre Pompidou.

# EMIL BRUMARU SAU SOCUL FRUMOS AL EROTISMULUI

**MIREL ANGHEL**, Junior Assistant Lecturer, PhD, The University of Medicine and Pharmacy “Carol Davila”, Bucharest, Department of Foreign Languages, e-mail: mirel.anghel@yahoo.com.

**Abstract:** Emil Brumaru is a poet of the domestic universe. His work shows a taste for enclosed spaces, for kitchens, and a fascination with minor things that are not usually considered poetic. Brumaru's poems can also be considered a reaction to the totalitarian politics imposed by the communist party in Romania. The reader becomes addicted to his poetry, in which the word „taboo” does not fit. The volume Comedia dell'arte is a mixture of erudition, vulgarity, and erotic games. The metaphors he uses are always vibrant, dominated by culinary terms. In his poetry the soul is “oily”, and houses have “doors made of oil”. His poetry is an improvisation, a continuous game in which common things become objects of his fascination. Emil Brumaru is a poet who moves backwards and forwards between eroticism and culinary delights. The limits of art itself are challenged, the reader asking himself if he reads the verses written by a mad lover.

**Keywords:** poetry, language, eroticism, game, love

## 1. Introducere

Prin anii '70, poetul Emil Brumaru se afla in comuna suceveană Dolhasca, acolo unde practica medicina. Pe scrisorile pe care el le trimitea prietenilor bucureșteni, Brumaru scria la expeditor „Rezervația naturală de îngeri, Dolhasca”. Este un bun exemplu care arată preferința poetului pentru universul ascuns, pentru un timp ce nu aparține realității. Dacă nu există, acest timp va fi creat, pare a spune fermecătorul poet al jocului de dragoste. Imaginația debordantă a lui Emil Brumaru a mers până acolo, încât acesta a creat un tip special de poezie, numită de el „cu formă fixă” și denumită „tamareta”, în cinstea soției sale, Tamara. (Ștefănescu, 2005: 853). Senzualitatea versurilor acestor tamarete este inegalabilă, aducându-ne aminte de Nichita Stănescu :

O, lasă-mă să-ți mîngîi cu gura un picior  
Pînă acolo unde piciorul geamăn suie.  
Și apără-mi cu trupul tău gol ca-n iarmaroc  
Sufletul trist și viața topită-n dulci păcate.  
*(Tamaretă I)*

Inceputul poeziei sale, remarcă Nicolae Manolescu (2008: 1084), se situează în atmosfera provincială și domestică, în care fructele, zarzavaturile și bucătăria sunt lucruri și locuri spre care el își îndreaptă fascinația. Bucătăria este locul în care se aprinde patima fizică :

Bucătării, bucătării de vară,  
Creme de zahăr ars strălucitoare,  
Mari șervețe de-azur, dulapuri-sfinxe,  
Dulci utopii de linguri vecchi, prelinse ;  
Sânii aici sunt plini, coapsele grele,  
Miresmele iau foc de la perdele,  
Luminile se-așază lin pe scaun,  
Din cratițe bea lapte prins un faun,  
Nasturii cad subțiri pe la cămașă,  
Bucătării încinse, pătimase...  
*(Elegie)*

Poezia sa din comunism este și reacția poetului față de politica impusă atunci în literatură și cultură de regimul conducător al țării. Versurile sale manieriste arată o iubire dezinteresată, atemporală, aparținând unui copil poet.

Emil Brumaru este poetul „tihnei, al siguranței, al familiarității depline cu ambianța”, după cum îl consideră criticul Valeriu Cristea (Ștefănescu, 2005: 857). Se observă, totuși la el, dincolo de jocul poeziei, o obsesie a căutării erotismului cu orice preț.

## 2. Volumul *Comedia dell'arte*

Cititorul obișnuit cu poezia clasică, versul suav și diafan, este posibil să fie șocat de lectura unui poem al lui Emil Brumaru, ba chiar să se întrebe dacă se află în fața unui text poetic sau, cel puțin, în fața unui act artistic. Și pare a fi perfect îndreptățit în demersurile sale interogative dacă în mâna nu i-a picat, de exemplu, *De dragoste animalieră*: „Andromaca mulge vaca / Vaca linge Andromaca” etc. Fără a lua în considerare întreaga descompunere și reevaluare a artisticului și a expresivității pe care o presupune post-modernismul, creația lui Brumaru rămâne un exercițiu de vocabular, un *joc de-a (v-ați) cuvintele*.

Ceea ce frapează, scoate din anonimat poezia lui Emil Brumaru, este detabuizarea – cititorul pudic ar roși revoltat dacă ar citi aluziile erotice de care versurile abundă, și mai ales la citirea cuvintelor cu conținut sexual explicit, nici măcar amintite în grabă în DEX. Cuvintele tari, de jargon, vulgaritatea ostentativă, par jocul unui copil care, mândru de ceea ce a învățat pe maidanul din spatele blocului, repetă la nesfârșit, îngrozindu-și părinții și oripilând delicatul auz elevat al bunicilor. Și poate că, până la urmă, despre asta este vorba, de o încălcare fățișă a limitei. În secolul vitezei, al depășirii oricăror limite științifice vizate de înaintași, postmodernismul se luptă cu propria limită – cea artistică. Regândește, răstălmăcește frumosul, sentimentul, versificația, se răzvrătește împotriva normelor stabilite. Are pretenția reeducării gustului artistic după propriul capriciu creator.

Emil Brumaru șochează, pe alocuri, emoționează uneori prin metafore vibrante. Nu poate reinventa cuvintele, dar poate reinventa înțelesuri și o face cu succes, atunci când dorința de a șoca prin *maidanisme* nu este extremă. Se observă o utilizare fățișă a livrescului, alături de un vocabular uneori prea *culinar*, *solutibil*, îmbibat de izul greu al unei *bucătării poetice*: sufletul este *uleios*, casele au *uși de untdelemn* etc.

Volumul *Comedia dell'arte* este un amestec inedit de vâscozități și diafan. Titlul ales sugerează cititorului convenția – ne aflăm în fața unor improvizării, a unui joc de-a artă. Banalul se cocoată pe un piedestal de unde plonjează uneori fie în mijlocul maidanului, fie într-o joacă de-a metaforă delicată. Versul pare a căpăta valențe confesive, măștile se perindă prin fața cititorului improvizând scene, jucând pe rând sau deodată chipurile unei imaginații violent colorate. Numele care apar ies din banal, căzând în livresc: Arthur, Glycera etc. Dezinvoltura domină aceste poezii, facând din fiecare o piesă unică în felul ei. De la poezie facilă precum *Improvizație à la Fanfan*

O curveliște de fată,  
Lolo de la Bomboton,  
Dintr-o dată mi se-arată  
Pe plajă și-i zic: „Pardon!,  
Nu vrei ca să mergi cu mine  
Să vedem un film străin?“  
Dînsa spuse: „Mi-e rușine.“  
Și atunci eu brusc mă-nclin  
Spre-o curveliște de fată,  
Lolo de la Bomboton,  
Și-i sărut bluza umflată  
Exact pe buton!  
P.S.: Nimeni nu avea ca Lolo  
Sîni cît mingile de polo!! ,

el trece ușor la un registru mai serios, în care galantul detectiv Arthur (preluat din cărțile pentru copii) este figura centrală:

Detectivul Arthur va sosi împreună cu umbrele serii, precaut,  
Având în valiza-i ușoară motanul lui leneș pe care-o să-l lese puțin,  
Înainte de-ancepe ancheta, să cînte-n fotoliu din flaut  
În vreme ce dînsu-și va umple, trist, pipa cu crini.  
Și-a doua zi, plin de candoare, la micul dejun,  
Cînd fluturii beau catifea și căteii măîncă dantele de fețe de masă,  
Va îmbrăca cel mai moale și fraged costum  
C-un înger brodat sub rever și cu nasturi uciși în mătasă.  
Apoi va citi elegii dintr-o veche revistă  
Și sprijinindu-se-n cet cu o mînă subțire, prelungă și stranie  
De pianina pensiunii, deodată, spre-a-și dovedi că există,  
El va muia, surîzînd dureros, o caisă-n șampanie!

(Detectivul Arthur)

Poate că prin prisma titlului – *Comedia dell'arte* – ar trebui citite aceste creații unui excentric gălagios (să îl numim, în manieră postmodernă – *erotard*), căci poeziile lui Emil Brumaru au valoare artistică doar în contextul scrierii lor. Luate separat, desprinse din context, nu reprezintă o valoare artistică literară. Si tot pornind de la titlu aflăm și rețeta scrierii lor – o mixtură de erudiție, vulgaritate și erotism.

*Elegiile* detectivului Arthur sunt elegii în măsura în care jocul de-a poezia capătă tonalități grave, confesive, fără a părăsi, însă, spațiul unui erotism apăsător, cu nuanțe de bătrân satir și jună curtezană. Erotismul apare la Emil Brumaru greu, fiind o foame ce subzistă prin ea însăși, o devorare oarbă a celuilalt, din care emoția s-a scurs lăsând o păstoasă descompunere carnală a actului erotic. Când părăsim (doar în aparență) eroticul, intrăm inevitabil în spațiul *culinar* – Julien îndoapă „șerpișori sinilii cu smântână”, le oferă „castane prăjite” și „pilaf de gutuie oranž” (*Ultima elegie a detectivului Arthur*), din „pandispan” zboară „fluturi albaștri și fini ca mătasa” etc. Imaginile trec fantastice, se perindă prin fața ochilor garnisite cu melci mari, cu lapte, uleiuri și smântână. Ochiul obosește, mintea se îngreșează de abundența suprasaturată a mirosurilor. E în poezia aceasta un amestec de sudoare erotică, miros rânced de bucătărie și scârbe cotidiene.

Emil Brumaru poate fi savurat cu placere de unul postmodern și atât. Pentru cei care nu au gustul experimentului și al paradei răsturnării valorilor, al spectacolului tipător, dispuși să se lase distrați și distrași, rămâne doar o lectură stranie, debusolantă prin detabuizarea ostentativă a eroticului în care există o *inflație* de referințe, un spectacol grotesc care nu spune nimic nou. Poezia sa poate fi atacată doar cu aceleași instrumente lingvistice, făcând apel la un limbaj *neortodox*. Singurul merit autentic este acela de a soca frumos, de a pune sub semnul întrebării, pentru a mia oară în istoria artei, tot ceea ce înseamnă *frumosul* și *artistul*.

### 3. Concluzii

Poezia lui Emil Brumaru oferă o perspectivă inedită asupra realității, combinând într-un registru ludic jocuri de cuvinte, de dragoste și jocuri culinare. Prețuirea minorului, a laturii idilice a lucrurilor pe care oamenii nu o prețuiesc în mod obișnuit, el impune o poezie individualizată în literatura română, alături de poeți precum Ion Minulescu, Ion Pillat, G. Topârceanu și D. Anghel. Cu aceștia are multe afinități și se deosebește clar de ei prin detabuizarea eroticului.

### Bibliografie

- Brumaru, Emil. (2005). *Commedia dell'arte*. București : Liternet.  
Manolescu, Nicolae. (2008). *Istoria critică a literaturii române. 5 secole de literatură*. Pitești : Paralela 45.  
Ștefănescu, Alex. (2005). *Istoria literaturii române contemporane : 1941-2000*. București : Mașina de scris.

## LIMBAJUL – O VIZIUNE PERSONALĂ

**MARINELA DOINA DOROBANTU**, Lector dr., Universitatea Tehnică de Construcții București,  
Departamentul de Limbi Străine și Comunicare, e-mail: ddmarilena@yahoo.com

**ELENA MAFTEI GOLOPENTIA**, Asist. drd., Universitatea Tehnică de Construcții București, Departamentul  
de Limbi Străine și Comunicare, e-mail: maftei.elena@gmail.com

**Abstract:** This paper refers to the mistakes that are frequently made nowadays when speaking: the complete absence of adjectives in the spoken language; the clichés that cannot be avoided, because they are so frequent, to the point of being annoying; and the deterioration, and lack of, a library system. It addresses all that we personally find striking and irritating.

The paper actually expresses some of our own views regarding language and the way people abuse it. Thus we hope that it will help to make us more aware of our mistakes and provide us all with an incentive to be more careful to the way in which we tend to express ourselves, because how we do that does make a difference. The reason why we have chosen this topic is that, in our opinion, slang has become more than just a social phenomenon. Linguists have been faced with the problem of defining this aspect of language and the debate has remained open because so far, they have not decided upon a clear definition. Therefore, this paper is an attempt to bring to your attention some aspects regarding the way in which this language concept appeared.

**Keywords:** spoken language, clichés, slang, deviation, norm

Limba se află într-un permanent proces de evoluție. Fiind un fenomen atât social, cât și cultural, limba este reprezentativă pentru o cultură, e transmisă din generație în generație și, în timp, este afectată de anumiți factori, cel mai frapant fiind introducerea de termeni noi, care, uneori, o pot deforma. Pe de altă parte și indolența vorbitorilor dăunează limbii. Ne-am obișnuit să vorbim în clișee, să simplificăm totul, chiar și atunci când lucrurile sunt complexe, să ne complăcem într-o stare comoditate a gândirii. Realizăm acest lucru stând de vorbă cu oameni a căror idee de a purta o conversație se limitează la utilizarea acelorași maximum o mie de formule și combinații de cuvinte. Există persoane, nu puține, care pentru orice lucru pozitiv pe care îl relatează interlocutorul, au aceeași replică: „ce drăguț!”, în timp ce lucrurile cu care nu sunt de acord sau care sunt triste, revoltătoare, deprimante etc., sunt doar „nasoale”. Aceste două cuvinte „drăguț” și „nasoală” au o rezonanță atât de seacă într-o zi în care poți avea mult chef de vorbă, încât chiar nu știi cum să reacționezi. E ca într-un joc de-a „râsu’-plânsu’”. Indiferent de orientarea profesională, un bun simț al limbii materne ar trebui să-l aibă oricine. Discutând despre cât de ciudate ni se par aceste lucruri, observăm că, poate mai mult decât oricând, uităm de adjective, căci prea puțini în ziua de azi mai descriu lucrurile aşa cum sunt: tulburătoare, terifiante, fermecătoare, halucinante, sinistre, înfricoșătoare, obscure, chinuitoare, covârșitoare, delicate, formidabile, nebunești, mizerabile, futile, fulminante, copleșitoare sau, pur și simplu, banale. Astăzi, sunt „chestii” (adică evenimente) „drăguțe” ori „nasoale”. Mai există în limba actuală o tendință copleșitoare de a ignora formele tradiționale ale gradelor de comparație, de a se folosi anumite cuvinte, cu rolul de prefix pentru realizarea unui superlativ sau ca adjecțiv: „super”, „ultra”, „mega”: „superapartament”, „ultrarapid” etc. Formațiile de acest gen pot fi „sincere” stângăci: „ultraocazie”, „superprofesionist”, uneori creații ironice sau glumețe, dar pot deveni deranjante atunci când se abuzează de ele.

E adevărat că limbajul cotidian este expus în mod direct la „avalanșă” de termeni argotici aflați într-o continuă schimbare și dezvoltare, demnă de luat în seamă fiind tendința de generalizare a acestui fenomen care atinge toate clasele sociale. Toleranța față de elementul argotic se asociază adeseori cu intenția ludică, dar și cu intenția de ironizare și persiflare. Apelul la elementele argotice se face nu numai în comunicarea orală, ci și în scris, mai ales în

tabloide, unde exprimarea argotică este folosită fie pentru că îi este prea familiară autorului, fie pentru că se urmărește o formulare şocantă sau glumeață, pentru a capta atenția cititorului. În texte care nu aparțin beletristicii în sens strict, elementele argotice sunt utilizate pentru a exprima dezaprobată, atitudine ironică, intenție satirică. Dar ce este argoul? Argoul este un fenomen lingvistic dificil de definit deoarece acceptația asupra termenului a suferit numeroase modificări de-a lungul timpului, devenind astfel sinonim al conceptului de limbaj special, dialect, ramificație socială a limbii care aparține anumitor clase, ajungându-se până la sintagma „lexic parazit”. Un motiv pentru existența acestui argou este, bineînțeles, nevoie unui limbaj „cifrat”, care nu poate fi înțeles de cei din jur. Argoului îl se atribuie trei mari trăsături: caracterul criptic, expresivitatea și ritmul rapid de înnoire, acesta din urmă fiind consecință a primelor două. Conform DEX, „argoul este un limbaj convențional, folosit în mod conștient de către vorbitorii unui grup social sau profesional, pentru a nu fi înțeleși de ceilalți”. Mulți dintre noi însă nu conștientizăm amploarea lui. Unii termeni sunt uzuali, tolerați în limbajul familiar, precum „băscălie” și derivatul său „băscălios”, care au pătruns în vocabularul unei categorii largi de vorbitori, cu sensul de „nostim, amuzant, plin de haz”, dar și mai recentul „haios”, care, după o intensă utilizare în vorbirea tineretului argotizant al anilor '70, a pătruns în lexicul pasiv al unor categorii mult mai largi de vorbitori, fiind acceptat, ca sinonim „relaxat”, familiar, cu o conotație specifică, alături de „amuzant”, „nostim”, „plin de haz”. Mai greu de înțeles este cum termenii din sfera semantică a violenței au ajuns, în aparență, să reprezinte, de asemenea, un lucru pozitiv, de exemplu pentru a ilustra verbul „a bate” sunt folosite noțiuni ce sugerează ideea de „îmbunătățire a aspectului fizic: a ajusta, a aprina, a fasona, a finisa, a hașura, a machia, a pavoaza, a picta etc.

Alți termeni precum substantivele comune „țăran”, „mitocan”, „cioban” au în zilele noastre cu totul alt înțeles decât sensul inițial, fiind percepți în sensurile lor insultătoare. Dar chiar și aceștia sunt concurați azi de un altul – „cocalar”, sinonim ce pare a fi mai expresiv și mai injurios decât niște cuvinte care și-au tocit parțial componenta sarcastică. Primul său sens în dicționarul on-line 123urban.ro este: „Țăran, total necool, țigan, manelist, îmbrăcat foarte urât, de prost gust”. Cuvântul nu apare în studiile mai vechi despre argoul românesc; e cuprins, în schimb, în dicționarele mai recente, care atestă chiar ascensiunea sa rapidă. Procesul deprecierii semantice a acestor cuvinte (și nu numai) indică o acumulare de rupturi și tensiuni culturale ale societății românești. Pe lângă acestea, mai există și o altă categorie de termeni, mult prea vulgari și, totodată, insignifianti pentru a putea fi menționați în această lucrare, dar care se regăsesc din plin în limbajul tinerilor de ambele sexe, mai ales în argoul adolescenților. „Materializarea” dorinței lor de a se deosebi cât mai mult de adulții îi face pe aceștia să împrumute excesiv și termeni argotici proveniți din alte limbi de circulație, îndeosebi din engleză americană. Azi trebuie să fii „cool”, să ai haine „trendy” și un telefon „super”; până și simplul „bună (ziua)” este înlocuit cu „hello” sau „hi”. Celebrul „șase” spus când vine profesorul sau o altă persoană de care trebuie să te ferești, e deja prăfuit, oricine îl cunoaște, azi altele sunt cuvintele la modă, ca rezultat al importului de produse mass-media: filme, muzică, emisiuni TV etc. O cauză pentru care tinerii sunt primii care adoptă un astfel de limbaj ar putea fi receptivitatea față de nou în comparație cu generațiile mai vîrstnice. Cu toate că alegerea unui cuvânt din marea varietate a vocabularului poate fi, de multe ori, și un reflex, alegerea voluntară a unui termen argotic derivă din credința că astfel se poate comunica mai simplu, mai rapid și personalizat decât în situația în care s-ar folosi un cuvânt standard. Engleză ca sursă de termeni argotici poate fi și o modalitate prin care generația Tânără se exprimă cifrat față de generațiile anterioare, chiar față de propria părinți.

Mass-media joacă un rol important în dezvoltarea vocabularului unui adolescent, iar în condițiile în care articolele din reviste și emisiunile TV de pe la noi abundă în expresii mai mult sau mai puțin „elegantă”, ar trebui să ne mai mirăm? Întrebarea de bun simț e - putem

combe în vreun fel sau cel puțin diminua acest fenomen? Răspunsul ar putea sta în inocularea ideii de „igienă a limbii” în rândul tinerilor la o vârstă cât mai fragedă.

După cum se spune că ascultându-l pe Mozart devii mai intelligent, la fel putem afirma că prezența unor personaje imprevizibile în limbaj ne poate schimba felul în care obișnuim să formulăm lucrurile. Spre exemplu, am constatat că există un rău pe care ni-l provocăm unul altuia fără știință. și e păcat. Felul în care ne adresăm celuilalt, dictează de cele mai multe ori tipul de răspuns pe care îl primim. Dacă la un colț de stradă suntem asaltați verbal de un individ, tentația instinctivă este să-i răspundem în aceeași manieră. Or, această obișnuință ne-a format prost. Suntem, adesea, prea influențați de ce auzim și nu mai avem discernământ pentru a izola aceste cazuri și pentru a ne revolta. Dacă în locul acelui om enervat cineva ar răspunde sincer politicos și cu o vădită preocupare pentru persoana lui, ar părea, cu siguranță, un bufon ori un ciudat, dar acel cineva nu s-ar coborî la nivelul de incultură propus de primul. Despre vorbirea injurioasă psihologii vor spune că este o modalitate de refuzare, preoții că suntem dați dracului, iar omul de rând... depinde de om. E interesant cum, la unii, lipsa de imaginație există chiar și atunci când refuzează. Lecturarea lui Joyce de către „miștocari” și „fișoși”, le-ar arăta cât de seci le sunt înjurăturile pentru că, nu-i aşa, știm cu toții cât e greu să aduci ceva nou în orice domeniu.

Ni se va impuța că forma în care este împachetat mesajul nu contează din moment ce el este transmis și înțeles de interlocutor și că acest limbaj este pur și simplu reprezentativ pentru generația nouă, care luptă, ca orice generație, pentru originalitate. Noi credem însă că fiecare știință este până la urmă un sumnum de proporții bine alese. Spre exemplu, în cinematografie alegerea cadrelor potrivite este o muncă imensă. Numai citind cartea despre Serghei Eisenstein (cineast rus care a revoluționat cinematograful la începutul secolului al XX-lea prin teorii de montaj) scrisă de un student al acestuia despre ceea ce presupune nu filmarea unui cadru, ci pur și simplu stabilirea unghiului din care trebuie privită o imagine pentru a stoarce din ea ce este semnificativ, poți ajunge să spui că cinematografia e filozofie pură. Rigurozitatea în vorbire trebuie deci să existe, măcar pentru acest motiv. Oricât de flexibil este la nivel de formă, limbajul nu trebuie ciunit, căci atunci când sunt folosite cu precădere aceleasi o mie de cuvinte, ele își pierd din substanță și devin „limbaj de lemn” predilect al unei categorii sociale. Si aşa cum în orice terapie primul pas spre vindecare este recunoașterea că ai o problemă, aducerea în discuție a acestor lucruri supărătoare, ce provine, în primul rând, din autocritică, ni se pare un bun subiect de reflecție.

## Bibliografie

- Bidu-Vrânceanu, Angela. (2005). *Dicționar de științe ale limbii*. București: Editura Nemira.  
Baciu-Got, Miorita. 2006. *Argoul românesc. Abatere de la normă și expresivitate*. București: Editura Corint.  
Gruia, Gligor. (2006). *Moda lingvistică 2007. Norma uzul și abuzul*, col. «Compact». Pitești: Editura Paralela 45.  
Guțu-Romalo, Valeria. (2008). *Corectitudine și greșală. Limba română de azi*, ed. a III-a, București: Editura Humanitas.  
Stoichițoiu-Ichim, Adriana. (2001). *Vocabularul limbii române actuale. Dinamică, influențe, creativitate*. București: Editura All Educational.  
Zafiu, Rodica. (2001). *Diversitate stilistică în română actuală*. București: Editura Universității din București.

## ANALOGIE ET CONTRASTIVITE EN LINGUISTIQUE

NATALIA CELPAN-PATIC, Maître-assistant, doctorante, Université Pédagogique d’État „Ion Creangă” de Chisinau, Faculté de Langues et Littératures Étrangères, République Moldova, e-mail: naticelpan@yahoo.fr

**Abstract:** The semantic and structural analysis of certain phrases, including verbs of movement, implies a set of methods of research that are necessary for distinguishing relevant issues. The comparative method is most often used together with the analogical one, which, according to Dumitru Zaiț, determines the semantics of different phenomena, according to the similarity based approach. Thus, analogy has shaped language regularity. Later on, analogy has been used to explain linguistic change and has been opposed to the norm. Analogy as a working method in the field of science has also a heuristic function, a discovery function, in other words, which can help identify similarities or differences between phenomena specific to two or more languages.

**Keywords:** method, research, comparative study, syntactic structures.

En linguistique on distingue la théorie qui étudie les propriétés générales des langues naturelles et détermine la forme de la grammaire susceptible de rendre compte de ces propriétés, de la méthodologie, qui fournit un ensemble de procédures de découvertes susceptibles d'aider le linguiste à déterminer les règles d'une langue.

L'analyse sémantico-structurale de certaines constructions, ayant comme base des verbes de mouvement, suppose une totalité de méthodes de recherche nécessaires pour la distinction des problèmes pertinents. Il y a des savants qui considèrent que : « le développement et la réalisation de nouvelles découvertes pendant la recherche scientifique s'accomplissent non seulement par l'acquisition de nouvelles informations véridiques, mais aussi par la voie de la modification et le perfectionnement des méthodes de recherches qui conditionne l'obtention et l'enrichissement de la vraie science » (Vasile Tapoc, 2000 : 25).

Il est à signaler la remarque de G. Bergougnoux (*apud* 8, 2003 : 10): « la linguistique s'est constituée comme science à partir du moment où la description d'une langue n'a plus été effectuée par une analogie interne, immanente mais par la comparaison avec différentes langues ». Alors on peut facilement se convaincre que la méthode comparative en linguistique est primordiale.

Le comparatisme linguistique peut être ramené à deux orientations fondamentales. A partir du constat de l'analogie remarquable signalée par le rapprochement du sanskrit, du latin et du grec, puis du sanskrit avec un grand nombre de langues européennes, les premiers comparatistes ont fait l'hypothèse qu'il existait entre ces langues différentes sortes d'affinités. Ainsi on peut constater que la méthode comparative est le plus souvent employée parallèlement avec l'analogie, méthode qui d'après Dumitru Zaiț, détermine la sémantique de différents phénomènes conformément à l'approche par ressemblance et pour la comparaison avec d'autres (existants déjà), « entre lesquels peut exister une certaine relation ou interdépendance » (Dumitru Zaiț, 1997 : 104).

D'après les dictionnaires linguistiques, le terme d'analogie a désigné, chez les grammairiens grecs le caractère de régularité prêté à la langue. Dans cette perspective, on a abouti à un certain nombre de modèles de catégories grammaticales, par exemple, et on a classé les mots selon qu'ils étaient ou non conformés à l'un de ces modèles.

L'analogie a fondé ainsi la régularité de la langue. Par la suite, l'analogie a servi à l'explication du changement linguistique, et, de ce fait a été opposée à la norme.

Quant à Ferdinand de Saussure, l'analogie fonctionne comme « la quatrième proportionnelle », elle suppose un modèle et son imitation régulière. « Une forme analogique est une forme faite à l'image d'une ou plusieurs autres d'après une règle déterminée. Dans son « Cours de linguistique générale », le linguiste suisse explique que « toute création doit être précédée d'une comparaison inconsciente des matériaux déposés dans le trésor de la langue où les formes génératrices sont rangées selon leurs rapports syntagmatiques et associatifs. Ainsi toute une partie du phénomène s'accomplit avant qu'on voie apparaître la forme nouvelle » (*apud* 7 : 30).

D'après son opinion, « l'analogie, prise en elle-même, n'est qu'un aspect du phénomène d'interprétation, une manifestation de l'activité générale qui distingue les unités pour les utiliser ensuite. Voilà pourquoi nous disons qu'elle est toute entière grammaticale et synchronique. » (*ibidem* : 30).

Ainsi dans le présent article, parmi toutes les méthodes existantes générales, universelles ou spéciales, c'est l'analogie qui est préférable pour étudier des structures verbales roumaines et françaises. Parmi les verbes de mouvement qu'on essayera de mettre en évidence, citons :

*Apporter – a aduce*  
*Conduire – a conduce*  
*Descendre – a coborî*  
*Emmener – a duce (cu sine)*  
*Monter – a urca*  
*Porter – a duce*  
*Transporter – a transporta*

On peut remarquer qu'en comparaison avec les verbes de mouvement de base comme : *venir*, *aller*, *courir* présentés dans d'autres travaux, ceux présentés ci-dessus sont des verbes de déplacement qui exigent après eux des infinitifs subjectifs et objectifs à la fois, ou bien autoprosopiques et hétéroprosopiques.

Il arrive qu'on impose sa volonté à quelqu'un le faisant déplacer dans l'espace. Dans ce cas, le verbe régit un infinitif objectif, donc il marque l'impulsion et en même temps le mouvement, remarquent les chercheurs E.A Référovskaja. et A.K. Vassiliéva (1982 : 296).

*Confrontez :*

- I. *Autoprosopique*
  1. (fr.) Je l'ai apporté *pour le nettoyer*. (je-sujet)
  2. (roum.) L-am adus *pentru a-l curăța*. (eu-sujet)
- II. *Hétéroprosopique*
  1. (fr.) On nous emmene *promener*. (on-sujet ; nous-sujet)
  2. (roum.) Ne-au adus *pentru a ne plimba* (ou- să ne plimbăm). (ei-sujet ; noi-sujet)

Étant donné que les méthodes de connaissances incluent la totalité d'actions sur l'objet d'étude qui ont comme but la résolution du problème, nous voudrions préciser que, dans notre cas, le problème réside dans la distinction des similitudes et des divergences des constructions avec les verbes de mouvement en roumain et en français.

Il est nécessaire de souligner que deux phénomènes, peuvent être analogiques s'il est possible de les décrire par des équations identiques ou similaires. Des équations identiques ou analogues sont établies indépendamment, pour des classes de phénomènes, et, notamment leur analogie mathématique « suggère l'analogie de structure ou de dynamisme interne » (*Dialectica metodelor în cercetarea științifică*, 1966 : 133).

Examinons quelques constructions syntaxiques françaises avec les verbes de mouvement :

$V_1(\text{mouv.}) + V_2(\text{inf.})^*$

V<sub>1</sub>                    V<sub>2</sub>

Ex.: (fr.) On l'a ammené coucher...

V<sub>1</sub>(mouv.) + prep. + V<sub>2</sub>(inf.)

V<sub>1</sub>                    prep.    V<sub>2</sub>

Ex.: (fr.) Je suis descendu pour travailler.

V<sub>1</sub>(mouv.) + V<sub>2</sub>(gér.)

V<sub>1</sub>                    V<sub>2</sub>

Ex. : (fr) Je le conduisait en souriant.

Des structures similaires on découvre en roumain également. Suivez les exemples :

V<sub>1</sub>                    V<sub>2</sub>

1) (roum.) merg a cere voie de la mama.

Il est à noter que l'infinitif sans préposition en roumain est plus rarement employé, en cédant le lieu au subjonctif (conjunctiv).

V<sub>1</sub>                    prep.    V<sub>2</sub>

2) (roum.) am coborît pentru a lucra .

Grâce aux prépositions telles que *pentru*, *fără*, *prin* (*pour*, *sans*, *par...*) etc, l'infinitif est encore gardé par l'analogie avec celui français.

V<sub>1</sub>                    V<sub>2</sub>

3) (roum.) Îl conduceam zîmbind.

Ainsi on peut voir que dans les deux langues les équivalents sont presque identiques par leurs structures, exceptant quelques nuances liées au subjonctif roumain.

Différents linguistes accentuent dans leurs travaux qu'en roumain (et autres langues romanes) il y a une concurrence entre l'infinitif et autres modes, fait apparu par l'influence externe (le substrat balkanique) par l'intermédiaire de l'analogie. Il est à noter que la concurrence la plus problématique est celle entre l'infinitif et le subjonctif, parce que les deux modes expriment une action virtuelle réalisable. Donc, grâce aux similitudes (analogies) pareilles a lieu le procès de remplacement de l'infinitif par le subjonctif, à la différence du français où l'infinitif a de solides positions.

Essayons maintenant d'examiner les structures présentées plus haut du point de vue syntaxique pour voir leur comportement. En confrontant les exemples donnés ci-dessus, on peut remarquer que, presque identiquement, les verbes des deux langues exigent un complément circonstanciel (ou bien une subordonnée circonstancielle, en roumain) de but et de manière.

CCBut

1) (fr.) Je l'apporte pour le laver.

CCBut

(roum.) Îl aduc pentru a-l spăla.

CCManière

2) (fr.) Je le conduisais en pensant à la guerre.

CCManière

(roum.) Îl conduceam gîndindu-mă la război.

Dans le cas de l'infinitif hétéroprosopique, la fonction syntaxique est similaire, mais la structure diffère un peu, cet infinitif est remplacé le plus souvent par le subjonctif, même en français où, d'après le bon usage, dans le cas du sujet identique des deux verbes, on emploie l'infinitif mais dans le cas des sujets différents – le subjonctif.

1) (fr.) Je l'ai transporté pour le sauver.

(fr.) Je l'ai transporté pour que tu le voies.

- 2) (roum.) L-am transportat pentru a-l salva (ca să-l salvez);  
 (roum.) L-am transportat ca tu să-l vezi.

En revenant aux propositions subordonnées de but, il serait nécessaire de relater les constatations des savants roumains contemporains : « ... les propositions subordonnées de but se prêtent aux transformations par réduction. » (*Limba moldovenească literară contemporană. Sintaxa*, 1981 : 377). Suivez les exemples :

- 1) (roum.) S-a coborît ca s-o audă → s-a coborît pentru a fi auzită → s-a coborît din dorința de a fi auzită.
- 2) (fr.) Elle est descendue pour qu'on l'entend → elle est descendue pour être entendue → elle est descendue voulant être entendue.
- 3) On peut observer que les langues mentionnées ont des correspondances presque identiques. Il y a beaucoup d'exemples permettant le démontrer, mais dans le présent article, on a essayé de présenter seulement des constructions avec quelques verbes de déplacement plus caractéristiques auxquels on avait trouvé des équivalents plus ou moins adéquats.

Nous avons choisi notamment l'étude comparative par analogie du roumain et du français parce que d'après les dictionnaires linguistiques on classait autrefois comme analogues, les langues dont l'ordre des mots est relativement fixe comme le français. Il s'agissait là d'une analogie, avec ce qu'on croyait être l'ordre logique.

L'analogie joue donc un rôle important dans l'évolution des langues et les recherches des analogistes ont beaucoup contribué à l'établissement de la grammaire.

De toutes les procédures qui permettent de modeler le contenu et la forme des objets linguistiques (extension, restriction, métonymie, analogie), l'analogie est sans doute la plus active. Comme le rappelle R. Martin : « il suffit d'une propriété commune, si tenue soit-elle, pour qu'un mot ou une expression s'applique à autre chose. Les similarités étant en nombre infini, la langue, par sa composante analogue, possède en elle des possibilités inépuisables. Elle est en soi un lieu d'incessante évolution » (*apud* 7 : 30).

En parlant des méthodes de recherche, on ne peut pas négliger le fait que Bacon soulignait le rôle essentiel de la méthode, en la comparant avec un réverbère qui illumine la voie du voyageur, mais P. Laplace mentionnait que l'étude de la méthode employée par le savant pour obtenir un certain résultat, n'est pas moins importante pour la science que le résultat (1966 : 47).

Finalement il est à signaler que l'analogie, comme méthode de travail dans le domaine de la science a aussi une fonction heuristique, c'est-à-dire de découverte, à l'aide de laquelle on peut voir les ressemblances ou les distinctions entre les phénomènes de deux ou plusieurs langues. Une étude plus approfondie pourra relever des cas plus évidents et de diverses variétés.

## Bibliographie

- Dialectica metodelor în cercetarea științifică*. (1966). vol. II. București : Editura Științifică.  
*Dicționarul limbii române literare contemporane* (1955). vol. I. București : Editura Academiei R.P.Române.  
 Dubois, J. et M. Giacomo (2007). *Linguistique et sciences du langage*. Paris : Larousse.  
*Le Robert, dictionnaire de la langue française*. (1994). II<sup>ème</sup> éd., revue  
 par A. Rey. Paris : Dictionnaires LE ROBERT.  
*Limba moldovenească literară contemporană. Sintaxa*. (1981) sub red. A. I. Ciobanu. Chișinău: Lumina.  
 Mihai, Nicolae. (1966). *Introducere în filozofia și metodologia științei*. Chișinău: Arc.  
 Neveu, Frank. (2004). *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris : Armand Colin.  
 Paveau, M.-A. et G.-E. Sarfati. (2003). *Les grandes théories de la linguistique*. Paris : Armand Colin.  
 Référovskaja E.A. et A.K. Vassiliéva. (1982). *Essai de grammaire française, I partie*. Moskva : Prosveshchenie.  
 Tapoc, Vasile. (2000). *Disertația științifică*. Chișinău: ed. USM.  
 Zaiț, Dumitru. (1997). *Elemente de metodologia cercetării*. Iași : Ed. Universității A. I. Cuza.

# LE DISCOURS JURIDIQUE: ASPECTS *NORMATIFS* ET *PERFORMATIFS*

**EUGENIA ȘTEFĂNESCU**, Maître-assistant, Université „Spiru Haret”, Département de Langages Spécialisés, Bucarest, e-mail: genastef@yahoo.fr

**Abstract:** The purpose of this paper is to present the different functions assigned to the legal discourse, to see how to structure legal discourse, to measure how the performative structure allows unification of law and then clarify the differences between the performatives of ordinary discourse and those of legal discourse.

The concept of discourse has acquired many meanings in everyday language and the discourse of experts claiming various fields. In our case it is the legal field, an area to which this paper is devoted.

Law is a discipline that is directly concerned with the theory of speech acts whose promoter was J. L. Austin.

**Keywords:** legal discourse, speech acts, performatives, legal rule

## 1. Introduction

La notion de *discours* a acquis de nombreuses acceptations, dans la langue courante ainsi que dans le discours des spécialistes se réclamant de divers domaines. Dans notre cas il s'agit du domaine juridique, domaine auquel est consacré le présent article.

Le droit est une discipline qui est directement concernée par les théories du discours, notamment par la théorie des actes de langage dont le promoteur fut J. L. Austin.

La théorie austiniennes des actes de langage a dû en partie son épanouissement à une réflexion sur la nature des actes juridiques. La théorie a été progressivement élaborée à Oxford, après guerre, dans une série de séminaires dirigés par Austin en collaboration avec le philosophe du droit H. L. A. Hart ; c'est à partir d'exemples empruntés au monde du droit qu'Austin illustre d'abord la notion de *performatif* – notion qui demeure le noyau dur de la théorie, même si Austin l'étend progressivement jusqu'à la fondre dans la notion plus accueillante *d'acte de langage*. De son côté, Hart montrait l'analogie entre les actes de langage et les actes formellement juridiques, comme le testament, le transfert de propriété immobilière ou la formation d'une société à responsabilité limitée. À partir de cette analogie, Hart a suggéré que les « énoncés performatifs » devraient être appelés « énoncés opératifs », à l'instar de ce que les juristes anglais appellent « les termes opératifs » dans un acte juridique (Herbert Lionel Adolphus Hart, 1983: 1-4).

Le but de cet article est de présenter les différentes fonctions attribuées au discours juridique, de voir comment se structure le discours juridique, de mesurer comment la structure performative permet l'unification du droit et ensuite de préciser les différences entre les performatifs du discours ordinaire et ceux du discours juridique.

## 2. Les fonctions du discours juridique

Selon le *Petit Robert*, est *juridique* ce qui « a rapport au droit », puisque l'adjectif « juridique » qualifie le substantif « droit ». Une telle définition couvre un large champ sémantique et annonce de ce fait une typologie des textes juridiques étendue. Par rapport au mot « droit », le terme *juridique* revêt un sens plus précis, celui que les juristes reconnaissent

dans la définition de Gérard Cornu: « Est juridique tout discours qui a pour objet la création ou la réalisation du droit ». (Cornu *apud* Jean-Claude Gémard, 2002: 167).

**Le texte juridique** présente des caractéristiques qui le distinguent des autres types de textes: il s'agit d'un texte *normatif* disposant d'un *style* et d'un *vocabulaire* particuliers.

*La caractéristique première du droit* est sa *nature normative*: le législateur fixe la norme, la règle. Le droit exprime ensuite *cette norme* de différentes façons, par l'intermédiaire des *lois*, des *jugements* et des *actes juridiques*. Chacun de ces textes est rédigé selon des formes que l'on ne peut confondre entre elles, et dispose d'un vocabulaire spécifique.

Le vocabulaire du droit, enfin, est loin d'être uniforme, même s'il est parfois univoque dans ses termes. Contrairement à d'autres domaines, son registre est des plus étendus. Il va du plus *pragmatique* (concernant le caractère efficace, pratique) – le texte contractuel, par exemple – au plus *esthétique*, comme des textes chargés de symboles tels *la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen* (1789), *le Code Napoléon* (1804) ou certains textes de doctrine dont la valeur littéraire est reconnue. Le droit est un des domaines les plus culturels qui soient.

En ce qui concerne les **fonctions du discours juridique**, celui-ci peut être étudié de différents points de vue. Certains auteurs l'étudient du point de vue sémantique. D'autres cherchent une réponse à l'interrogation « Que dit le droit ? ». Ce type d'interrogation dépasse le cadre de l'analyse sémantique, car il essaie d'en élucider la fonction pragmatique. En privilégiant la *fonction* du discours juridique, ces auteurs doivent, d'une part, unifier les différentes propositions juridiques qu'on retrouve dans les textes des lois et, d'autre part, élaborer un métalangage juridique qui explique la fonction du discours juridique tel qu'on le retrouve dans les législations.

Les philosophies positivistes du droit ont critiqué les théories du droit naturel, notamment celles sur la connaissance possible d'un droit antérieur à la législation. De plus, ces philosophies ont montré que le droit ne fait pas que décrire, mais il crée quelque chose. Par exemple, lorsque le tribunal se prononce sur un litige, il ne dit pas tout simplement ce que dit le droit. L'interprétation judiciaire et l'application à une situation concrète compte tenu des témoins, des procédures et de la preuve font que le tribunal crée le droit. Pour Kelsen, le tribunal crée des normes. Ainsi, le discours juridique est un discours normatif.

Selon Kelsen, « le langage juridique atteint son but en établissant des normes. » (Georges A. Legault, 1979: 21). Pour diriger la conduite des individus, le droit émet des règles qui doivent être suivies. Mais ces règles ne s'adressent pas en premier lieu aux individus. Le droit ne dit pas à un individu ce qu'il doit faire ou ce qu'il doit s'abstenir de faire. Le droit pose des normes qui s'adressent principalement aux juges. La norme prend la forme suivante: « Si tel acte est illicite, alors telle sanction devra être appliquée ». Puisque le juge applique cette norme à des situations concrètes, en déclarant que telle sanction doit être exécutée (emprisonnement, saisie), les individus ressentent cette norme comme une interdiction: « Tu ne dois pas », comme un devoir: « Tu dois », ou comme un droit lorsqu'on ne prévoit pas de sanction à un acte: « Tu peux ».

Ces exemples nous montrent que l'analyse du discours juridique est très complexe car *ses fonctions sont multiples*. D'une part, le discours juridique s'adresse aux individus, mais il s'adresse également aux juges. D'autre part, il semble définir et déclarer des droits, permettre et interdire des conduites. C'est pourquoi les théories descriptives et normatives du discours juridique semblent réduire excessivement le droit à une seule dimension (celle normative), en négligeant notamment ses aspects performatifs.

Pour ce qui est de la structure et des fonctions du discours juridique, on ne peut répondre à la question « Que dit le droit ? » sans d'abord déterminer ce qu'il faut comprendre par « dire ».

Les premiers philosophes qui se sont intéressés à ce sujet ont considéré que la seule fonction significative du langage consistait à décrire la réalité.

Dans son livre, *How to Do Things with Words* (John Langshaw Austin, 1962), Austin développe dans un premier temps l'opposition entre les énoncés constatifs et performatifs. Cependant, cette opposition lui ouvre une nouvelle voie. Alors que les énoncés performatifs semblent être une catégorie différente des énoncés constatifs, l'analyse des performatifs a conduit Austin à reconnaître que tous les énoncés peuvent être considérés comme des performatifs. Généralisant les caractéristiques d'une catégorie d'énoncés à tous les énoncés, Austin sera amené à modifier sa terminologie et à élaborer sa théorie des actes de langage, ultérieurement raffinée et développée par le philosophe américain J. Searle (1970/1972).

Dans l'opinion de ce dernier, le fait de *parler* est un comportement dirigé par des règles. En plus des règles linguistiques (syntaxiques et sémantiques), *parler* obéit à des règles qui déterminent l'acte de langage accompli. Chaque acte de langage est donc susceptible de réussite ou d'échec selon que les règles en question sont respectées ou non. On reconnaît ainsi l'importance des règles essentielles et préliminaires. La règle essentielle précise l'intention de l'acte de langage. Par exemple, la règle essentielle de la promesse précise que l'énoncé met le locuteur dans l'obligation d'effectuer l'acte promis. Les règles préliminaires précisent certaines conditions nécessaires à la réussite de l'acte. Ces règles regroupent deux séries de conditions: celles relatives à ce qui doit être le cas pour pouvoir proférer l'énoncé et celles relatives à l'objet même de l'énoncé. Par exemple, pour ordonner à quelqu'un de faire quelque chose il faut que la personne qui émet l'énoncé soit en position d'autorité. Ceci est un exemple de règle de capacité. De même, je ne peux ni ordonner, ni promettre n'importe quoi, il faut que l'action soit un acte futur. Ici il s'agit d'une règle d'objet. On comprend facilement que l'acte ne peut pas réussir sans le respect de ces règles.

Parler, c'est donc accomplir des actes de langage en suivant des règles. Pourquoi le discours juridique serait-il différent ?

Ce qui assure l'identité du discours juridique, malgré la diversité des actes de langage qui le composent, c'est leur structure performative. En effet, les actes du discours juridique sont des actes de langage particuliers. Ils se composent d'une règle essentielle, et des règles préliminaires (de capacité et d'objet). Il faut aussi des règles relatives à la communication des actes, car des erreurs dans la communication (émission ou réception) conduisent à un échec de l'acte en question. Cependant, ce qui distingue les actes juridiques des autres types d'actes, c'est la règle essentielle. Cette dernière précise toujours que l'accomplissement des actes juridiques crée des *faits*, des *droits* et des *obligations*. C'est pourquoi le terme de « performatif », introduit par Austin, est utilisé par plusieurs spécialistes dans l'expression « structure performative du langage juridique. » (Georges A. Legault, 1979: 23).

En ce qui concerne le droit et la structure performative du discours juridique, d'un certain point de vue, *le droit* apparaît comme un *phénomène législatif*, dont les lois déterminent la conduite des individus. D'un autre point de vue, le droit apparaît comme un *phénomène judiciaire*. Le droit, c'est l'application réelle des lois, du jugement, de la prison, de la saisie, etc. La législation apparaît ainsi comme un ensemble de règles permettant un jugement déterminé.

La structure des actes de langage nous a permis de voir que parler, c'est un comportement régi par des règles. De manière analogue, le droit est constitué d'actes, réalisés par des individus. Puisque certaines personnes ont une fonction bien précise dans le cadre du système juridique (comme les députés, les juges), ces personnes sont soumises à la fois aux règles générales, applicables à tout citoyen, et à celles relatives à leur fonction. La fonction législative se résume à élaborer des structures performatives qui, grâce à la règle essentielle, créent un fait, des obligations ou des droits.

Si l'on examine la *Constitution*, on constate qu'elle pose les règles déterminant les actes de législation et les actes judiciaires. Ainsi, les lois qui seront présentées, mais qui n'auront pas respecté la règle essentielle et les autres règles de l'acte de législation se verront annuler par les tribunaux. De même, les lois poseront à leur tour des structures performatives pour les individus. Lorsqu'on regarde au niveau du droit civil (les contrats, les testaments, les mariages), on voit que les articles du *Code* précisent dans chaque cas quels gestes, signes ou faits produits par des individus créent un fait, un droit ou une obligation. Dans la cérémonie du mariage, par exemple, l'échange des consentements crée une série d'obligations. Les articles du *Code civil* précisent les règles de capacité et d'objet, la règle essentielle et les règles de communication censées assurer la réussite des actes juridiques. C'est pourquoi la personne qui désire la création de telle obligation ou de tel nouveau fait devra respecter les règles de l'acte qui les rend possibles.

Dans l'univers juridique, beaucoup de nos obligations sont respectées et s'éteignent par l'accomplissement réciproque des prestations. Cependant, dans certains cas, l'obligation n'est pas respectée. Soit le cas d'un acheteur qui ne paie pas ses mensualités. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce fait. D'une part, l'acheteur peut refuser de payer parce que l'obligation du cocontractant n'est pas remplie ; d'autre part, l'acheteur peut contester la validité du contrat et l'existence même de son obligation. Dans ces cas litigieux, on s'adresse aux tribunaux. Pour ce faire, les parties devront suivre un ensemble de règles déterminant « la contestation liée », qui seule est susceptible de jugement. Le tribunal, ayant suivi les règles de la preuve, détermine si les règles de la structure performative de l'acte juridique (dans notre cas, le contrat), ont effectivement été respectées. Si le tribunal déclare l'acte réussi, il exige que l'obligation soit accomplie. Si malgré ce jugement la personne ne respecte pas son obligation, on peut demander l'exécution forcée du jugement rendu.

En droit pénal, la situation est différente. Les structures performatives présentées visent des comportements que la société bannit. Bien qu'on y retrouve la structure performative, tout comme dans les actes juridiques de droit civil, la règle essentielle des performatifs pénaux se distingue de la règle du droit civil, vu que son effet n'est pas immédiat. Si l'accomplissement de tel ou tel geste rend l'individu « coupable de meurtre », par exemple, ce fait, la culpabilité légale, n'est pas immédiatement réalisé. La présomption d'innocence intervient en droit pénal de manière à rendre la culpabilité légale conditionnelle au jugement. C'est le tribunal qui déclare l'individu coupable, et qui de ce fait rend, par la nature performative du jugement, cette culpabilité légale. Comme en témoigne le procès par jury au niveau criminel, la détermination de la culpabilité appartient au jury, tandis que la détermination de la sanction revient au juge.

En droit civil comme en droit pénal, le jugement est aussi créateur de droits. Tout jugement suit des règles qui déterminent qui a la capacité de juger et quel objet peut être jugé par le tribunal. De plus, le procès se déroule conformément aux règles relatives à l'audition de la cause. Or, le jugement crée des droits, des obligations ou des faits. Comme tout autre acte juridique, une des règles peut ne pas avoir été respectée, c'est pourquoi il existe des tribunaux d'appel. Puisqu'on peut régresser à l'infini, de tribunal d'appel en tribunal d'appel, la législation stipule que tel tribunal rendra les déclarations finales. Telle est par exemple la fonction de la Cour suprême dans certains pays.

Le droit ne peut être réduit à un ensemble de droits et de normes. Beaucoup plus riche que cela, le droit est un genre discursif complexe, constitué d'un ensemble d'actes. Du point de vue métalinguistique, le droit présente les règles qu'il faut suivre pour obtenir tel résultat conventionnel souhaité ou les comportements à éviter si on ne désire pas tel résultat conventionnel. Non seulement chaque acte est défini par des règles, mais chacun d'eux est relié aux autres.

L'approche présentée brièvement ci-dessus décrit seulement un des aspects du droit, à savoir sa **forme juridique**. Cette forme prend l'aspect d'un discours, étant consignée par écrit. La dimension formelle du droit est indéniablement un de ses aspects les plus importants.

### **3. Performatifs du discours ordinaire vs. performatifs juridiques**

Toutes les différences entre les performatifs juridiques et ceux du discours ordinaire font que la transposition des conclusions philosophiques de l'analyse des actes de langage à la discipline du droit ne peut être automatique et exige le respect du caractère spécifique de ces actes en tant qu'actes de droit.

La théorie d'Austin constitue un apport essentiel à la pensée juridique parce que la théorie des actes de langage a beaucoup évolué depuis 1962, en s'enrichissant d'un grand nombre d'analyses qui se sont révélées très importantes pour la discipline du droit.

En premier lieu, la distinction de Searle (1972: 73) entre deux catégories de règles, normatives et constitutives, nous paraît être d'importance capitale et d'application immédiate en droit. On peut la retrouver sous une forme quelque peu modifiée chez Hart (1976: 105), qui distingue entre règles primaires et secondaires, les premières prescrivant d'accomplir ou de s'abstenir d'accomplir certains comportements sous menace de sanctions, les secondes conférant des pouvoirs ou se référant aux opérations de création et de modification des devoirs et des obligations. La thèse principale de Hart, selon laquelle le droit est l'union des règles primaires et secondaires, doit en grande partie sa formulation aux analyses de la théorie des actes de langage que le théoricien d'Oxford connaissait bien pour avoir participé à son élaboration. Or, il est communément reconnu que cette thèse s'oppose à l'analyse normative des réalités juridiques, et plus généralement à une vision du droit réduit à un système de contraintes composé des seules règles primaires assorties de sanctions.

Le second apport important pour la discipline du droit est lié à une autre distinction de Searle, complémentaire de la précédente, celle entre les faits bruts et les faits institutionnels irréductibles aux premiers, les derniers sont fondés sur des systèmes de règles constitutives. Cette distinction est fondamentale pour les juristes dont les analyses laborieuses « en droit et en fait » n'ont jamais fourni de critère net de séparation entre les faits bruts et les faits institutionnels, pourtant nécessaire à la pensée juridique et ayant des implications pratiques immédiates.

Enfin, dans le domaine de la logique juridique, retenons l'enjeu de cette affirmation de Searle (1972: 241): « à l'intérieur de certains systèmes de règles constitutives, il est possible de dériver "doit" à partir de "est".» (Paul Amselek, 1986: 193).

Il faut mentionner encore une autre preuve de l'impact de la théorie des actes de langage dans le domaine juridique, liée à la découverte des « affirmations performatives. » (*Ibidem*: 194). L'analyse de leur structure permet une approche nouvelle de la nature du jugement judiciaire, présenté à tort par la tradition positiviste comme une « décision judiciaire ». Or, le lien que toute affirmation performative conserve avec la réalité à travers l'ensemble des présuppositions qui la fondent – qu'elles soient d'ordre factuel ou évaluatif – démontre que le jugement judiciaire est beaucoup plus proche du jugement de connaissance que de la pure décision, étant essentiellement un acte de connaissance du droit et des faits juridiques, donc fondé dans la réalité.

Dans ce qui suit, nous donnerons quelques exemples d'actes du discours ordinaire et d'actes du discours juridique. Nous allons prendre comme premier exemple l'acte de promesse. Il existe une différence irréductible entre « promettre », tel qu'il est employé dans le discours ordinaire, et « promettre » en droit. Dans le premier cas, l'utilisation du verbe performatif « promettre » réalise l'acte illocutoire de la promesse, lequel acte met le locuteur dans

l’obligation d’agir en faveur de l’interlocuteur – ce qui est déjà une obligation. L’usage performatif de la parole institue la réalité linguistique de l’acte illocutoire, lequel est plus qu’une simple parole. Dans le discours ordinaire, *la promesse* n’est pas un acte juridique – puisqu’elle ne se fonde pas sur une institution extralinguistique, mais elle n’en demeure pas moins un acte (de nature linguistique, certes) reposant sur les règles de l’institution linguistique, qui lui permettent justement d’être suivi d’effet (de mettre le locuteur dans l’obligation d’agir), tandis qu’en droit le même acte propositionnel possède un second effet, irréductible au premier, celui de création d’un fait ou d’un acte juridique, avec tous les droits et les obligations légales qui en découlent. Dans le premier cas, *la promesse* est un acte commissif, dans le second, un acte déclaratif. Droits et obligations existent dans tous les deux cas, ce qui les distingue est le système de règles constitutives (de nature linguistique vs de nature juridique).

De même, pour les philosophes du langage, l’acte d’avertir quelqu’un institue l’effet illocutionnaire nommé « avertissement » qui peut modifier le comportement de l’interlocuteur, qui peut interrompre l’activité en cours, ou au contraire, peut commencer une activité visant à le défendre de l’événement négatif supposé de l’avertissement, tandis qu’en droit cet effet peut consister en une sommation faisant courir des délais et des intérêts de retard, interrompre une prescription, constituer une mise en demeure, ou emporter d’autres conséquences légales.

Pour prendre un autre exemple, l’utilisation du performatif « excuser » crée l’acte de l’*excuse*, tandis que pour les juristes ce n’est que très rarement le cas. Il n’en est pas moins vrai que cet acte peut mettre son terme à un procès (s’il est interprété comme le retrait d’une action en justice), constituer une preuve (l’aveu), remplir une obligation imposée par une décision de justice (excuse publique après injure) ou modifier le cours d’un litige (acquiescement).

La différence la plus éclatante entre l’analyse philosophique du discours ordinaire et celle du discours juridique se manifeste toutefois à l’occasion de deux types d’actes de langage juridiques: les « affirmations » et les « qualifications ». Pour ce qui est des premiers, la différence entre les affirmations du discours ordinaire et celles du discours juridique est tout à fait évidente considérée à travers ses effets illocutionnaires: dans le premier cas, il s’agit d’affirmer, et rien de plus ; dans le second, s’y ajoute un effet extra-langagier, juridique, de création d’un nouvel « état des choses légaux ». La proposition: « Dupont a tué Durand » (*Ibidem*: 188), énoncée selon les conventions du discours ordinaire, n’entraîne en général aucun effet extra-langagier – tandis que son énonciation par un tribunal constitue la création d’un nouveau fait juridique, avec toutes ses conséquences éventuelles, parmi lesquelles la condamnation de la personne en question.

Les effets juridiques des actes de langage dépassent ici systématiquement les effets purement langagiers (à condition que ces actes soient « réussis », au sens d’Austin) – et donc pour les juristes le problème commence là où il se termine généralement pour les philosophes du discours ordinaire. Comme pour la promesse, l’avertissement ou l’excuse, une différence radicale existe dans le cas de l’affirmation entre « faire quelque chose en parlant » et « faire quelque chose en parlant *dans le domaine du droit* » (*ibidem*: 189).

Tous ces exemples semblent démontrer que les actes du discours juridique sont d’un côté très proches des actes du discours ordinaire, mais, en même temps, ils ne sont pas identiques à ceux-ci. Legault affirme que les performatifs sont « le modèle général d’intelligibilité du droit. » (Georges A. Legault, 1977: 310). En l’absence de dimension performative, le discours juridique ne serait plus juridique (mais quotidien, éventuellement).

De même, une autre solution parfois avancée se résume à la thèse selon laquelle la différence entre deux propositions identiques, dont une fait partie du discours ordinaire et l’autre de celui juridique, consiste en une différence de leurs « contextes pragmatiques » respectifs. Cette solution ne peut être, elle non plus, suffisante pour les juristes. Pour ces derniers le « contexte

pragmatique » en question s'appelle, par exemple, le *Code civil* ou *pénal*, assorti du *Code de procédure* adéquat, avec toutes les difficultés de son interprétation et de son application.

Où rechercher donc un critère de distinction ? La réponse est difficile, vu que les performatifs juridiques ont, malgré tout, la même structure que les performatifs du discours ordinaire, étant eux aussi des actes conventionnels, c'est-à-dire régis par des règles assurant leur « réussite » ou de leur « échec » ; ils sont – comme les autres – fondés sur certaines présuppositions et, dans certains cas au moins, ils nécessitent pour leur validité l'emploi de termes explicitement performatifs (que l'on songe, par exemple, aux formules rigides, si fréquentes dans le droit ancien, mais présentes également dans le droit moderne). La communauté des traits formels entre les performatifs juridiques et ceux du discours ordinaire est source de confusion. Cette confusion pourrait être facilement levée par un examen de l'intention illocutoire. Un acte se définit à travers une intention illocutoire, laquelle, si elle s'insère dans un contexte pragmatique de type juridique, suffit à garantir l'identité de l'acte en question. Les juristes acceptent parfois sans aucune réserve les analyses des philosophes, sans se rendre compte que les ressemblances se situent au niveau de la structure des énoncations, tandis que les véritables différences sont ailleurs.

À mon avis, ces différences peuvent être trouvées essentiellement, d'un côté au niveau de ce qu'Austin appelle la « procédure conventionnelle », et d'autre part, dans la finalité de l'accomplissement de ces actes de langage. Le premier point concerne la notion austiniennes de « procédure », dont l'observation conditionne la réussite ou l'échec des performatifs, mais qui paraît très pauvre et floue en comparaison avec la procédure juridique, qui détermine les conditions de validité des actes juridiques. La formalisation de cette dernière est telle qu'elle manifeste une différence de qualité, non seulement de degré, par rapport au discours ordinaire. Mais surtout les règles qui la composent n'ont pas le même objet : elles n'établissent pas les conditions de la réussite des performatifs juridiques en tant qu'actes de langage, mais en tant qu'*actes du droit*. Il y a donc ici deux « procédures » distinctes : l'une, linguistique, déterminant les conditions de la réussite d'une certaine énonciation en tant qu'acte de langage d'un type donné, et l'autre, juridique, stipulant les conditions de la réussite de cet acte de langage, en tant qu'acte juridique. Pour remarquer cette différence, il suffit de se rendre compte qu'un acte de langage peut « réussir » en tant que performatif au niveau du discours ordinaire, mais « échouer » en tant qu'acte juridique (par exemple, à cause de l'incapacité légale de la personne à contracter). Enfin, une dernière chose, bien que moins visible : dans les actes de langage, les interlocuteurs peuvent, en général, modifier les règles conventionnelles par un accord commun, tandis qu'en droit ceci est impossible.

La seconde différence est plus fondamentale encore : la finalité des performatifs juridiques est de créer des faits qui ne se résument pas uniquement aux partenaires engagés dans la conversation, mais visent également les autres, y compris ceux qui n'ont même pas la connaissance de la relation qui les unisse. Nous retrouvons là encore la dimension de l'objectivité, cette fois non pas au niveau de la « procédure » d'accomplissement des actes, mais à celui de leur finalité. Les effets des performatifs juridiques (réussis) sont souvent, comme disent les juristes, « opposables *erga omnes* », ou du moins susceptibles de l'intervention extérieure des organes judiciaires en vue de leur exécution forcée. De plus, ces effets peuvent échapper à leurs propres auteurs grâce à la possibilité, typiquement juridique, de leur re-qualification par le juge, indépendamment de la volonté des parties relative à la signification qu'elles ont voulu donner à leur acte. La présence effective ou potentielle des tierces personnes (en particulier du tiers arbitre, mais aussi d'autres personnes qui peuvent avoir « l'intérêt juridique » d'intervenir dans la relation issue d'un performatif juridique) distingue très nettement les actes du droit des actes du discours ordinaire, les premiers ayant un caractère public, grâce à leur nature sociale ou institutionnelle, tandis que les seconds ont un caractère plus privé, puisque limités aux personnes impliquées dans la conversation.

Même si ces différences ne suffisent peut-être pas, à elles seules, à distinguer clairement et définitivement les performatifs du discours ordinaire des performatifs juridiques, il nous semble que leur ensemble fournit néanmoins un critère global de distinction incontestable.

## Conclusion

Au terme de cette étude, il semble que la théorie des actes de langage constitue un modèle fécond d'explication de l'interprétation juridique, tant pour ce qui est de l'analyse des différentes dimensions que comporte la signification de l'énoncé juridique faisant l'*objet* de l'interprétation, que pour ce qui est de l'analyse de l'*acte* d'interpréter lui-même et des *effets* qui en découlent.

Sous ces différents aspects, la théorie des actes de langage permet, en particulier, de clarifier les liens étroits qui unissent l'institution linguistique et l'institution extra-linguistique du droit, liens dont ni la théorie générale du droit, ni la linguistique ne parvenaient, traditionnellement, à rendre compte.

Au-delà de sa portée explicative, la théorie des actes de langage comporte également une portée critique. Sur le plan théorique, tout d'abord, elle ne se contente pas de compléter, sur des points essentiels, l'éclairage que pouvaient apporter les théories classiques de l'interprétation juridique. Par bien des aspects, elle remet ces théories en question et suggère de nombreux axes autour desquels une théorie nouvelle pourrait s'élaborer. Sur un plan pratique, ensuite, cette théorie nous amène à jeter un regard critique sur un certain nombre de pratiques juridiques dont les fondements nous sont apparus contestables.

## Bibliographie

- Amselek, Paul. (1986). *Théorie des actes de langage, éthique et droit*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Austin, John Langshaw. (1962). *How to Do Things with Words*. London : Oxford University Press.
- Austin, John Langshaw. (1970). *Philosophical Papers*. London : Oxford University Press.
- Gémard, Jean-Claude. (2002). « Le plus et le moins-disant culturel du texte juridique. Langue, culture et équivalence ». *Meta*, vol. 47, n°2 : 167.
- Grzegorczyk, Christophe. (1982). *La théorie générale des valeurs et le droit*. Paris : Librairie générale de droit et de jurisprudence.
- Grzegorczyk, Christophe. (1983). *Le jugement juridique en tant que jugement pratique. Implications théoriques*. Paris : Archives de Philosophie du droit.
- Hart, Herbert Lionel Adolphus. (1976). *Le concept de droit*. Bruxelles : Publications des Facultés Universitaires Saint-Louis.
- Hart, Herbert Lionel Adolphus. (1983). *Essays in Jurisprudence and Philosophy*. Oxford : Clarendon Press.
- Kalinowski, Georges. (1964). *Introduction à la logique juridique*. Paris : Librairie générale de droit et de jurisprudence.
- Kelsen, Hans. (1999). *Théorie pure du droit*. Paris : Librairie générale de droit et de jurisprudence.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. (2001). *Les actes de langage dans le discours*. Paris : Nathan.
- Laugier, Sandra. (2004). « Performativité, normativité et droit », *Archives de Philosophie*, tome 67 : 608.
- Legault, Georges A. (1977). *La structure performative du langage juridique*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Legault, Georges A. (1979). « Fonctions et structure du langage juridique », *Meta*, vol. 24, n°1 : 21-23.
- MacCormick, Neil. (1981). *H. L. A. Hart*. London : Stanford University Press.
- Măgureanu, Anca. (2008). *La structure dialogique du discours*. Bucureşti : Editura Universităţii din Bucureşti.
- Perelman, Chaïm. (1999). *Logique juridique*. Paris : Dalloz.
- Récanati, François. (1981). *Les Énoncés performatifs*. Paris : Minuit.
- Searle, John. (1972). *Les actes de langage*. Paris : Hermann.
- Villey, Michel. (2001). *Philosophie du droit*. Paris : Dalloz.

# LA POLITIQUE ENVIRONNEMENTALE LA TERMINOLOGIE DANS LE DOMAINE ÉCOLOGIQUE

**BIANCA GEMAN**, Assistant universitaire, Université Technique de Constructions de Bucarest, Département de Langues Étrangères et Communication, e-mail: bianca\_geman@yahoo.it

**Abstract:** The paper refers to a sensible problem: terminology in the field of ecology. The designed approach takes into consideration not only terminology as an academic discipline, but also the problems that some professional translators may encounter.

The EU has some of the highest environment standards in the world, developed over decades to address a wide range of issues. Today the main priorities are combating climate change, preserving biodiversity, reducing health problems caused by pollution and using natural resources more responsibly.

**Keywords:** ecology, terminology, environment, biodiversity, pollution, climate.

## 1. Introduction

Le thème de cet article, nous pouvons le justifier par notre intérêt pour l'avenir de la planète.

L'écologie est un nouveau domaine d'étude développé au XIX<sup>e</sup> siècle par certains scientifiques qui s'intéressaient à l'environnement et à l'impact des êtres vivants sur la Nature. La définition du terme « écologie » fut inventée par Haeckel en 1866: « L'écologie est la science qui étudie les rapports entre l'être vivant et le milieu naturel où il se trouve ». Les pionniers de l'écologie ont surtout observé la nature et les facteurs environnementaux. L'écologie moderne est née au XX<sup>e</sup> siècle et devient maintenant un sujet d'actualité très important qui n'est plus réservé aux scientifiques. Chaque individu sur Terre doit se poser les questions des impacts de l'Homme sur l'environnement avant qu'il ne soit trop tard. Des études ont été menées et ce domaine est en pleine expansion. Le bilan est pour le moins alarmant de l'état de la planète. Réchauffement climatique, pollutions et pénuries en tout genre, les signaux se multiplient, les symptômes s'aggravent. Il faut y remédier et pour cela de nouvelles sciences sont développées.

Nous nous intéressons depuis longtemps à l'environnement général et au cycle écologique et nous avons souhaité comprendre mieux ce domaine et approfondir nos connaissances.

L'appartenance des termes à des domaines d'activité est le principe fondamental de toute démarche terminologique. Le domaine de l'environnement est vaste. Son contenu est revêtu de diversité. Cela requiert un très long travail préliminaire de recherche documentaire.

## Langue générale versus langue de spécialité

### 1.1. Concept des langues de spécialité

Tout travail de recherche terminologique et toute gestion du contenu dans une base de données terminologiques doivent commencer par la création ou l'adoption d'un système de classement du contenu informationnel par domaine de spécialité.

Les concepts et leurs désignations se forment et évoluent au rythme du progrès réalisé dans leur domaine particulier. Les caractéristiques essentielles et distinctives des concepts sont toujours définies dans le contexte d'une spécialité, tout comme les termes qui les désignent.

Toute langue possède un ensemble d'unités et de règles que tous ses locuteurs connaissent. Cet ensemble d'unités et de restrictions qui font partie des connaissances de la majorité des locuteurs d'une langue constitue ce qu'on appelle la langue commune ou générale, représente un sous-ensemble de la langue dans le sens le plus global.

Les langues de spécialité (ou langues spécialisées) font référence à l'ensemble des sous codes qui coïncident partiellement avec le sous code de la langue commune - caractérisés par un nombre de traits particuliers, propres et spécifiques, comme le sujet, le type d'interlocuteurs, la situation de communication.

La langue générale peut être considérée comme un ensemble d'ensembles, imbriqués et reliés entre eux selon de nombreux points de vue. Le lien entre tous ces ensembles est la langue commune. Chacun de ces sous-ensembles peut être une langue de spécialité.

## 1.2. Politique environnementale de l'Union Européenne

La protection de l'environnement est capitale pour la qualité de la vie des générations actuelles et à venir. La difficulté consiste toutefois à combiner cette protection du milieu avec une croissance économique continue, dans des conditions durables sur le long terme.

La politique environnementale de l'Union européenne repose sur la conviction qu'en optant pour des normes écologiques ambitieuses, on favorisera l'innovation et les débouchés commerciaux.

Le programme d'action de l'UE dans le domaine de l'environnement intitulé «Environnement 2010: notre avenir, notre choix», est centré sur:

- les changements climatiques et le réchauffement planétaire;
- les habitats naturels ainsi que la faune et la flore sauvages;
- les problèmes liés à l'environnement et à la santé;
- les ressources naturelles et la gestion des déchets.

Les questions transversales sont abordées dans des stratégies thématiques qui portent sur la pollution atmosphérique, la prévention et le recyclage des déchets, l'environnement marin, les sols, les pesticides, l'utilisation des ressources et l'environnement urbain.

Le programme d'action souligne aussi qu'il est essentiel de:

- faire respecter les lois en vigueur dans le domaine de l'environnement;
- tenir compte des incidences écologiques dans toutes les politiques de l'UE susceptibles d'affecter l'environnement (par exemple l'agriculture, le développement du commerce extérieur, l'énergie, la pêche, l'industrie, le marché intérieur, les transports);
- associer étroitement les entreprises et les consommateurs à la recherche de solutions aux problèmes environnementaux;
- donner aux citoyens les informations nécessaires pour pouvoir faire des choix plus favorables à l'environnement;
- sensibiliser davantage les Européens à l'importance d'utiliser les terres de manière plus réfléchie, afin de protéger les habitats naturels, de préserver les paysages et de minimiser la pollution urbaine.

Tout au long de ce programme d'action et des cinq programmes qui l'ont précédé, et après plus de trente années de fixation de normes, l'UE a mis en place un système élaboré de protection de l'environnement. Les problèmes abordés sont variés - le bruit, les déchets, les

produits chimiques, les gaz d'échappement, les eaux de baignade, ou encore la création d'un réseau européen qui intervient lors des catastrophes écologiques telles que les marées noires ou les incendies de forêts.

Les craintes concernant les effets de la pollution sur la santé ont trouvé un écho dans le Plan d'action «Environnement et santé» adopté pour la période 2004-2010. Notre santé subit l'influence grandissante des facteurs écologiques et ce programme améliore notre connaissance des liens qui les unissent, afin de renforcer la protection et la prévention.

L'objectif de la nouvelle Agence européenne des produits chimiques établie à Helsinki, est d'éviter la contamination chimique de l'air, de l'eau, des sols et des bâtiments afin de préserver la biodiversité et d'améliorer la santé et la sécurité des citoyens de l'UE.

L'ensemble de la politique repose sur le principe du «pollueur-paye». Le paiement peut prendre la forme d'investissements nécessaires pour se conformer à des normes plus strictes, d'une obligation en matière de récupération, de recyclage ou d'élimination des produits après emploi, ou d'une taxe imposée aux entreprises ou aux consommateurs qui utilisent un produit non écologique, comme c'est le cas de certains types d'emballages.

Lorsqu'il s'agit de menaces écologiques potentielles plutôt que de risques véritablement prouvés, la Commission européenne applique ce que l'on appelle le «principe de précaution», c'est-à-dire qu'elle propose des mesures de protection si le risque semble réel.

Dans le cadre de la stratégie qu'elle poursuit en application du protocole de Kyoto, l'UE a introduit le premier système au monde d'échange de droits d'émission. Les gouvernements de l'UE fixent des quotas d'émission pour les entreprises du secteur industriel et énergétique afin de limiter les quantités de dioxyde de carbone, le principal gaz à effet de serre, qu'elles peuvent émettre. Les entreprises qui n'épuisent pas leurs quotas peuvent vendre leur surplus à celles qui excèdent les limites autorisées et qui se verrait sinon infliger de fortes amendes en cas de dépassement du plafond d'émission.

Les compagnies aériennes sont à l'origine de 3% environ des émissions de gaz à effet de serre dans l'Union, mais ce volume augmente rapidement. Si rien n'est fait, les émissions dues aux avions pourraient réduire à néant un quart des efforts de réduction d'émissions imposés par le protocole de Kyoto aux industries grosses consommatrices d'énergie.

Les récents programmes d'action ont modifié l'orientation politique: au lieu de se cantonner à réglementer l'utilisation de substances ou de produits bien précis, elle incite à utiliser des alternatives plus sûres et à concevoir des produits, comme les voitures, en tenant compte de la manière de les éliminer ou d'en recycler les composants, une fois ces produits en fin de vie.

La mise en place d'un environnement durable dépend de l'engagement personnel de chaque citoyen. La consultation du public est intégrée dans les procédures communes appliquées dans l'Europe entière pour évaluer les répercussions écologiques des politiques et programmes du secteur public, ainsi que les incidences des projets d'investissement sur l'environnement. Les financements accordés par la Commission facilitent les travaux des organisations sur le terrain. Le système de label écologique aide les consommateurs à opter pour des articles respectueux de l'environnement parmi un vaste choix de produits et de services. Le système communautaire de management environnemental et d'audit (EMAS) permet aux entreprises et aux sociétés de services de montrer qu'elles appliquent des normes environnementales rigoureuses.

Établie à Copenhague, l'Agence européenne de l'environnement est chargée de surveiller l'état de l'environnement et de prévenir au plus tôt lorsque des problèmes se dessinent. Sa mission consiste à:

- fournir aux décideurs politiques les informations nécessaires à leurs décisions;
- encourager les meilleures pratiques en matière de protection de l'environnement et de technologies;

- diffuser les résultats de la recherche dans le domaine de l'environnement.

Les travaux de recherche sur les questions liées à l'environnement et les systèmes de protection des habitats naturels ou de l'environnement reçoivent un financement important dans le cadre de programmes ciblés, des programmes européens de recherche et des programmes de développement régional. Le programme LIFE +, qui vise spécifiquement à financer des améliorations et la recherche dans le domaine de l'environnement, dispose d'un budget de 2,1 milliards d'euros pour la période 2007-2013. Certains pays tiers peuvent également bénéficier de subventions au titre du programme LIFE. Nombre de pays situés près de l'Union européenne peuvent recevoir un financement de l'instrument européen de voisinage et de partenariat pour mettre en œuvre des projets environnementaux.

Un grand nombre des problèmes environnementaux dépassent les frontières de l'UE. C'est pourquoi l'UE a signé des programmes et conventions internationaux consacrés à toute une série de problèmes, parmi lesquels les pluies acides, la biodiversité, les changements climatiques et les gaz à effet de serre, la désertification, les déchets dangereux, les marées noires, les polluants organiques persistants, la protection des grands fleuves et des mers ainsi que des forêts tropicales.

Le processus d'intégration de l'environnement est mentionné pour assurer la prise en compte de ces priorités dans toutes les politiques communautaires concernées.

Enfin, la dimension planétaire permet de prendre en compte les impacts de l'activité de l'Union européenne hors de ses propres frontières.

## 2. Conclusions

La diversité naturelle du continent constitue l'une des grandes richesses de l'Europe. Ce patrimoine comprend un large éventail d'habitats, d'espèces et de paysages qui s'étendent de l'Atlantique au nord de l'Asie et de la Méditerranée à l'Arctique.

Or cette diversité naturelle est menacée. D'un bout à l'autre du continent, un certain nombre d'habitats précieux et typiques subissent de graves dommages et de nombreuses espèces végétales et animales sont en régression ou en voie d'extinction.

Les Européens sont responsables de la conservation de ce patrimoine et de sa transmission aux générations futures. Cette responsabilité est reconnue au niveau international, par les ministres de l'Environnement de 54 pays qui se réunissent périodiquement pour coordonner leurs efforts en vue de protéger le milieu naturel de l'Europe. La biodiversité est l'une des questions clés inscrites à leur ordre du jour.

En ce qui concerne les recherches de notre ouvrage, les principales activités entreprises ont été: la délimitation du domaine à étudier, le repérage de la documentation la plus représentative pour le domaine de l'environnement, la sélection du corpus textuel dont l'analyse attentive nous a permis de repérer les concepts, leurs caractéristiques et leurs désignations - les termes.

Les concepts propres à une spécialité sont des représentations mentales servant à structurer les entités physiques ou abstraites du monde réel. Le principe qui s'applique aux langues de spécialité est celui de l'uninotionnalité, c'est-à-dire il faut traiter un seul concept à la fois parce que tous les termes désignant un concept y sont en relation de monosémie.

Chacun de nous doit essayer d'enrayer le déclin de la biodiversité en Europe et d'inverser le cours de cette évolution. C'est un défi qui peut être exprimé en ces termes :

- réduire l'ampleur du phénomène de fragmentation des habitats et des paysages de façon consécutive, par exemple, au développement des routes et à l'urbanisation ;
- réduire l'impact de l'activité humaine sur l'environnement, qu'il s'agisse de la pollution ou du bruit ;
- faire en sorte que, dans la mesure du possible, les activités humaines et les utilisations des sols soient compatibles avec la nécessité de conserver des écosystèmes, des habitats, des espèces et des paysages.

L'étude de l'impact des activités humaines sur l'environnement nous conduit à la découverte que la terminologie est un domaine aux possibilités inépuisables.

## Bibliographie

- Cabré, Maria Teresa. (1998). *La terminologie, Théorie, méthodes et applications*. Presses de l'Université d'Ottawa : Armand Colin.
- Convention relative à la conservation de la vie sauvage et du milieu naturel de l'Europe*. Série des traités européens/104.
- Conseil de l'Europe. (2000). *La Stratégie paneuropéenne de la diversité biologique et paysagère*.
- Conseil de l'Europe. PNUE. CECN.
- Fritz, Jean Claude. (1997). *L'humanité face à la mondialisation. Droit des peuples et environnement*. Paris : L'Harmattan.
- Guilbert, Louis. (1975). *La créativité lexicale*. Paris : Larousse, coll. « Langue et langage ».
- Lerat, Pierre. (1995). *Les langues spécialisées*. Paris : PUF.
- Kocourek, Rotislav. (1982). *La langue française de la technique et de la science*. Paris : La documentation française/Wiesbaden.

# PHILIPPINE ENGLISH: PHONOLOGICAL FEATURES

**IRINA-ANA DROBOT**, Junior Teaching Assistant, Technical University of Civil Engineering Bucharest, Department of Foreign Languages and Communication, e-mail: anadrobot@yahoo.com

**Résumé:** Le but de cet article est de présenter les traits phonologiques de l'anglais utilisé dans les Philippines. On analyse les traits du système des sons (les systèmes des voyelles et des consonnes), les traits de l'accent, du rythme, de l'intonation et les processus phonologiques caractéristiques. Les différences et les similarités avec l'anglais standard, mais aussi avec l'anglais américain – comme c'est, le plus souvent, le cas – sont également soulignées.

**Mots-clés:** Philippines, anglais, phonologie, accent, rythme, intonation

## 1. Varieties of English

English is the most wide spread language on earth, as it is spoken on all continents, either as mother tongue or first language or as a second language (often an official language in the respective countries) by hundreds of millions of people. There are more than fifty independent states in the world where it functions as official language. Out of those, in a number of states, it is also used for everyday conversations. It was not until the XVIIth century that the English language began the geographical and demographic expansion which led to the situation in which it is today.

A language having such a wide geographical spread cannot be expected to be the same in places tens of thousands of kilometres apart.

British, RP English, transcended social and geographical limits and came to be recognized by many as the correct variant of the language, the norm as regards pronunciation. It is recognized as correct at an international level, as a standard English language. Besides this standard, there are also those varieties of English which are spoken outside of Britain and America are referred to as "overseas," "extraterritorial" or "post-colonial" varieties. A recent practice is to use the term "Englishes". They are specific to certain countries or regions.

Varieties of English have no native speakers; these varieties are usually studied as second language in educational institutions, and are already, or are about to become standard varieties. Generally, they are spoken in the geographical territories of former colonies that belonged to Great Britain or to the U.S.

## 2. Philippine English, a variety of English

Philippine English is a variety of English used in the Philippines - a state of South-East Asia consisting of more than 7,000 islands - by the media and the vast majority of educated Filipinos.

The Philippines were a Spanish colony from 1521 until 1898, when they became an American colony. They became an independent nation in 1946. As a 'language of wider communication,' Spanish, inherited from the Spanish colonial period, has been displaced by English, introduced during the American period (1898-1935).

The indigenous languages (about ninety), are members of the Austronesian language family.

The official languages are Pilipino (a form of Tagalog) and English.

Most Filipinos understand, write and speak English, Tagalog and their respective local language. English is used in education, religious affairs, print and broadcast media, and business, though the number of people who use it as a second language far outnumber those who speak it as a first language. Still, for highly technical subjects such as nursing, medicine, computing, and calculus, English is the preferred medium for textbooks, communication, etc. Very few would prefer highly technical books in the vernacular. Movies and TV programs in English are not subtitled and are expected to be directly understood.

English, as it is taught in the Philippines, is very similar to North American English. However, most schools in the Philippines are staffed by teachers who are not native Anglophones and thus think using Austronesian instead of Germanic grammatical structures. Non-standard usage arises from their second language acquisition of English.

English is generally used for educational, governmental and commercial purposes and is widely understood since it is the medium of instruction in schools. The Philippines are the third largest group of English speaking people in the world, after the United States and the United Kingdom.

Since English is widely spoken in the Philippines, it is common to hear Filipinos use a mixture English and Filipino words or phrases, known as “Taglish” (a mixture of English and Tagalog), in their everyday conversations. A steadily dwindling minority still speak Spanish, which had at one time been an official language.

The nation is diverse, with a Malay majority, a Chinese minority, and many people of mixed Malay, Chinese, Spanish, and U.S. backgrounds. Because English is used in varying degrees by over half the population of about 60 million, the Philippines rightly claims to be a major English-speaking country.

### 3. Phonological Features

#### 3.1 The Sound System

Educated Philippine English tends to follow American rather than British pronunciation.

Among mother-tongue speakers, the phonology of Philippine English almost completely resembles that of the North American variant, while the speech of those who are not native speakers is influenced to varying degrees by Tagalog and other indigenous Philippine languages. Since many English phonemes are not found in most Philippine languages, pronunciation approximations are common.

Unlike most of the non-native varieties of English in the British Commonwealth countries, but like most forms of US English, Philippino English is rhotic. Phonetically, /r/ is a flap, and not a continuant, as in US English.

English is often the language of choice for reading and writing among educated Filipinos, but it is less commonly used in everyday speech. Thus, different pronunciations can sometimes occur for English words whose spellings differ significantly from their correct American or British pronunciations. Examples of common such different pronunciations are:

- |     |                       |   |
|-----|-----------------------|---|
| (1) | <i>margarine</i>      | pronounced [mɑ:gəri:n] instead of [mædʒəri:n]   |
|     | <i>lead</i>           | pronounced [lɪ:d] instead of [led]              |
|     | <i>lettuce</i>        | mostly pronounced as spelled instead of [letɪs] |
|     | <i>salmon, almond</i> | silent / often pronounced [sælmən], [a:lmond]   |
|     | <i>climber</i>        | silent b sometimes pronounced [klaɪmbər]        |
|     | <i>martyr</i>         | pronounced [ma:tɪər] instead of [ma:tər]        |

<i>bowl</i>	pronounced [baʊl] instead of [bəʊl]
<i>frustration</i>	pronounced [fru:streɪʃən] instead of [frʌstreɪʃən]
<i>suspend</i>	pronounced [su:spend] instead of [səspend]

Most of the peculiarities of Philippine English pronunciation have to do with the lack of certain sounds in the indigenous Philippine languages. Among the sounds that pose difficulties for Filipinos are the following:

(2) Consonants

use of [b] instead of [v]	<i>vote</i>	[bəʊt]
use of [p] instead of [f]	<i>fast</i>	[pɑ:st]
use of [t] instead of [θ]	<i>thin</i>	[tin]
use of [d] instead of [ð]	<i>this</i>	[dis]
use of [ts] instead of [tʃ]	<i>check</i>	[tsek]

(3) Vowels

use of [æ] instead of [ʌ]	<i>cut</i>	[kæt]
use of [i:] instead of [ɪ]	<i>bit</i>	[bi:t]

The sounds /æ/ (as in *cap*), /ə/ (as in *cop*), and /ʌ/ (as in *cup*) are often merged into the same sound, like the /ə/ in *father*. The closest sound when Filipinos pronounce the three words will be like *cop* (using the American pronunciation [kəp] as the sounds for IPA symbols /ə/ and /ʌ/ have merged in most American dialects). Diphthongs are also sometimes pronounced as individual vowels. The sounds for /k/, /p/, and /t/ are often without aspiration.

### 3.1.1 The Vowel System

The vowels of Philippino English are shown in (4):

(4)	/i/	<i>bid, bee</i>
	/e/	<i>bay</i>
	/ɛ/	<i>bed</i>
	/a/	<i>bad, pot, father</i>
	/ɔ/	<i>putt</i>
	/o/	<i>boat, paw</i>
	/u/	<i>put, boot</i>
	/ai/	<i>buy</i>
	/oi/	<i>boy</i>
	/au/	<i>bout</i>

The following characteristics can be noticed in the Philippino English vowel system:

- (5)
  - (a) /ɪ/ and /i/ are generally not distinct: *bit, beat* /bit/
  - (b) /ʊ/ and /u/ are generally not distinct: *pull, pool* /pul/
  - (c) /æ/ and /a/ are generally not distinct: *cat, cot* /kət/
  - (d) /ɔ/ and /ou/ are generally not distinct: *caught, coat* /kɒt/

The vowels *i* and *u* have neither the length nor the diphthongal quality ([ɪi, ʊu]) found in most British and American accents.

The vowels in unstressed syllables vary according to style. In formal and semi-formal style, [ə] is frequent:

(6)	<i>sugar</i>	[‘ʃʊgər]
	<i>nation</i>	[‘neɪʃən]
	<i>mother</i>	[‘məðər]
	<i>alcohol</i>	[‘alkəhəl]

But in conversational style [ə] is avoided in favour of peripheral vowels, in a pattern which originated in spelling pronunciation, the same words being pronounced as follows:

- (7)      *sugar* ['ʃʊgar]  
          *nation* ['neɪʃən]  
          *mother*      ['məðər]  
          *alcohol*     ['alkohol]

Schwa is not featured in some Philippine dialects.

Vowels tend to be full in all syllables, e.g. *seven* pronounced [se:ven], not [sevən].

The Filipinos, unlike the Americans and the British, seem to have more vowel weakening in formal style than in casual.

Filipinos use vowel sounds in a similar way as the Spanish five vowel sounds without the complex phonetic variations these vowels have in English.

### 3.1.2 The Consonantal System

Philippino English, with its American parentage, is rhotic. The consonant /r/ is realized as a retroflex approximant in formal style, but as a un-American tap, [ɾ], in conversational style. Thus *rice* and *bar* are formally [ɹaɪs], [baɹ], conversationally [raɪs], [baɾ].

Like in U.S. English, in Philippine English /r/ is pronounced, e.g. in words such as *art*, *door*, *worker*.

/h/ is pronounced with the tip of the tongue curled back and raised.

The voiced fricatives /z/ and /ʒ/ are generally lacking, being replaced by /s/ and /ʃ/.

The distinction between /s, z/ and /ʃ, ʒ/ is not made: *azure* [eɪʃʊər], *pleasure* [pleʃʊər], *seize* [si:s], *cars* [kɑ:s].

/θ/ and /ð/ are often merged with /t/ and /d/, respectively: three of these [tri: əv di:z].

The consonants too have stylistic variability, just like the vowels. Initial /p, t, k/ are aspirated in formal style, but not in conversational; final plosives, both voiceless and voiced, are released in formal style but not in conversational. Thus *cap* and *tick* are [kʰæp], [tʰɪk] in formal style, [k̚æp], [t̚ɪk] in conversational. In *dot* the only stylistic difference is with the final segment: formal [dat], conversational [daɾ]. Llamzon describes /t, d, n, l/ as dental, and states that /l/ and the nasals /m, n, ɲ/ are ‘unreleased’ when in final position (in all styles).

The indigenous languages don't have the /f/ sound, which is substituted by /p/. This is why there are so many spellings of *Filipino* and *Filipina*: *Filipina*, *Philipina*, *Philippina*, *Pilipina*. The RI Department of Education added several new ‘Western’ letters to their alphabet. Since then they have started spelling a number of words with *F*. Even the name of their language was changed from *Pilipino* to *Filipino*. *Filipino*, *Pilipino*, *Philipino*, and *Philippino* are all used as the same by Westerners.

### 3.2 Stress, Rhythm, Intonation

Rhythmically, standard Philippino English is syllable-timed instead of stress-timed. It follows the rhythm of the local languages. Full value is therefore given to unstressed syllables and [ə] is usually realized as a full vowel.

All vowels in unaccented last syllables are pronounced in vowels themselves except letter *e* before *r*, which is still pronounced schwa. Examples are:

- (8)     *capital*  
          *popular*  
          *business*  
          *channel*  
          *actor*  
          *culture*

Filipinos also have a habit of stressing the wrong syllable. For example:

- (9)     *comfortable*  
          *contribute*  
          *preferable*  
          *opportunist*  
          *admirable*  
          *category*  
          *hiatus*  
          *ceremony*  
          *inventory*

Word stress sometimes differs from that in other standard accents, tending to fall on the penultimate in words of three or more syllables:

- (10)    *laboratory*  
          *necessary*  
          *to estimate*

Certain polysyllables have distinctive stress patterns, as in (11):

- (11)    *eligible*  
          *establish*  
          *ceremony*

Intonation may be characterized as “singsong”.

Educated Philippine English tends to follow American rather than British pronunciation, as is the case in most other countries in Southeast Asia. Filipinos are said to speak more deliberately and more clearly than Americans, that when Filipinos speak one can define each separate syllable. Most Filipinos speak more slowly and enunciate their words more clearly than Americans.

### **3.3. Phonological Processes**

One may notice in Philippine English the devoicing of /z/ in word-final position: *runs* [rʌns].

There is also the insertion of a glottal stop [?] to avoid onsetless syllables.

Epenthesis, with vowel copying, is used to break up consonant clusters: *trap* [tarap]. Other examples in which epenthesis may apply are the following words: *clear, speak, street*.

## **4. Conclusions**

The vowels of stressed syllables are like those of American English, including the ten monophthongs /i, ɪ, e, æ, a, ə, u, ʊ, o, ɔ/ and five diphthongs.

According to Llamzon, we can divide them into part-systems as follows, depending on their distribution:

- (i) in stressed syllables only: /æ/ *trap*, /ɔ/ *thought*;

(ii) in stressed syllables, and in unstressed syllables in formal style, but not in conversational: /ə/ *strut*;

(iii) in stressed syllables, and in unstressed syllables in conversational style, but not in formal: /i/ *fleece*, /e/ *dress*, /a/ *lot*, /o/ (in stressed syllables only as part of a diphthong), /u/ *goose*;

(iv) in stressed syllables, and in unstressed syllables in all styles: /ɪ/ *kit*, /ʊ/ *foot*;

(v) diphthongs: /ej/ *face*, /aj/ *price*, /oj/ *choice*, /aw/ *mouth*, /ow/ *goat*.

Llamzon does not make explicit how *nurse* words are pronounced; presumably they have /ər/. Nor does he give any examples involving *near*, *square*, or *force* words.

Many vowels and consonant sounds such as [f] and [v] or [e] and [i] are interchanged frequently in Philippine languages so they are realized differently by Filipinos. Philippine English does not distinguish [f] and [v] or [e] and [i].

Examples of Philippine English pronunciation include:

- (12)    *filipino* [pili'pino] or [p<sup>h</sup>ili'p<sup>h</sup>ino]  
            *Victor* [bik'tor]  
            *family* ['pəmili] or ['p<sup>h</sup>amili]  
            *varnish* [barnis]  
            *fun* [pən] or [p<sup>h</sup>an]  
            *vehicle* ['bəhikel] or ['bəhikol]  
            *lover* ['ləber]  
            *find* ['pəjnd] or ['p<sup>h</sup>ejnd]  
            *official* [o'pis<sup>j</sup>el] or [o'p<sup>h</sup>is<sup>j</sup>el]  
            *very* ['bəri] or ['bejri]  
            *hamburger* ['həmburdz<sup>j</sup>ər]  
            *high-tech* ['hajtəts]  
            *hubcap* ['habkab]  
            *margarine* [mərgə'rɪn]  
            *Seattle* ['s<sup>j</sup>atel]  
            *Shako* [s<sup>j</sup>a'ko]

The examples in (12) apply mainly to Tagalog speakers; a number of other indigenous languages employ phonemes such as [f], [v], and [z]. This form of pronunciation, caused by the limited sound inventories of most Philippine languages compared to English (which has more than 40 phonemes), is generally frowned upon by Anglophone Filipinos, in particular, and businesses dealing with international clients.

Educated Filipinos aim at an American English accent, but have varying success with the vowel contrasts.

Few Filipinos have the /æ/ in American English mask; instead, they use /a/ as in American English father.

Philippine English is heavily influenced by American English but it is also influenced by Tagalog and other Philippine languages.

## References

BambooWeb Dictionary. *Philippine English*. www.bambooweb.com. Accessed October 10 2008.  
Cruttenden, Alan. (2001). *Gimson's Pronunciation of English*, sixth edition. London: Arnold.

- Gonzalez, Andrew B. (1982). "English in the Philippines mass media". In J. B. Pride ed. *New Englishes*. Rowley: Newbury House, 211-226.
- Hickey, Raymond. *Non-standard features in varieties of English*.  
[http://www.uni-due.de/SVE/VE\\_Nonstandard\\_Features.htm](http://www.uni-due.de/SVE/VE_Nonstandard_Features.htm). Accessed November 8 2008.
- Hickey, Raymond. *Varieties by type*. [http://www.uni-due.de/SVE/VE\\_VarietiesByType.htm](http://www.uni-due.de/SVE/VE_VarietiesByType.htm). Accessed November 8 2008.
- Hickey, Raymond. Varieties of English, [http://www.uni-due.de/SVE/VARS\\_Varieties.htm](http://www.uni-due.de/SVE/VARS_Varieties.htm). Accessed November 8 2008.
- Hughes, Arthur and Trudgill, Peter. (1987). *English Accents and Dialects*, second edition. London : Arnold.
- Jones, Daniel. (1958). *The Pronunciation of English*, fourth edition. Cambridge: Cambridge University Press.
- Llamzon, Teodoro A. (1969). *Standard Filipino English*. Manila: Ateneo University Press.
- Llamzon, Teodoro A. (1986). "Life cycle of New Englishes: restriction phase of Filipino English". *English World-Wide* 7 (1): 101-125.
- Llamzon, Teodoro A. (1997). "The phonology of Phillipine English". In M.L.S. Bautista ed. *English is an Asian Language: The Philippine context*. Sydney: Macquarie Library, 41-48.
- Mateescu, Dan. (2002). *English Phonetics and Phonology. 20<sup>th</sup> Century Approaches*. Bucureşti : Editura Universităţii din Bucureşti.
- McArthur, Tom. *Philippine English*, <http://www.encyclopedia.com/doc/1O29-PHILIPPINEENGLISH.html>. Accessed October 10 2008.
- MSN Encarta. (2009). *Philippine English*,  
[http://encarta.msn.com/dictionary\\_1861725584/philippine\\_english.html](http://encarta.msn.com/dictionary_1861725584/philippine_english.html). Accessed October 10 2008.
- Reese, Johannes. *What's Your English? Varieties of English around the World*.  
<http://reese.linguist.de/English/index.htm>. Accessed November 8 2008.
- Roach, Peter. (2000). *English Phonetics and Phonology: A Practical Course*, third edition. Cambridge : Cambridge University Press.
- Tayao, M.L.G. (2004). "Philippine English: Phonology". B. Kortmann, E.W. Schneider, K. Burridge, R. Mesthrie and C. Upton eds. *A handbook of varieties of English*. Vol.1, Berlin : de Gruyter, 1047-1059.
- Todd, Loreto and Hancock, Ian. (1986). *International English Usage*. Kent: Croom Helm.
- Trudgill, Peter and Hannah, Jean. (2002). *International English. A guide to the varieties of Standard English*, fourth edition. Oxford : Oxford University Press.
- Wells, John C. (1982). *Accents of English 3. Beyond the British Isles*. Cambridge : Cambridge University Press.

# PROBLEMATICA ANGLICISMELOR ÎN LIMBILE ROMÂNĂ ȘI ITALIANĂ. SINTEZĂ BIBLIOGRAFICĂ

**LILIANA FLORINA ANDRONACHE**, Junior Assistant Lecturer, PhD Candidate, University of Medicine and Pharmacy „Carol Davila” Bucharest, Faculty of Medicine, e-mail: andronache.liliana@yahoo.com

**Abstract:** The present research will be a synthetic one and will examine the somehow recent phenomenon of linguistic globalization and the process of Anglicism assimilation and adoption into two Romance languages, namely Romanian and Italian.

The study will emphasize the difficulties and problems regarding these two processes, insisting on both the similarities and the differences between the two idioms previously mentioned regarding the borrowing and adoption of words of English origin.

The paper approaches some attempts of defining the term “Anglicism” and presents the studies of Romanian, Italian and English linguists and researchers in the field of Anglicisms.

**Keywords:** anglicism, tendency, assimilation, adoption.

## 1. Introducere

Prezenta lucrare își propune realizarea unei sinteze bibliografice a unor studii și articole ce au ca temă de dezbatere condiția anglicismelor în două limbi înrudite, de origine neolatină, și anume, română și italiană.

După cum afirma și Mioara Avram (1997), tema anglicismelor nu reprezintă o nouitate a anilor '90, ci un fenomen de interferență lingvistică ce datează de mai bine de un secol, fenomen înregistrat în paginile dicționarelor generale, dar și în cele de neologisme. După cum am mai spus-o, tema nu este o nouitate, de vreme ce a mai constituit obiectul unor cercetări în acest sens, însă este una de actualitate, încadrându-se într-un domeniu în care vor exista întotdeauna noi precizări și completări de făcut cu privire la cele spuse anterior.

Conform lui Alexandru Graur (1960), „dezvoltarea limbii nu s-a făcut pe calea distrugerii limbii existente și a construirii uneia noi, ci pe calea dezvoltării și perfecționării elementelor fundamentale ale limbii existente”. Această idee a fost preluată de la I. Stalin<sup>10</sup> (1951:24-25), care spunea că trecerea de la starea calitativă a limbii la o altă stare calitativă nu se face pe calea nemicirii dintr-o dată a vechiului și a construirii noului, ci pe calea acumulării treptate și îndelungate a elementelor noii calități a noii structuri a limbii, pe calea dispariției treptate a elementelor calității vechiului.

## 2. Încercări de definire a termenului

Printre încercările de definire a termenului *anglicism* le vom menționa doar pe cele de referință și cu o oarecare relevanță pentru studiul de față, cu toate că numărul acestora este mult mai mare, fapt ce demonstrează interesul constant față de limba care „nu moare”, ci renăște.

*Dicționarul explicativ al limbii române* (1998) înțelege prin *anglicism* o „expresie specifică limbii engleze; cuvânt de origine engleză, împrumutat, fără necesitate, de o altă limbă și integrat în aceasta”.

<sup>10</sup> Idee preluată de la I.V. Stalin, pe care și-a expus-o în *Marxismul și problemele lingvisticii*, Editura PMR, București, 1951.

Dicționarul *DeMauro* definește *anglicismul* ca „s.m., cuvânt, locuțiune sau construcție engleză intrată într-o altă limbă; cuvânt sau locuțiune ce constituie calc semantic din engleză (de ex. italienescul *grattacielo* din englezescul *skyscraper*); sin. angismo, englezism”.

Mioara Avram (1997:11), înțelege prin „*anglicism sau englezism*: o unitate lingvistică (nu numai cuvânt, ci și formant, expresie frazeologică, sens sau construcție gramaticală) și chiar tip de pronunțare sau/și de scriere (inclusiv de punctuație) de origine engleză, indiferent de varietatea teritorială a englezei, deci inclusiv din engleza americană, nu doar din cea britanică”.

Există, desigur, multe alte încercări de definire a termenului, dintre care merită menționată cea a lui Florin Marcu<sup>11</sup> (2008:66): „*anglicism* – cuvânt, expresie proprie limbii engleze; cuvânt pătruns într-o altă limbă și încă neintegrat în aceasta” și cea a Georgetei Ciobanu (1996), care preferă sintagma *element englez*, cu referire la cuvintele împrumutate din limba engleză.

Conform definiției preluate de pe site-ul Wikipedia.it, „un anglicismo o angismo o ingleseismo è una parola o una costruzione della lingua inglese che viene recepita in un'altra lingua”<sup>12</sup>. Prezenta definiție este destul de vagă, mai ales că nu se face nicio referire la gradul de adaptabilitate a cuvântului, nu se menționează dacă este deja adaptat normelor limbii respective, dacă este în curs de adaptare sau dacă se află încă la stadiul de xenism.

### 3. Globalizare lingvistică. Anglofilie

Influxul englez asupra limbii italiene este un fenomen oarecum recent, care a început în secolul al XVII-lea, cu aşa-numita *anglofilie*. Până în acea epocă, anglicismele în limba italiană au fost destul de rare. După cel de-al Doilea Război Mondial, limba engleză începe să câștige teren în defavoarea limbii franceze, grație prestigiului cultural, situației politice, supremăției economice și stilului de viață.

Acest procedeu face parte integrantă din fenomenul lingvistic de globalizare (care presupune afirmarea unei noi limbi universale de comunicare), mediat prin mass-media – un instrument impunător ale căror instrumente (cuvintele) sunt adesea literă de lege pentru societatea receptivă și deschisă spre nou și cunoaștere. Astfel că, vechile împrumuturi franțuzești sunt înlocuite cu altele mai noi, de origine engleză. Astfel că franțuzescul *mannequins* îi face treptat loc sintagmei *top models*, *maquillage* devine *make up* și *l'affiche* devine *poster*.

O mare parte dintre anglicisme au pătruns inițial în limba italiană prin filieră franceză, iar după cel de-al Doilea Război Mondial, intermedierea nu a mai fost necesară, datorită statutului limbii engleze de limbă globalizatoare.

După cum s-a mai spus, împrumutul masiv de anglicisme se datorează în mare parte **mass-mediei**, care se numără printre promotorii și mijloacele cele mai rapide de răspândire și utilizare a cuvintelor împrumutate, și care exercită în același timp o oarecare constrângere asupra dicționarelor explicative ale limbii de a înregistra cuvintele respective, în vederea evitării întrebuiențării eronate a acestora<sup>13</sup>. Printre domeniile în care s-a înregistrat un aport masiv de neologisme se numără cel politic, economic, comercial, al informaticii, de divertisment, domeniul modei, al muzicii, sportului și.a.

Câteva dintre motivele importului de anglicisme sunt: nevoia de a impresiona sau frapa prin puterea cuvântului, de a transmite mesaje (de multe ori subliminale) și de a strâni reacții, de a stârni curiozitatea, de a accentua conotația (adesea negativă) a unui cuvânt, nevoia de a

<sup>11</sup> Autor al seriei de dicționare de neologisme, dintre care, cea mai recentă apariție este din anul 2008.

<sup>12</sup> „Un anglicism, angism sau englezism este un cuvânt sau o construcție din limba engleză, preluată de o altă limbă”.

<sup>13</sup> Idee susținută și de Mioara Avram.

suplini lipsurile semnaticice într-un anumit domeniu, nevoie de simplitate, accesibilitate, spațiu și precizie și, nu în ultimul rând, nevoie de a se face înțeleși și de a evita traducerile greșite ale unor termeni specializați.

„Împrumutul din alte limbi reprezintă un aspect al creativității lingvistice prin care limba se schimbă, îmbogățindu-se neîncetat pentru a corespunde unor realități în permanență noi<sup>14</sup>”, fapt ce întărește încă o dată ideea că limba nu moare, ci se reînnoiește.

#### 4. Atitudinea în fața influxului de anglicisme

Într-un articol al Roswithei Fischer din volumul *Anglicisms in Europe* (2008), intitulat „Studying Anglicisms”, se reamintește faptul că „limbile răspund la nevoile schimbătoare ale comunicării”, iar influența engleză asupra limbilor europene, și nu numai, este o trăsătură a fenomenului de contact lingvistic. Firește că acest lucru atrage după sine reacții pro și contra influxului de anglicisme. Națiunile puriste (printre care se numără Franța și Italia) își apără cu înverșunare „patrimoniul” lingvistic și pe cel al tradițiilor, încercând prin toate mijloacele posibile, și mai ales prin lucrările de tip normativ, să inoculeze pasiunea pentru alternativele lingvistice ale anglicismelor, și anume calchiera sau traducerea acestora, considerând împrumuturile lexicale ca pe niște amenințări ale valorilor lingvistice.

În fața fluxului masiv de neologisme, nu există decât două posibilități: prima, de adoptare a unei atitudini de revoltă, de negare și respingere - asociată funcției puriste a limbii și a doua, de adoptare a unei atitudini de toleranță și acceptare, echivalentă funcției pacifiste a limbii.

În prima categorie, se încadrează idiomuri precum franceza și italiana, aprige în hotărârea lor de a se apăra de influxul cotropitor de neologisme, hotărâre manifestată prin recomandări și prohiți de tipul „aşa nu”/”nerecomandat”/”déconseillé”, înregistrate în prefața sau în paginile dicționarelor.

Există fundamente teoretice în baza cărora putem afirma că limba română se încadrează oarecum în cea de-a doua categorie, cea a idiomurilor mai permisive cu privire la influxul de neologisme, în ciuda unor literați precum George Pruteanu<sup>15</sup>, care critică aspru împrumutul de cuvinte de origine engleză, considerându-l un factor dăunător virtușilor limbii române. Idiomurile mai tolerate au conștientizat inutilitatea pornirii unei astfel de revolte, experimentând o oarecare rezervă față de receptivitatea limbii în raport cu unele împrumuturi, dar care au realizat faptul că nu ar face decât să se interpună în calea inevitabilului și de aceea optează pentru facilitarea pătrunderii, explicarea și mai apoi asimilarea acestor cuvinte sau structuri lexicale în limbă, în vederea evitării folosirii și înțelegерii greșite a acestora în rândul maselor.

Mioara Avram (1997:9) nu se declară împotriva influenței englezești, ci dimpotrivă, o vede ca pe un fenomen care nu este „în sine negativ”, „cunoscută fiind marea ospitalitate a românei, dublată de capacitatea ei de asimilare/integrale a împrumuturilor”. Autoarea își manifestă optimismul cu privire la caracterul efemer al anglicizării „greșit numită de unii anglofonizare, ba chiar anglicanizare”.

Autoarele DOOM2 (1995:XII) fac și ele o referire cu privire la împrumuturi, în special la cele din engleza americană. „Precizăm că includerea lor în DOOM2 nu trebuie interpretată ca o recomandare a tuturor acestora. Ea se bazează pe ideea că, dacă folosirea lor nu poate fi împiedicată, iar unele dintre ele țin de o modă ce poate fi trecătoare, ignorării problemei – care lasă loc greșelilor – îi sunt preferate înregistrarea formelor corecte din limba de origine și sugerarea căilor pentru posibila lor adaptare la limba română.”

<sup>14</sup> Idee susținută de Rus Maria Laura în articolul “Un fapt lingvistic de actualitate: influența engleză asupra limbii române”.

<sup>15</sup> În emisiunea „Doar o vorbă să-ți mai spun”.

Se aduc, de asemenea, în discuție nenumăratele avantaje ale anglicismelor și posibilele sensuri multiple ale unor astfel de cuvinte, însă se accentuează nevoia de a găsi alți termeni noi în limba italiană sau română, care la început ar putea părea neobișnuiați, dar cu care vorbitorul nativ se va putea obișnui și îi va putea tolera într-un final. Folosirea simultană a vocabularului a două sau mai multe limbi străine poate avea rezultate nefaste în sensul că acest lucru ar putea genera apariția unor pseudoneologisme, adică a unor cuvinte apparent împrumutate dintr-o altă limbă, dar care nu sunt decât invenții ale vorbitorilor, create pornind de la un model existent în limba sursă.

Gusmani (1973:106) reia și el discuția despre falsele împrumuturi, pe care le numește „cuvinte cu aspect de străinisme sau identice, în aparență, cu un termen străin, dar care în realitate au fost create în mod independent după un model străin precis<sup>16</sup>”. Un astfel de exemplu apare în cartea lui William Ward „Getting it Right in Italy”. Un exemplu ilustrativ în aceste sens este folosirea greșită de către italieni a sintagmei *prodotto leader*, când de fapt în limba de origine se spune *leading product*.

În articolul publicat în revista „Jurnalism și comunicare”, Mihaela Mureșan (2008) apreciază faptul că „deși suntem în era globalizării, nu ar trebui să permitem pătrunderea masivă a unor cuvinte/expresii preluate din limba engleză, atâtă timp cât există, în limba română corespondentul acestor termeni”. Autoarea se înscrie astfel în categoria puriștilor, a apărătorilor limbii române, adăugând faptul că invadarea în exces de anglicisme ar putea duce la „*mutilarea* limbii române vorbite și scrise”.

Clasificarea propusă de Sextil Pușcariu cu privire la împrumuturile necesare și inutile/ „de lux” și preluată de numeroși lingviști în lucrările lor este considerată subiectivă și riscantă de Mioara Avram, de vreme ce necesitatea variază în funcție de individ. Problema, din punctul ei de vedere, nu este împrumutul în sine (necesar sau nu), ci abuzul cantitativ în stilul jurnalistic.

De fapt, marea problemă a cuvintelor de origine străină a fost și va fi adaptarea lor la normele limbii ţintă, de vreme ce pot apărea dificultăți de grafie sau pronunție. Se știe că normele de scriere și pronunție a anglicismelor nu sunt întotdeauna în concordanță cu așteptările vorbitorilor și cu normele uzului.

## 5. Tipologii ale anglicismelor

Prin tipologia anglicismelor se va înțelege clasificarea acestor termeni în funcție de trăsăturile specifice sau relațiile reciproce dintre aceștia.

Merită amintită și deja bine-cunoscută încadrare a anglicismelor în două clase: anglicisme utile<sup>17</sup> (necesare) și anglicisme inutile (de lux), clasificare propusă de Sextil Pușcariu. Primele desemnează termeni care nu există în limba ţintă, fiind dificil sau chiar imposibil de tradus, în vreme ce anglicismele inutile apar ca sinonime pentru cuvinte deja existente în limbă și câteva dintre motivele împrumutului unor astfel de cuvinte ar fi snobismul, nevoia de a impresiona cititorul (în cazul mass-mediei) și de a-i stârni acestuia curiozitatea sau chiar ilaritatea. Câteva exemple din prima categorie de anglicisme ar fi: *jazz*, *kiwi*, *boomerang*, în vreme ce printre anglicismele de lux se pot număra: *account*, *advertising*, *audience*, *bodyguard* și.a.

„Falșii prieteni” reprezintă una dintre greșelile frecvente de limbă în contextul fenomenului lexical de mediere interlingvistică și interculturală între engleză și italiană. Conform lui Pulcini (2002), aceștia reprezintă creații autohtone ale unei limbi care se aseamănă cuvintelor

<sup>16</sup> „Parole che hanno l'aspetto di forestierismi o sono addirittura identiche, in apparenza, ad un termine straniero, ma che in realtà sono state create indipendentemente da un modello straniero preciso”.

<sup>17</sup> Există și în limba italiană aceeași clasificare: anglicismi di necessità (utili) o di lusso (inutili).

nglezești din punct de vedere al formei, dar care în realitate nu fac parte integrantă din lexicul limbii sursă.

Un prim pas în vederea evitării și eradicării pseudo-anglicismelor îl reprezintă încercarea de a le traduce sau de a găsi echivalente pertinente în limba receptoare.

În cadrul capitolului introductiv al dicționarului *Lo Zingarelli 2010*, intitulat *Osservatorio della lingua italiana. L'italiano fra norma e uso*, există un subcapitol care face referire la procesul de anglicizare și se intitulează *Anglomania e anglofobia: conservare o tradurre?* Deși este un dicționar de uz general, din paginile căruia nu păteau lipsi referirile și trimiterile la subiecte precum fluxul masiv de anglicisme prin prisma contactului dintre limbi. În acest subcapitol se fac trimiteri la lucrarea lui Claudio Giovanardi și a lui Riccardo Gualdo, numită *Inglese-italiano I-I. Tradurre o non tradurre le parole inglesi?*, de cele mai multe ori argumentându-se în favoarea primei variante, în vederea conservării „patrimoniului” lingvistic al limbii italiene.

Considerată pe bună dreptate o lucrare de tip normativ, *DEA* argumentează în introducere nevoia înregistrării cuvintelor de origine străină, a neologismelor (prin neologism vom înțelege cuvinte recent împrumutate dintr-o altă limbă) în paginile dicționarelor explicative monolingve și nu numai, în vederea evitării folosirii lor iminent eronate de către vorbitorii limbii italiene. Folosirea acestora este iminentă în contextul globalizării lingvistice și a contactului dintre limbi și de aceea este necesară normarea lor și tragerea unui semnal de alarmă cu privire la folosirea lor excesivă și eronată.

Greșelile se datorează, în primul rând, dilemei cu privire la pronunție (trebuie să se păstreze sau nu pronunția engleză?), grafie (se poate să se adapteze sau nu normelor grafice ale limbii italiene?), sau morfosintaxă (se poate să se adapteze sau nu normelor morfosintactice ale sistemului limbii ţintă?).

Anglicismele (și străinismele în general) sunt folosite în mod greșit dacă nu se cunoaște sensul cuvântului în limba de origine, greșală ce poate da naștere la pleonasme sau la folosirea eronată a „falșilor prieteni” (adevărate capcane lingvistice).

Din paginile dicționarului *Lo Zingarelli 2010* rezultă următoarea clasificare a anglicismelor.

1. **xenisme (împrumuturi integrale, neadaptate)**: afterhours, aftershave, airbag, airbus, air terminal, all inclusive, all right, anchorman, appeal, array, assist, attachment, auditor, auditing, audit, audience, authority, austerity, autofocus, baby, baby boom, baby-doll, baby gang, baby killer, baby parking, baby pusher, baby-sitter, baby-sitting, back end, background, backlog, backslash, backspace, backstage, backup, badge, badminton, balloon, banana split, banner, bag, bar, barbecue, barman, barmaid, beach tennis, beach volley, beat, beauty, beauty case, beauty center, beauty farm, bed and breakfast (B&B), beep, beeper, best seller, biker, bikini, billing, bird watcher, bird watching, bitter, black bottom, black comedy, blackjack, black music, black power, blended, blender, blind date, blind test, blind trust, blinker, blister, part-time, open-end, etc.

2. **împrumuturi adaptate**, ce presupun asimilarea cuvântului englezesc la normele limbii italiene: bistecca (<engl. beef steak), acculturazione (<engl. acculturation), adsorbire (<engl. to adsorb), aerodinamica (<engl. aerodynamics), armonica (<engl. harmonica), autocarro (<engl. autocar), bancassurance (<engl. bankassurance), banconota (<engl. banknote), autoimmunità (<engl. autoimmunity), bannare (<engl. ban), behaviorismo (<engl. behaviorism), biciclo (<engl. bicycle), etc.

3. **calcuri**. Acestea se împart la rândul lor în calcuri semantice: altoparlante (<E loudspeaker), amichevole (<engl. friendly), calcuri parțiale: autoinduzione (<engl. selfinduction), film d'azione (<engl. action film) și calcuri de structură: terra di nessuno (<engl. no man's land).

4. **sigle și acronime**: aids, AM (amplified modulation), ASA (American Standards Association), PC, ufo etc.

Există situații în care ambii termeni (împrumutul și calcul) co-există și sunt la fel de frecvenți în uz. Un astfel de exemplu este termenul dopobarba, calchiat după englezescul aftershave.

5. **pseudoanglicisme**: cuvinte construite după model englezesc, și prin urmare inexistente în limba engleză: adattivo (<engl. adaptive), autocross, autostop, bad taste party, beauty box, beauty farm, blocking, bluesman, blueswoman, body shirt, bord case etc.

Anglicismele false sau pseudo-anglicismele sunt cuvinte frecvent folosite în limba italiană, cu formă aparent englezescă, însă inexistente în limba de origine: footing, autostop (cuvânt inexistență în engleză, echivalentul englezesc fiind hitchhiking), dinner jacket (engl. tuxedo), afro-look, after-schi, after-sun, airfresh, baby-doll, autotraining etc. Acestea șase din urmă sunt marcate cu asterisc (\*) în DEA, fapt ce indică inexistența lor în limba engleză.

O altă clasificare a anglicismelor se poate face în funcție de criteriul specificității. Există, pe de o parte, anglicisme de natură tehnică, fiind ușor de încadrat într-unul dintre domeniile specializate și totodată folosite cu precădere în sfera respectivă. Exemple în acest sens: brain drain, boot, centre forward, CD-ROM, casting, off-line, on-line, floppy-disk, file, frame, input, display, pace-maker, free-style etc. Restul sunt termeni de uz general, care deși pot fi asociați cu ușurință unui anumit domeniu, nu impun restricții stricte cu privire la folosirea lor restrictivă în sfera respectivă. Câteva astfel de exemple pot fi considerate următoarele: box, boy, body lotion, bodyguard, celebrity, chewing gum, cartoon, candid camera, design etc.

## 6. Concluzii

Aș dori să închei lucrarea cu o idee preluată de la Mioara Avram, care (la finele articolului cu privire la anglicisme) accentuează, încă o dată, teoria conform căreia „apărarea/ cultivarea limbii sau ecologia lingvistică nu se face cu prejudecăți și intoleranță, cu purism și discriminări, ci cu normarea și explicarea lor în vederea utilizării lor corecte și unitare.”

## Bibliografie

- Academia Română. Institutul de Lingvistică „Iorgu-Iordan-Al. Rosetti”. 2008. *Gramatica Limbii Române. I. Cuvântul*, București: Editura Academiei.
- Avram, Mioara. (1997). *Anglicisme în limba română actuală*, București: Editura Academiei Române.
- Ciobanu, Georgeta. (1996). *Anglicisme în limba română*, Timișoara: Editura Amphora.
- Domokos György. (2001). *Anglicismi nella lingua italiana*, în *Verbum 2001/2*, pp. 295-305, Budapest: Akadémiai Kiadó.
- Fischer, Roswitha, Hanna Pulaczewska editor. (2008). *Anglisms in Europe: Linguistic Diversity in a Global Context*, Cambridge: Cambridge Scholars Publishing.
- Giovanardi, Claudio, Riccardo Gualdo, Alessandro Coco. (2004). *Italiano-inglese 1-1. Tradurre o non tradurre le parole inglesi?*, Lecce: Manni.
- Görlich, Manfred editor. (2001). *A Dictionary of European Anglicisms. A usage dictionary of Anglicisms in Sixteen European Languages*, Oxford: Oxford University Press.
- Graur, Alexandru. (1960). *Studii de lingvistică generală*, București: Editura Academiei Republicii Populare Românești, pp. 345-359.
- Gusmani, Roberto. (1973). *Aspetti del prestito linguistico*. Napoli: Libreria Scientifica.
- Klajn, Ivan. (1972). *Influssi inglesi nella lingua italiana*, Florența: Oloschki.
- Ray, Leslie. (2004). „Italiano moribondo, l'assassino è l'inglese”, [online], Accesibil la adresa : <http://uk.geocities.com/leslie.ray@btinternet.com/italianomoribundo.html> (consultat la 9.10.2009).
- Mureșan, Mihaela. 2008. „Tendințe lingvistice în presa scrisă contemporană”. *Jurnalism și comunicare*, anul III, nr. 4: 45-51, [online], Accesibil la adresa : [http://www.journalismsicomunicare.eu/rrjc/gratis/4\\_2008\\_MURESAN\\_tendinte\\_lingvistice.pdf](http://www.journalismsicomunicare.eu/rrjc/gratis/4_2008_MURESAN_tendinte_lingvistice.pdf) (consultat la 5.01.2011)

- Petralli, Alessio. (1996). *Neologismi e nuovi media. Verso la „globalizzazione multimediale” della comunicazione*, Bologna: CLUEB.
- Rogato, Gilda. (2008). *Anglicismi nella stampa italiana*, [online], Accesibil la adresa : <http://www.thefreelibrary.com/Anglicismi+nella+stampa+italiana-a019028467> (consultat la 8.02.2010).
- Rus, Maria Laura (f.a.). *Un fapt lingvistic de actualitate: influența engleză asupra limbii române*, Târgu Mureș: Universitatea “Petru Maior”.
- Stoichițoiu Ichim, Adriana. (2006). *Aspecte ale influenței engleze în româna actuală*, București: Editura Universității din București.
- Stoichițoiu Ichim, Adriana. (2007). *Vocabularul limbii române actuale. Dinamică, influențe, creativitate*, București: Editura All.
- Tesi, Riccardo. (2005). *Storia dell’italiano. La lingua moderna e contemporanea*, Bologna: Zanichelli Editore.
- Ward, William. (1990). *Getting it Right in Italy*, Londra: Bloomsbury.

### **Dicționare**

- Dicționarul explicativ al limbii române, ediția a II-a*. (1998). (coord. Coteanu, Ion, Seche Luiza, Seche Mircea), București: Editura Univers Enciclopedic.
- Dicționarul ortografic, ortoepic și morfologic al limbii române* (coord. Ioana Vintilă-Rădulescu), *ediția a II-a revăzută și adăugită*. (2005). București: Editura Univers Enciclopedic.
- Dizionario della lingua italiana*.[online], Accesibil la adresa : [www.demauroparavia.it](http://www.demauroparavia.it) (consultat la 8.02.2010).  
Accesibil la adresa : [www.Wikipedia.it](http://www.Wikipedia.it) (consultat la 8.02.2010).
- Dimitrescu, Florica. (1997). *Dicționar de cuvinte recente, ediția a II-a*, București: Editura Logos.
- Marcu, Florin. (2008). *Marele dicționar de neologisme*, X, București: Editura Saeculum Vizual.
- Oxford Advanced Learners' Dictionary for current English*. (1995). 5<sup>th</sup> edition, Oxford: Oxford University Press.
- Zingarelli, Nicola. (2010). *Lo Zingarelli 2010. Vocabolario della lingua italiana*, Bologna: Zanichelli Editore.

# LA TRADUCTOLOGIE ET LE PRINCIPE D'INCERTITUDE

NARCIS ZARNESCU, Ph. D., Académie Roumaine, Université de Sheffield (GB), Université *Apeiron* (Banja-Luka), e-mail: narciss.zarnescu@gmail.com

**Abstract:** The latest tendencies in traductology establish some communication competences in order to translate: the grammatical competence, the sociolinguistic competence, the discursive competence. Cohesion and coherence are indispensable for these competences. If translation shares some metalinguistic experiences or procedures of transformation and textual transposition whose existence is possible thanks to the structure of the already existing writing, to which we should refer, to translate the mentality and its intertextuality means to project translation and traductology in the mysterious field of the uncertainty principle.

**Keywords:** literary system, metalinguistic experiences, sociolinguistic competence, the uncertainty principle.

1. Tout serait plus simple s'il n'y avait qu'un seul monde et une seule langue. Mais ni dans la Monadologie de Leibniz, ni dans les théories linguistiques de Humboldt, deux repères paradigmatisques de la néo-traductologie, malgré leurs efforts de découvrir la «langue unique» ou les invariables, on ne trouve aucun argument pour la communication/traduction trans-ambigüe ou univoque. Au contraire, leurs œuvres révèlent une conscience dramatique de la différence ou différance. Cette discipline, nommée la traductologie semble être régie par le principe d'incertitude, souvent appelé principe d'indétermination, de Heisenberg. L'emploi de ces deux termes pour désigner la même notion résulte évidemment d'un problème lors de la traduction en anglais de l'article de Heisenberg. En effet, lors de la première rédaction de son article, Heisenberg emploie les termes *Unsicherheit* (incertitude) et *Ungenauigkeit* (imprécision), puis, comprenant que ces termes peuvent prêter à confusion, il décide d'utiliser finalement le terme *Unbestimmtheit* (indétermination). Mais l'article est déjà traduit et c'est le terme *principe d'incertitude* qui sera consacré (Jean-Marc Lévy-Leblond, 1998: 278-279). Pour le mécanisme du *principe d'incertitude*, ses fonctions et ses applications à la traduction/traductologie voir notre étude *Le principe d'incertitude et la traductologie* (Narcis Zarnescu, 2011: 34-45, 76).

1.1. Si Humboldt est conscient que toute idée peut être exprimée en chacune des langues, il y a une spécificité du texte qu'il faut reconnaître pour être en mesure de la préserver (Denis Thouard, 2000). Il ne pourchasse pas la différence puisque c'est celle-là même qu'il veut cerner et rendre par l'exercice de traduction. Humboldt écrit que la traduction atteint son but quand elle peut rendre compte de l'élément étranger (*das Fremde*) et ne tombe pas dans l'ornière de l'étrangeté (*die Fremdheit*). Ce choix retenu marque l'intérêt d'Humboldt pour l'altérité qui exige un décentrage du regard porté sur l'autre langue. C'est l'essence de l'individualité de la langue qui est concernée dans l'approche humboldtienne de la traduction. Le concept d'Humboldt de *forme interne* renvoie à l'interdépendance créatrice entre langage / pensée / nation:

Si le langage est un élément constitutif de la pensée, il est aussi une création dans son fonctionnement et son évolution. Cette dynamique structurante et créatrice est alimentée par la nation. La langue est investie d'un rôle organisateur et génératrice dans la réalisation de la nation. Seul en effet le langage a cette capacité d'absorber et de convertir en lui cette spécificité spirituelle collective. Il contient et forge à la fois cette alliance d'influences aussi profondes et internes que difficilement circonscriptibles entre un peuple, son histoire et son enracinement dans la réalité culturelle. (Anne-Marie Chabrolle-Cerretini, 2000: 136).

1.2. La poétique du traduire de Meschonnic sera plus tard en lien avec la théorie du langage d'Humboldt. Pour lui

Ce n'est pas l'hétérogénéité des langues entre elles qui fait problème. C'est l'enseignement de la transparence et de l'effacement. L'idée régnante continue, malgré tout ce qui est dit et affiché, de faire

comme si la diversité des langues était un mal, à effacer. Ou à exhiber, selon une maladie infantile de l'altérité. Ce n'est donc pas l'hétérogénéité des langues qui fait la différence entre les traductions, mais la poétique ou l'absence de poétique (Henri Meschonnic, 1999: 127).

**2. Prémisses historiques.** Dans les 1950, Vinay et Darbelnet (1958, 1995) proposent une méthode comparative, inspirée par les travaux de Saussure, qui relève davantage de la langue que de la parole. Selon cette école de pensée, l'équivalence se situe au niveau de la langue: il faut rendre la langue de départ le plus idiomatiquement possible, en accord avec son génie et le découpage de réalité qu'elle impose. Dans cette logique, un système linguistique est remplacé par un autre, vu que les phénomènes comparables peuvent être désignés par des codes linguistiques différents à condition qu'on respecte la spécificité formelle de la langue d'arrivée. C'est donc la structure du texte qui prime, c'est-à-dire en dehors de l'autorité de l'auteur qui, du même coup, devient un concept obsolète, car lié à la tradition idéaliste centrée sur le *Logos* qui garantit la transparence et la fixation de la signification.

**2.1.** La réalité extralinguistique, ce qui reste en dehors de la langue, c'est-à-dire le domaine de la parole, du discours, du langage vivant, devient l'objet d'études des théoriciens proposant la méthode interprétative, issue de la pratique des interprètes en consécutive et en simultanée, appelée aussi la théorie du sens. Son fondement est élaboré par Seleskovitch et Lederer de l'ÉSIT, qui inscrivent la traduction dans un acte de communication ou dans la sémantique du discours centrée sur le sens de l'idée exprimée et non sur la signification linguistique: le sens d'un énoncé est toujours contextualisé, mis en situation déterminée et destiné à un interlocuteur. Comprendre l'énoncé signifie comprendre l'intention et le vouloir dire du locuteur qui sont réarticulés à partir des connaissances du traducteur.

**2.2.** La plupart des termes qui désignent la traduction dans différentes langues (traduire, traducir, tradurre, traduzir, übersetzen, to translate) renvoient à l'idée d'un déplacement qui *fait passer* d'un espace linguistique, mais aussi culturel, à un autre. Pour certains traductologues il convient d'interroger le mode de conceptualisation qui sous-tend cette isotopie métaphorique d'un changement de lieu. Pour quelques-uns, les apports de la philosophie aristotélicienne et de la psychanalyse freudienne notamment permettent d'y apporter quelques éclaircissements touchant le concept de traduction lui-même. Pour d'autres encore, le déplacement suppose le commerce et le transport. Un commerce inégal ou asymétrique dont les paramètres puissent se définir au-delà du concept d'entropie, par exemple. Mais le commerce de la traduction est aussi un échange, ce qui renvoie à la dialectique du Même et de l'Autre. Au demeurant, on peut noter que le mot *commerce* est éminemment polysémique, comme l'est aussi le concept de traduction. En sorte qu'une «théorie de l'application» (A. Culoli) déboucherait sur l'échéance d'une typologie de la traduction dont la logique conduit à s'interroger sur l'unité du concept: polysémie ou homonymie?

**3.** Antoine Culoli développe depuis plus de 40 ans une théorie connue sous le nom de «Théorie des Opérations Énonciatives», qu'il définit comme une linguistique dont l'objet est l'étude de l'activité de langage à travers la diversité des langues, des textes et des situations. Longtemps limité à l'espace du séminaire de «Linguistique formelle» de l'ENS et réputé d'un abord difficile, ce travail théorique sur le langage, toujours en chantier, devient accessible à une plus large audience avec les publications qui s'enchaînent depuis 1990 et, plus particulièrement, avec la parution d'entretiens où Antoine Culoli (1990, 1999) est amené à éclaircir les différents aspects et enjeux de sa théorie. Ses travaux, qui ont pris une place majeure dans l'histoire de la linguistique, ouvrent en outre des perspectives sur d'autres champs de recherche, de l'anthropologie aux neurosciences, et intéressent plus généralement l'ensemble des sciences humaines. Cette ouverture l'a conduit à dialoguer de façon privilégiée avec les philosophes, de la tradition, notamment les stoïciens, à la modernité (Humboldt, Husserl, Wittgenstein, Desanti), avec des logiciens (Grize, Desclès) et des psychanalystes (Lacan, Laplanche, Green, Kristeva). Cette richesse d'intérêts et cet engagement dans le

dialogue des disciplines lui donnent une place originale, et on peut dire unique, dans les mouvements de pensée contemporains.

**3.1.** Mais, si l'on pense au «commerce des livres» (Montaigne), on en vient à thématiser la traduction des œuvres (A. Berman), au sein de laquelle il revient une place centrale à la traduction littéraire, sans qu'il faille y omettre la traduction philosophique et la traduction des Textes sacrés. Enfin, on ne pourra pas ne pas évoquer les diverses modalités de la «traduction pédagogique». Resteraient à évoquer plusieurs problèmes théoriques plus fondamentaux à l'horizon d'une réflexion sur la traduction: (i) la question du littéralisme (sourciers versus ciblistes); (ii) le problème de l'identité, qu'elle soit linguistique, culturelle ou nationale; (iii) la situation des «translations discursives» d'une langue-culture (LCo) à une autre (LCt), de l'adaptation au plagiat. D'où la problématique «traduction restreinte» ou «traduction généralisée»? (Henri Meschonnic, 2000).

**4.** Bien qu'on puisse avoir l'intuition des fondements profonds qui définissent nos options et nos erreurs, il ne faudrait oublier ni les grandes interrogations trans-métaphysiques, donc pragmatiques, les priorités et les urgences en matière de traductologie. Face à des systèmes organisés et réglementés dans les organisations internationales et les institutions nationales, l'absence de réglementation et de délimitation des activités sur le marché privé suscite de nombreuses interrogations, craintes et réactions: Comment l'interprétation doit-elle répondre aux besoins d'une société multiculturelle aussi bien qualitativement que quantitativement? \* L'interprétation de conférence peut-elle ou doit-elle aujourd'hui être partenaire des autres formes d'exercice de l'interprétation? \* L'expertise et la qualité exigée en interprétation de conférence est-elle compatible avec l'expertise et la qualité dans d'autres pratiques de l'interprétation? \* S'agit-il d'une hiérarchisation dans les pratiques ou d'une segmentation des pratiques qui seraient ainsi hermétiques les unes aux autres? \* La communication interculturelle orale est-elle uniquement pratiquée dans le cadre des différentes formes d'interprétation? Qu'en est-il des différentes formes d'échanges oraux dans les entreprises et dans l'ensemble des activités économiques? \* Comment une entreprise peut-elle faire la différence entre un expert en communication interculturelle spécialiste de son secteur d'activité et un interprète? Comment peut-elle clarifier ses besoins? \* Comment la formation peut-elle intervenir dans la mise en place de l'expertise pour les différentes pratiques en question? La formation doit-elle être un acteur dans la hiérarchisation ou la segmentation des pratiques? Autant de questions auxquelles les traductologues, les traducteurs et les interprètes de conférence, les interprètes judiciaires, les interprètes auprès des services publics, les formateurs réfléchissent. Réflexion déroulée dans un contexte souvent polémique en raison des enjeux statutaires, financiers mais aussi éthiques.

**4.1.** Quant aux perspectives d'évolution de l'interprétation au XXI<sup>e</sup> siècle, on a déjà remarqué le rétrécissement de l'éventail des langues européennes, sauf l'anglais grâce aux USA, le français grâce à l'Afrique francophone, l'espagnol grâce au monde américano-hispanique et peut-être l'allemand grâce aux PECO; la montée d'autres langues comme le chinois; le retour en force de la consécutive.

**5.** Puisque la traduction fait partie de l'enjeu de communication, elle ne peut pas être envisagée comme un phénomène purement linguistique: le sens n'est pas donné, livré tel quel, mais construit par l'orateur/scripteur ainsi que par l'auditeur/lecteur (D. Seleskovitch, 1984: 10). Toutefois, le postulat de Lederer, selon lequel le traducteur peut se passer «de toute référence formelle à la langue originale» (M. Lederer, 1981: 345), puisque seule la pensée saisie est prise en compte, simplifie l'acte de traduire, en le réduisant à une activité langagière facilement décodable, autrement, à un transfert efficace de l'information. Force est de constater que la méthode interprétative connaît un succès auprès des traducteurs qui pratiquent l'adaptation, choix motivé par le souci d'établir une «interaction du traducteur avec son milieu» (G. Bastin, 1990: 217). Le plus fécond de ce genre de traducteur est probablement Nida. La conception de la traduction réduite à l'acte de communication néglige ce que parler

veut réellement dire. À ce titre, il faudrait investiguer, à la manière de Foucault, les manipulations des énoncés motivées par les jeux de pouvoir, les lois du marché, l'inconscient avec ses désirs individuels et collectifs. Comme le remarque Derrida, l'efficacité de communication n'est pas égale à la véracité du langage (J. Derrida, 1972: 383).

**5.1.** L'esthétique de la réception, élaborée dans les années 1960 par l'«école de Constance», notamment par H. R. Jauss et W. Iser, et adoptée en traductologie dans les années 1970 par I. E. Zohar de l'Université de Tel-Aviv, continuée par G. Toury et J. Lambert, mène au développement de la théorie du polysystème centrée sur le phénomène de la littérature (traductions incluses) comme une institution sociale. Du point de vue historique, l'étude porte sur les types de textes traduits à une époque donnée. Selon l'approche quantitative, il s'agit de savoir le nombre d'auteurs traduits, retraduits ou tombés dans l'oubli, et de quelle langue on traduit le plus ou le moins, à quel moment la production traductive augmente ou diminue. Quant à la quantité, il est primordial de connaître ce qu'on traduit, littérature classique, livres de qualité ou littérature rentable, du type populaire. L'ensemble de l'étude fournit une vision globale de la traduction dans une culture donnée à une époque donnée, il est révélateur de la société réceptrice. Quels sont les discours dominants dans les milieux reliés à la traduction? Quels sont les discours politiques et économiques qui influent sur la traduction? Bref, à partir de quel horizon d'attente un texte est-il perçu, compris et traduit? Cet horizon est formé, selon la formule élargie de Jauss, par les normes esthétiques, sociales, morales et religieuses avec lesquelles le premier public ainsi que les récepteurs successifs accueillent une œuvre et qui, toutes ensemble, ont un impact indéniable sur l'interprétation du texte sur le plan diachronique. Puisque l'horizon d'attente est changeant, il donne la possibilité de trouver de nouvelles réponses à des questions posées dans le texte. L'esthétique de la réception fait également découvrir jusqu'à quel point les œuvres étrangères participent à la formation de la littérature et de la culture locales. Il s'agit d'investiguer, comme le remarque Bassnett-McGuire, «*the whole process of the absorption of a translated text into a given culture at a given moment in time*» (Bassnett-McGuire, 1991: xii). De ce point de vue, la traduction ne se limite pas à l'introduction des auteurs d'un espace culturel différent; elle ne répond pas seulement aux goûts du public en quête de nouveautés ou d'exotisme, mais elle s'impose comme un élément actif et dynamique à des modes d'écrire et de penser du nouveau public. Anthony Pym, soulevant les problèmes épistémologiques en traduction, déclare que «*translation is intimately involved in the creation of a discourse*» (A. Pym, 1993: 98), ce qui correspond au fait que «la fonction de l'œuvre d'art n'est pas seulement de *représenter* le réel, mais aussi de le *créer*» (H.-R. Jauss, 1978: 33). À son tour, chaque zone linguistique, culturelle et sociale constitue «*the environment of a literary system*» (A. Lefevere, 1992: 14). Le texte traduit s'implante toujours à l'intérieur d'un système à plusieurs niveaux, poétique, symbolique, social, économique, politique, éthique, système préexistant qui accueille l'œuvre étrangère selon ses critères internes. Si «la vie de l'œuvre littéraire dans l'histoire est inconcevable sans la participation active de ceux auxquels elle est destinée. C'est leur intervention qui fait entrer l'œuvre dans la continuité mouvante de l'expérience littéraire, où l'horizon ne cesse de changer, où s'opère en permanence le passage de la réception passive à la réception active, de la simple lecture à la compréhension critique, de la norme esthétique admise à son dépassement par une production nouvelle» (H.-R. Jauss, 1978: 45), du même coup, la tâche du traducteur consiste à choisir l'enrichissement du texte par une compréhension nouvelle ancrée dans l'historicité du destinataire, c'est-à-dire motivée par son horizon d'attente.

**6.** La traductologie est un domaine en constante mouvance qui oscille entre restriction et amplification, rigueur et laxisme. Son discours est marqué par des binômes antithétiques: *la différence vs la parenté des langues*, *l'identité vs la différence*, *l'unicité du sens vs la multiplicité des formes*, *recherche de la fidélité vs l'inadéquation congénitale*. Si les linguistes ont réussi à s'entendre sur un ensemble de principes communs à tous, les traductologues ne sont pas parvenus à un tel consensus: « Un intérêt commun n'est cependant pas garanti, ce qui est acceptable comme théorie dans un domaine ne pourra pas satisfaire les exigences conceptuelles d'une autre théorie » (Lawrence Venuti, 2000: 4).

La traductologie semble vraiment être régie par le principe d'incertitude, souvent appelé principe d'indétermination, de Heisenberg.

## Bibliographie

- Bassnet-McGuire, Susan. (1991). *Translation Studies* (éd. révisée). Londres, New York: Routledge.
- Bastin, Georges L. (1990). « L'adaptation, conditions et concept » in *Études traductologiques*, en hommage à Danica Seleskovitch, Paris: Lettres Modernes.
- Berman, Antoine. (1995). *Pour une critique des traductions*. John Donne, Paris: Gallimard.
- Cahiers de Ferdinand de Saussure. (2000). No 53. Genève: Librairie Droz.
- Chabrolle-Cerretini, Anne-Marie. (2000). « Langue, littérature et vision du monde: l'approche anthropologique de la littérature de W. von Humboldt » in Actes du colloque *Patrimoine littéraire européen* (1998). Namur: De Boeck Université.
- Culioli, A. (1990). *Pour une linguistique de l'Énonciation - Opérations et représentations*. Tome 1. Paris: Ophrys, coll. L'homme dans la langue.
- Culioli, A. (1999). *Pour une linguistique de l'Énonciation - Formalisation et opérations et repérages*. Tome 2. Paris: Ophrys.
- Culioli, A. (1999). *Pour une linguistique de l'Énonciation - Domaine notionnel*. Tome 3. Paris: Ohrys.
- Derrida, Jacques. (1972). « Signature, événement, contexte » in Marges de la philosophie. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Jauss, Hans-Robert (1979). *Pour une esthétique de la réception*. Paris: Gallimard.
- Kodiakas/code; Ars semeiotica: Sprachdenken zwischen Berlin und Paris. Wilhelm von Humboldt / La pensée linguistique entre Berlin et Paris. Wilhelm von Humboldt (2004), numéro dirigé par Sarah Bösch & Markus Meßling, vol. 27, n° 1/2. (Actes des conférences, Berlin, 2004).
- Lederer, M. (1981). *La traduction simultanée*. Paris: Minard.
- Lederer, M. (1991). Conclusions. Dans *La liberté en traduction Actes du colloque international tenu à l'ESIT les 7, 8, et 9 juin 1990*. Dirigé par M. Lederer et F. Israel, Paris: Didier Erudition: 303-309.
- Lederer, M. et F. Israel. (1991). *La liberté en traduction. Actes du colloque international tenu à l'ESIT les 7, 8, et 9 juin 1990*. Paris: Didier Erudition. (Collection « Traductologie ». no. 7.)
- Lederer, M. (1994). *La traduction aujourd'hui: le modèle interprétatif*. Paris: Hachette FLE.
- Lederer, M. (1998). « La place de la théorie dans l'enseignement de la traduction et de l'interprétation » in *Quelle formation pour le traducteur de l'an 2000? Actes du Colloque International tenu à ESIT les 6, 7, et 8 juin 1996*. Dirigé par F. Israel. Paris: Didier Erudition. (Collection « Traductologie ». no. 9: 17- 31).
- Lefevere, A. (1992). *Translation, Rewriting and the Manipulation of Literary Fame*. London/ New York: Routledge.
- Lévy-Leblond, Jean-Marc et Françoise Balibar. (1998). « When did the indeterminacy principle become the uncertainty principle? » in Physics, 66.
- Meschonnic, Henri. (1999). *Poétique du traduire*. Paris: Verdier.
- Meschonnic, Henri (sous la direction de). (2000). *Et le génie des langues?* Collection Essais et savoirs. Vincennes: Presses Universitaires de Vincennes.
- Pym, Anthony. (1993). *Epistemological Problems in Translation and its Teaching. A Seminar for Thinking Students*. Calaceit (Espagne): Caminade.
- Seleskovitch, D. (1984). « Préface » in Jean Delisle, *L'analyse du discours comme méthode de traduction. Théorie et pratique*. (Cahiers de traductologie 2). Ottawa: Éd. de l'Université d'Ottawa.
- Seleskovitch, D. et M. Lederer. (1986). *Interpréter pour traduire*. 2e édition. Paris: Didier Erudition. (Collection « Traductologie », no. 1).
- Seleskovitch, D. (1991). « De la pratique de l'interprétation à la traductologie » in *La liberté en traduction. Actes du colloque international, ESIT, 1990*. Dirigé par M. Lederer et F. Israel. Paris: Didier Erudition: 290-298.
- Seleskovitch, D. et M. Lederer. (2002). *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*. 2e édition. Paris: Didier Erudition. (Collection « Traductologie », no. 4.).
- Venuti, Lawrence (edt.). (2004). *The Translation Studies Reader*. New York: Routledge.
- Vinay, Jean-Paul et Jean Darbelnet. (1958). *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris: Didier.
- Vinay, Jean-Paul et Jean Darbelnet. (1995). *Comparative Stylistics of French and English*. Trad. et ed. Juan C. Sager et M.-J. Hamel. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Zarnescu, Narcis. (2011). *Le principe d'incertitude et la traductologie*. Bucarest: Ars Docendi.

# DIFFICULTÉS EN INTERPRÉTATION SIMULTANÉE: RESTITUTION D'UN DISCOURS NARRATIF

**NICOLETA-CĂTĂLINA PÂRCĂTĂ**, Assistant universitaire, Université Technique de Constructions de Bucarest, Département de Langues Étrangères et Communication, e-mail: parcata\_catalina@yahoo.fr

**Abstract:** This work consists in highlighting the difficulties faced when simultaneously interpreting from French into Romanian; the difficulties have been identified upon analyzing the rendition of a narrative speech in the target language. Two interpretations of the same speech performed by the same interpreter at different times have been analyzed. In order to analyze the interpreter's performance we have had in mind several techniques that are considered specific to the simultaneous interpretation out of which we have selected those that were frequently met in the two renditions: syntactic calque and rephrasing. Moreover, we preferred analyzing two renditions of the same speech performed by the same interpreter in order to see whether having a first contact with the topic helps the interpreter improve his performance and the quality of the speech in the target language.

**Keywords:** simultaneous interpretation techniques, narrative speech, syntactic calque, rephrasing.

## 1. Introduction

Cet ouvrage porte sur les difficultés auxquelles est confronté l'interprète apprenti lors de l'interprétation simultanée du français vers le roumain. Celles-ci ont été identifiées suite à l'analyse de la restitution d'un discours à caractère narratif. L'interprète a écouté et restitué le discours en roumain deux fois. L'interprète est un étudiant en master d'interprétation de conférence qui a suivi les études en interprétation durant une année universitaire et qui se prépare pour les examens finaux. Le discours a été interprété deux fois par le même interprète afin d'analyser dans quelle mesure avoir eu un premier contact avec le sujet influence la qualité de l'interprétation et peut en aider à l'amélioration, afin d'analyser ce que l'interprète peut récupérer dans la deuxième restitution.

L'analyse porte sur quelques éléments relevant des techniques utiles en interprétation simultanée, mentionnées au chapitre « Aspects théoriques ». On en a sélectionné les plus importantes parmi ces techniques utiles, à savoir la reformulation et le calque syntaxique, que nous avons considérées comme pertinentes pour les discours analysés compte tenu des difficultés rencontrées par l'interprète et des erreurs identifiées telles la propreté des termes en roumain, la perte au niveau du contenu.

## 2. Aspects théoriques - Techniques utiles en interprétation simultanée

### 2.1. Reformuler – une technique au cœur de l'interprétation simultanée

La tâche de l'interprète est de saisir l'intention de l'orateur, le sens de son discours et de le rendre le plus fidèlement et naturellement possible dans la langue cible.

L'interprète doit s'élever au-dessus d'un système conçu pour la traduction calque et retrouver les normes universelles du langage et le respect de leur propre langue. La présence constante de la langue étrangère constitue un obstacle formidable. [...] Il s'agit d'avoir en tête une idée et non seulement de mots, au moment où l'interprète ouvre la bouche pour parler, d'être clair et cohérent, c'est-à-dire de fournir une interprétation marquée par la continuité de la pensée, d'adapter son discours aux connaissances supposées de ses auditeurs qui, ignorant la langue de leurs interlocuteurs, en ignorent le

plus souvent la culture, de s'exprimer dans sa langue maternelle en respectant les caractéristiques et d'adopter un registre de langue et une prosodie propres à faire passer les nuances de la pensée de l'orateur. (Danic Seleskovitch et Marianne Lederer, 2002: 134)

Toute interprétation consiste au départ en une déverbalisation où le sens subsiste dans l'oubli des mots et est exprimé naturellement en toute indépendance de la langue originale. Ce qui n'est pas si évident vu que, lors de l'interprétation simultanée, les paroles de l'orateur résonnent encore aux oreilles de l'interprète, et que l'orateur n'a pas encore fini la phrase à interpréter. Ces particularités de l'interprétation simultanée rendent l'interprète plus dépendant de la forme, de l'expression du discours original. De plus, si les syntaxes de la langue source et de la langue cible sont similaires, il y a la tentation de faire une interprétation mot à mot. Qui plus est, si les vocabulaires des deux langues sont similaires aussi, tels les vocabulaires des langues latines, la tentation est d'autant plus grande. C'est le cas du français et du roumain. C'est la raison pour laquelle on dit souvent que l'interprétation entre langues proches est plus difficile que l'interprétation entre langues éloignées ; l'interprète doit faire plus d'efforts pour séparer les langues, le calque étant si facile. Pourtant, il faut accepter l'idée que la compréhension ne doit pas porter uniquement sur la langue, mais aussi sur le sens. Sinon les effets en seront désastreux tôt ou tard.

### **2.1.1. Le transcodage intempestif**

La présence des mots au moment de la restitution représente une difficulté essentielle en interprétation simultanée et entraîne le risque du *transcodage intempestif*. « Nous avons appelé transcodages intempestifs les traductions qui ne prennent pas le sens pour l'objet mais les structures sonores ou les motivations, celles qui disent tout, celles qui suivent servilement la syntaxe étrangère, et celles qui se contentent de restituer des phrases les unes après les autres. » (ibidem: 155) Vu que les paroles de l'orateur résonnent à ses oreilles lors de la restitution, l'interprète est exposé à la tentation de transposer ces mots, de transcoder la langue étrangère plutôt que de réexprimer des idées, de dire ce que dit une langue plutôt que de dire ce que dit l'orateur à travers cette langue.

Les transcodages intempestifs sont des erreurs commises sous l'influence de la langue étrangère. Cette influence s'exerce à tous les niveaux de la langue, phonétique, lexical et syntaxique.

#### **2.1.1.1. Les transphonations**

Une transphonation consiste à conserver un mot de la langue étrangère et à en adapter simplement la prononciation. On attribue ainsi d'instinct les significations lexicales de sa propre langue à des mots d'une autre langue à forme analogue. Il s'agit du phénomène des *faux amis*.

C'est l'une des raisons pour lesquelles il est si difficile d'interpréter entre langues proches. La transphonation de français en roumain est une tentation constante. Lorsqu'on entend simultanément deux langues proches, l'une à la réception de l'original, l'autre à l'audition de sa propre voix, on risque de ne plus savoir ce qui est de l'une et ce qui est de l'autre surtout que les mots ont des résonances analogues.

#### **2.1.1.2. La correspondance quantitative**

Être exposé aux deux langues de travail simultanément produit également d'autres effets nuisibles. Les éléments linguistiques ont non seulement tendance à passer d'une langue à l'autre en tant que sons ou signifiés correspondants, mais aussi à s'aligner en nombre égal, au détriment de la clarté de l'interprétation. N'omettre aucun mot de l'original semble être le gage absolu de la fidélité. L'interprète doit comprendre qu'il n'y a pas de rapport bi-univoque entre les langues. Ce que l'une exprime en un mot, l'autre peut employer plusieurs mots pour

le dire et vice-versa. Il faut prendre conscience de la non-correspondance numérique entre les langues, combattre délibérément la tentation de traduire tous les mots et savoir quand en ajouter.

#### *2.1.1.3. Le calque syntaxique ou les mots intraduisibles*

En linguistique l'on parle de vide linguistique: telle langue n'a pas de mot pour un concept que désignent d'autres langues.

L'absence de correspondances ne pose de problèmes que si l'interprétation calque sur la syntaxe de la langue étrangère. Lorsque l'interprète entame la restitution par les mêmes mots que l'original, il a la tendance de suivre en parallèle la structure syntaxique de la langue source et sera vite arrêté par l'impossibilité d'un transcodage total. Par conséquent, il incriminera le premier mot pour lequel il n'existe pas de correspondance pertinente dans la langue cible. Mais, dans la plupart des cas, lorsque l'idée est expliquée, on constate qu'elle s'exprime et que l'absence de correspondance n'est pas gênante. Il ne faut pas oublier que comprendre le sens avant de le traduire assure la fluidité de l'expression, la qualité de la simultanée.

Un autre problème relevant de la syntaxe concerne la tentation de traduire phrase par phrase sans prendre en compte le contexte général du discours. Il ne suffit pas de ne pas calquer la syntaxe de l'autre langue pour fournir une interprétation claire. Il faut aussi interpréter chaque segment de discours en fonction du contexte cognitif créé par les passages précédents. L'interprétation phrase par phrase fait apparaître des problèmes phonétiques et de polysémie.

L'interprète peut faire des erreurs dues aux pièges de mots qui se ressemblent phonétiquement ; par exemple « écologique » et « économique ». Mais, s'il garde à l'esprit le sujet traité, la suppléance mentale fait entendre sans doute le bon mot. De plus, les pièges de la polysémie s'ajoutent aux pièges phonétiques, s'il ne raccorde pas les idées les unes aux autres, s'il ne tient pas compte de la réalité dans laquelle s'insère le discours. Dans ce cas, la signification la plus courante d'un mot tend à se substituer à celle qu'impose le contexte au sens large. La formulation successive de phrases écoutées indépendamment les unes des autres mène au manque de cohérence, le danger le plus grand et le plus fréquent. L'interprétation, pour être cohérente, exige l'utilisation de tous les indices cognitifs qui s'accumulent à mesure que se déroule le discours. Il faut être attentif à l'ensemble du discours pour en donner une interprétation suivie.

Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, la forme de l'interprétation est extrêmement importante elle aussi. Il faut que l'auditoire ne se rende pas compte qu'il s'agit d'une traduction, que le discours délivré par l'interprète soit naturel dans la langue cible. Cela implique respecter les structures propres à la langue cible et ses particularités, ce qui permet à l'interprète d'avoir une prestation convaincante et à l'auditoire de l'écouter facilement. L'interprète est donc conseillé d'éviter les structures grammaticales et syntaxiques compliquées et de reformuler de manière à respecter le caractère distinct de la langue.

#### **2.2. Reformuler spontanément et prendre du recul**

Afin d'éviter de telles situations mentionnées ci-dessus, l'interprète doit garder le décalage approprié par rapport à l'orateur et reformuler ses paroles. Pour formuler une idée spontanément, il est bon de se souvenir uniquement de son sens. Pour y parvenir, il faut observer un certain recul par rapport à l'orateur et donc de laisser la chaîne sonore s'évanouir, laisser s'estomper les sonorités de la langue étrangère, ne pas les écouter avec trop d'intensité.

En interprétation simultanée, il faut entendre sans tendre l'oreille pour écouter ; seuls les noms propres, les chiffres, les termes monoréférentiels doivent être écoutés attentivement pour être transcodés en

simultanée comme en conséutive, pour le reste, c'est l'information, le raisonnement, l'émotion qu'il faut entendre, comprendre et restituer. (*ibidem*: 159)

L'interprétation simultanée impose donc deux exigences contradictoires quant au décalage par rapport à l'orateur. Pour arriver à transcoder exactement, mais en même temps à interpréter de façon intelligente et intelligible, l'interprète doit apprendre à s'approcher et à s'éloigner tour à tour du discours. L'idée comprise peut en effet être conservée un instant alors que les chiffres ou les noms propres doivent être transcodés immédiatement sous peine de s'estomper. L'interprète doit « apprendre à travailler en accordéon, à ouvrir le soufflet pour bien comprendre et exprimer les idées, à le refermer pour mieux transcoder » (*ibidem*: 162).

Être fidèle aux propos de l'orateur ne signifie pas forcément copier, calquer ses mots ou l'ordre de ses mots. Au contraire, il doit trahir les paroles de l'orateur. Au lieu d'essayer de suivre l'orateur aveuglément et de très près, l'interprète doit plutôt créer, dans un nouvel environnement – la langue cible –, un discours qui ait le même impact sur l'auditoire que les paroles de l'orateur sur ceux qui parlent la langue source. Ainsi, l'interprète est-il conseillé d'employer la reformulation en tant qu'outil qui lui permet de résoudre toute sorte de difficultés tout en étant fidèle à l'original. Par exemple, si un mot ou un concept de la langue source n'existe pas dans la langue cible, c'est par la reformulation que l'interprète peut s'en sortir dans une telle situation.

La reformulation permet à l'interprète d'exprimer les idées de l'orateur de manière naturelle dans la langue cible, sans devoir utiliser des structures complexes, des mots inconnus. Employer la reformulation implique avoir bien analysé le discours, l'avoir compris.

### **2.3. Efficacité lors de la reformulation**

L'un des principaux objectifs visant la forme est l'efficacité de l'expression. L'interprète est toujours sous pression, il doit interpréter en fonction du rythme, de la vitesse de l'orateur, sans savoir comment le discours va continuer. Toute seconde compte. C'est la raison pour laquelle il est important que l'interprète s'exprime de la manière la plus succincte possible.

L'interprète dispose de plusieurs moyens pour être succinct, que Roderick Jones décrit dans son ouvrage de 1997:

- a) faire appel à des références mentionnées antérieurement dans le cadre de la réunion, conférence ;
- b) exploiter le savoir cognitif partagé par l'interprète et l'auditoire. L'interprète est censé savoir quel est ce savoir qu'ils partagent tous, grâce au déroulement de la réunion ;
- c) pour économiser du temps, l'interprète peut mentionner des documents, des organisations connues de manière abrégée ou simplifiée, à condition que ce soit claire pour l'audience et qu'il s'agisse de l'usage consacré ;
- d) éviter tout mot inutile, tel « vraiment », « en effet », « bon », à condition qu'ils ne soient pas utilisés dans leur sens propre ;
- e) ne pas mentionner des structures telles « pour ainsi dire », « si vous comprenez bien ce que je veux dire » etc. Ce n'est que perte de temps et donne l'impression que l'interprète n'est pas sûr de ce qu'il dit ;
- f) éviter toute répétition inutile. Mais, si l'orateur répète délibérément des notions par des synonymes totaux ou partiels afin de souligner quelque chose de précis, l'interprète est obligé de le faire lui aussi ;
- g) choisir le mot le plus court possible ;

h) éliminer la verbosité de l'orateur, interpréter sans fioritures. Pourtant, il faut faire attention ! Si l'orateur veut adopter un style rhétorique visant des effets oratoires, l'interprète devrait faire des efforts pour rendre ce style dans la langue cible. De plus, il se peut que l'orateur emploie un tel style pour être diplomate. Dans ce cas, l'interprète doit être sûr de ne perdre aucune nuance.

### 3. Restitution d'un discours à caractère narratif

Le discours a l'air d'une histoire qui raconte ce qui a provoqué la mort des abeilles dans certaines communes françaises. Le discours a été prononcé lors de l'examen d'admission à l'ESIT (École Supérieure d'Interprètes et de traducteurs - Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle) et a été enregistré en conditions d'examen. L'interprète a eu accès au discours enregistré tel qu'il a été présenté à l'examen. Le discours ne pose pas trop de difficultés lexicales. Ce qui surprend c'est le sujet, à savoir l'histoire de l'hécatombe des abeilles en France.

#### 3.1. Transcription du discours en français et des deux restitutions en roumain

Discours en français	1 <sup>ère</sup> restitution en roumain	2 <sup>ème</sup> restitution en roumain
<p>Je voudrais vous parler moi d'un problème écologique, de grande ampleur, qui touche tout particulièrement la France. Il s'agit de la mort des abeilles. Les abeilles, vous le savez, produisent du miel. Elles butinent les fleurs, récoltent le pollen et, à partir de là, fabriquent le miel. A la belle saison, une ruche peut produire jusqu'à 75 kg de miel en 3 semaines. Il s'agit, donc, d'une activité économique intéressante.</p> <p>Or en juin 1997, la grande hécatombe a commencé. Dans certaines communes françaises, on a vu en quelques heures des centaines de milliers d'abeilles tomber mortes sur le sol, après l'épandage sur les champs d'insecticides. Deux insecticides sont tous particulièrement incriminés. Il s'agit de Gaucho et de Régent, deux produits produits par des entreprises allemandes, Bayer et BASF.</p> <p>Depuis 1997, donc depuis le début de cette hécatombe, c'est plus de 100 milliards d'abeilles qui seraient ainsi mortes en France empoisonnées. Il faut dire que les agriculteurs français ne lésinent pas. Ils répandent chaque année plus de 100.000 tonnes d'insecticides sur leurs champs, soit autant que les agriculteurs allemands, italiens et britanniques réunis. Les apiculteurs français sont furieux, et ils sont évidemment</p>	<p>Eu aş vrea să vă vorbesc despre o problemă ecologică de mare amploare, care afectează în special Franța. Este vorba despre moartea albinelor. Albinele produc miere. Merg din floare în floare, recoltează polenul și fabrică mierea. În sezon ... în plin sezon, un stup poate produce până la 75 kg în trei săptămâni. Este vorba despre o activitate economică interesantă.</p> <p>În iunie 97 a început marele masacru. În anumite comune franceze, în câteva ore, sute de mii de albini au căzut moarte pe pământ, după răspândirea pe câmpuri a unor insecticide. Doi ... două insecticide sunt puse în cauză și anume Gaucho și Régent, produse de întreprinderi germane, cum ar fi BASF.</p> <p>Din 1997, de la începutul acestui masacru, mai mult de 7 miliarde de albini au murit otrăvite în Franța. Trebuie spus că agricultorii francezi nu ... continuă să răspândească insecticide pe câmpurile lor, în cantități egale cu cele răspândite în total de germani și britanici.</p> <p>Agricultorii au reușit să obțină ... să... din partea guvernului francez</p>	<p>Aș dori să vă vorbesc despre o problemă economică de mare amploare, care afectează în special Franța. Este vorba despre moartea albinelor. Albinele produc miere, merg din floare în floare, recoltează polenul și produc mierea. În vîrf de sezon, un stup poate produce până la 75 kg de miere în 3 săptămâni. Este o activitate economică, care prezintă interes.</p> <p>Dar în iunie 1997 ... 1997, a început marele masacru, al albinelor. În mai multe comune din Franța, zeci de mii de albini au căzut moarte pe pământ, după tratarea cu insecticide a culturilor. Două insecticide sunt puse în cauză, Gaucho și Régent. Acestea sunt produse de două întreprinderi germane, Bayer și BASF.</p> <p>Din 1997, de la începutul acestui masacru, mai mult de 7 miliarde de albini au murit otrăvite în Franța. Trebuie spus că agricultorii francezi nu... continuă această practică și în fiecare an răspândesc insecticide pe câmpuri, în cantități egale cu cele răspândite de britanici, italieni și germani la un loc. Agricultorii au reușit să obțină o interdicție, o limitare a răspândirii de insecticide la doar 2 culuri.</p>

montés au crâne. Ils ont réussi à obtenir du gouvernement français que le Gaucho soit interdit à l'épandage sur les cultures de tournesol et de maïs. Mais, vous le voyez, c'est une interdiction qui est bien timide et bien limitée à deux cultures seulement.

De plus, les agriculteurs contestent, eux, qu'il y ait un lien entre l'épandage des insecticides et la mort des abeilles. Ils disent que dans d'autres pays de l'UE on ne constate pas le même phénomène. Certes, mais comme je vous le disais, les agriculteurs des autres pays européens ont la main moins lourde lorsqu'il s'agit d'utiliser les insecticides. Les apiculteurs essaient donc de sensibiliser l'opinion publique à leur cause et aux effets des insecticides sur la santé humaine, en rappelant ce que disait Einstein, qui disait: « Quant les abeilles disparaissent, les hommes n'en ont plus que pour quelques années. »

Evidemment, du côté de Bayer et de BASF en Allemagne, on tient un tout autre discours. On affirme que les abeilles ne sont pas empoisonnées par les insecticides, mais qu'elles sont victimes d'un parasite, un petit acarien, venu de Chine, où il infeste depuis toujours une variété d'abeilles non mellifères. Et depuis 1952 cet acarien ce serait répandu, en passant par la Russie, à la quasi-totalité du monde, en passant des abeilles non mellifères à nos abeilles domestiques mellifères. Seule l'Australie serait aujourd'hui épargnée par cet acarien. Bayer et BASF affirment donc que les abeilles françaises sont victimes de ce parasite et proposent bien sûr, vous l'aurez deviné, un nouvel insecticide pour combattre cet acarien. Mais je ne saurais trop conseiller aux apiculteurs de résister aux sirènes de Bayer et de BASF, car l'acarien est déjà résistant à ce nouvel insecticide et tant qu'à faire mieux vaut utiliser des méthodes plus naturelles, comme le thymol.

Je vous remercie de votre attention !

o interdicție, o limitare a răspândirii de insecticide la doar 2 culturi.

Agricultorii, însă, contestă că ar fi o legătură între răspândirea insecticidelor și moartea albinelor.

Ei spun că și în alte țări din UE se folosesc insecticide fără să se constate astfel de fenomene. Însă nu există consecințe la fel de grave.

Deci apicultorii încearcă să sensibilizeze opinia publică în favoarea lor, în legătură cu efectele insecticidelor asupra sănătății oamenilor. Einstein spunea .....

Producătorii de insecticide din Germania au o atitudine cu totul diferită. Ei afirmă că albinele nu au fost otrăvite de insecticide, ci de un parazat, de un mic acarian venit din China, unde infestează dintotdeauna o specie de albine nemelifere. În 1952, acești acarieni s-au răspândit trecând prin Rusia și au trecut de la albinele nemelifere la cele melifere. Bayer și BASF, cei doi producători de insecticide afirmă că agricultorii francezi nu sunt afectați de insecticidile lor și propun un nou insecticid pentru combaterea acarienilor. Acarianul este deja rezistent, însă, la acest insecticid și ar fi mai bine să se folosească metode mai naturale cum ar fi timolul.

Vă mulțumesc!

Mai mult, agricultorii contestă că ar exista o legătură între răspândirea de insecticide și moartea albinelor. Ei afirmă că în alte state al uniunii nu se constată acest fenomen. Bineînțeles, însă, agricultorii din alte țări europene nu utilizează la fel de multe insecticide. Apicultorii încearcă, aşadar, să sensibilizeze opinia publică în favoarea lor și în privința efectelor insecticidelor asupra sănătății umane, citându-l pe Einstein care spune că atunci când dispar albinele, oamenii nu vor mai trăi decât câțiva ani.

Bineînțeles, producătorii germani de insecticide afirmă că albinele nu au fost otrăvite cu insecticide, ci sunt victimele unui acarian, venit din China, unde infestează dintotdeauna o varietate de albine nemelifere. În 1952, acest acarian se pare că s-a răspândit trecând prin Rusia și aproape prin întreaga lume, trecând de la albinele nemelifere la cele domestice melifere. Cele din Australia sunt scutite în prezent de acest acarian. Bayer afirmă că albine franceze sunt victime ale acestui acarian și propun un nou insecticid pentru a combate acest acarian. Dar eu nu i-ăș sfătu pe apicultorii francezi să asculte aceste sfaturi, acarianul fiind deja rezistent la acest insecticid și ar fi mai bine să folosească metode mai naturale cum ar fi timolul.

Vă mulțumesc!

### **3.2. Analyse de la première restitution en roumain**

#### **3.2.1. Calque et reformulation**

L’interprète ne suit pas de trop près l’orateur, ce qui lui permet de bien reformuler l’idée en roumain selon les règles propres à la syntaxe roumaine. Il se détache des mots ce qui fait que le nombre des mots en roumain ne correspond pas au nombre des mots en français.

Dans certaines communes françaises, on a vu en quelques heures des centaines de milliers d’abeilles tomber mortes sur le sol, après l’épandage sur les champs d’insecticides. = În anumite comune franceze, în câteva ore, sute de mii de albine au căzut moarte pe pământ, după răspândirea pe câmpuri a unor insecticide.

Evidemment, du côté de Bayer et de BASF en Allemagne, on tient un tout autre discours. = Producătorii de insecticide din Germania au o atitudine cu totul diferită.

L’interprète construit parfois des structures maladroites en roumain :

car l’acarien est déjà résistant à ce nouvel insecticide = acarianul este deja rezistent, însă, la acest insecticid.

#### **3.2.2. Propreté des termes en roumain**

Le discours n’est pas difficile au niveau du vocabulaire. C’est peut-être une des raisons pour lesquelles l’interprète n’a pas de problèmes pour ce qui est de l’expression fluente et naturelle en roumain. Il trouve de bonnes solutions de restitution.

Elles butinent les fleurs, récoltent le polène et, à partir de là, fabrique le miel. = Merg din floare în floare, recoltează polenul și fabrică mierea.

Depuis 1997, donc depuis le début de cette hécatombe, c'est plus de 100 milliards d’abeilles qui seraient ainsi mortes en France empoisonnées. = Din 1997, de la începutul acestui masacru, mai bine de 5 milioane de albine au murit otrăvite în Franța.

Il est également à remarquer dans le deuxième exemple que l’interprète trouve une solution naturelle de restitution en roumain du présentatif français « c'est ... qui » en mettant en exergue le sujet de la phrase. Par contre, il ne saisit pas la nuance d’incertitude exprimée par le verbe utilisé au conditionnel passé « seraient [...] mortes » et il présente l’information comme sûre par l’emploi du passé composé.

Il y a un instant où l’interprète ne s’exprime pas bien en roumain :

De plus, les agriculteurs contestent, eux, qu'il y ait un lien entre l'épandage des insecticides et la mort des abeilles. = Agricultorii însă contestă că ar fi o legătură între răspândirea insecticidelor și moartea albinelor.

Il aurait dû dire: « ar fi vreo legătură ».

Il y a un seul mot que l’interprète semble ne pas connaître, à savoir le verbe « ne pas lésiner = a nu se zgârci la ». Il hésite, prend un peu plus de recul par rapport à l’orateur. Finalement il saisit l’idée, mais il n’a plus le temps de la rendre entièrement vu la difficulté posée par le chiffre évoqué par l’orateur ; ce qui le fait également rater l’un des éléments de l’énumération, « italieni ».

Il faut dire que les agriculteurs français ne lésinent pas. Ils répandent chaque année plus de 100.000 tonnes d’insecticides sur leurs champs, soit autant que les agriculteurs allemands, italiens et britanniques réunis. = Trebuie spus că agricultorii francezi nu .... continuă să răspândească insecticide pe câmpurile lor, în cantități egale cu cele răspândite în total de germani și britanici.

#### **3.2.3. Perte au niveau du contenu**

Il s’agit de Gaucho et de Régent, deux produits produits par des entreprises allemandes, Bayer et BASF. = Doi, două insecticide sunt puse în cauză și anume Gaucho și Régent, produse de întreprinderi germane cum ar fi BASF.

L'interprète ne restitue pas les deux noms d'entreprises allemandes énumérées par l'orateur. Mais il trouve une bonne solution pour n'en mentionner qu'un: « cum ar fi Bayer ». La phrase en roumain est fluente, claire, exprimée sans hésitation.

Il faut dire que les agriculteurs français ne lésinent pas. Ils répandent chaque année plus de 100.000 tonnes d'insecticides sur leurs champs, soit autant que les agriculteurs allemands, italiens et britanniques réunis. Les apiculteurs français sont furieux, et ils sont évidemment montés au créneau. = Trebuie spus că agricultorii francezi nu .... continuă să răspândească insecticide pe câmpurile lor, în cantități egale cu cele răspândite în total de germani și britanici. [...]

L'interprète passe trop de temps pour finir la phrase qui lui pose des problèmes: « Il faut dire que les agriculteurs français ne lésinent pas. ». Ainsi n'entend-il pas la phrase suivante. Ou bien il n'a plus le temps de récupérer le décalage et préfère ne pas l'interpréter.

Ils ont réussi à obtenir du gouvernement français que le Gaucho soit interdit à l'épandage sur les cultures de tournesol et de maïs. Mais, vous le voyez, c'est une interdiction qui est bien timide et bien limitée à deux cultures seulement. = Agricultorii au reușit să obțină ... din partea guvernului francez o interdicție, o limitare a răspândirii de insecticide la doar 2 culturi.

L'interprète garde un décalage trop grand et il ne lui reste qu'à faire un résumé pour rendre l'idée. Mais il perd certains éléments: seul le Gaucho est interdit à l'épandage sur les cultures de tournesol et de maïs. L'interprétation est plus générale et aboutit à un contresens: on comprend que l'épandage des insecticides est limitée à deux cultures seulement, qui ne sont pas mentionnées. De plus, l'interprète méprend « agricultorii » pour « apicultorii » ce qui prête à la confusion.

Certes, mais comme je vous le disais, les agriculteurs des autres pays européens ont la main moins lourde lorsqu'il s'agit d'utiliser les insecticides. = Însă nu există consecințe la fel de grave.

L'interprète n'arrive pas à rendre l'idée de l'orateur. Il se peut que ce soit l'expression « avoir la main lourde » qui lui pose des problèmes. C'est la raison pour laquelle il choisit d'aller vers le général compte tenu de l'ensemble du discours.

L'interprète ne rend pas du tout les paroles d'Einstein cité par l'orateur. Il commence la phrase, mais il ne la finit pas :

en rappelant ce que disait Einstein, qui disait: « Quant les abeilles disparaissent, les hommes n'en ont plus que pour quelques années. » = Einstein spunea ...

Et depuis 1952 cet acarien ce serait répandu, en passant par la Russie, à la quasi-totalité du monde, en passant des abeilles non mellifères à nos abeilles domestiques mellifères. Seule l'Australie serait aujourd'hui épargnée par cet acarien. = În 1952, acești acarieni s-au răspândit ... trecând prin Rusia și au trecut de la albinele nemelifere la cele melifere.

L'interprète a du mal à formuler l'idée de la première phrase en roumain et il perd la phrase suivante.

Bayer et BASF affirment donc que les abeilles françaises sont victimes de ce parasite et proposent bien sûr, vous l'aurez deviné, un nouvel insecticide pour combattre cet acarien. = Bayer și BASF, cei doi producători de insecticide, afirmă că agricultorii francezi nu sunt afectați de insecticidile lor și propun un nou insecticid pentru combaterea acarienilor.

L'interprète rend bien l'idée, mais il perd la nuance, l'ajout de l'orateur: « vous l'aurez deviné ».

La conclusion est bien rendue au niveau de l'information, mais il manque l'apport personnel de l'orateur, les marques de son implication dans les discours.

Mais je ne saurais trop conseiller aux apiculteurs de résister aux sirènes de Bayer et de BASF, car l'acarien est déjà résistant à ce nouvel insecticide et tant qu'à faire mieux vaut utiliser des méthodes plus naturelles, comme le thymol. = Acarianul este deja rezistent, însă, la acest insecticid și ar fi mai bine să se folosească metode mai naturale cum ar fi timolul.

### **3.3. Analyse de la deuxième restitution en roumain**

On constate que la deuxième restitution est supérieure à la première. On n'y retrouve plus les mêmes erreurs et hésitations. L'interprétation est fluente et cohérente. Des informations même des phrases qui ont été escamotées dans la première interprétation sont très bien rendues cette fois-ci.

L'interprète réussit à restituer tous les éléments des énumérations qu'il n'a pas rendus la première fois.

Deux insecticides sont tous particulièrement incriminés. Il s'agit de Gaucho et de Régent, deux produits produits par des entreprises allemandes, Bayer et BASF. = Două insecticide sunt puse în cauză, Gaucho și Régent. Acestea sunt produse de două întreprinderi germane, Bayer și BASF.

Ils répandent chaque année plus de 100.000 tonnes d'insecticides sur leurs champs, soit autant que les agriculteurs allemands, italiens et britanniques réunis. = Trebuie spus că agricultorii francezi nu ... continuă această practică și în fiecare an răspândesc insecticide pe câmpuri, în cantități egale cu cele răspândite de britanici, italieni și germani la un loc.

Il arrive aussi à restituer la citation d'Einstein :

en rappelant ce que disait Einstein, qui disait: « Quant les abeilles disparaissent, les hommes n'en ont plus que pour quelques années. » = citându-l pe Einstein care spune că atunci când dispar albinele, oamenii nu vor mai trăi decât câțiva ani.

Une idée qui a été escamotée dans la première interprétation se retrouve dans la deuxième :

Seule l'Australie serait aujourd'hui épargnée par cet acarien. = Cele din Australia sunt scutite în prezent de acest acarian.

De plus, l'interprète trouve de meilleures solutions pour rendre des idées restituées de façon maladroite dans la première interprétation :

Certes, mais comme je vous le disais, les agriculteurs des autres pays européens ont la main moins lourde lorsqu'il s'agit d'utiliser les insecticides. = Bineînțeles, însă, agricultorii din alte țări europene nu utilizează la fel de multe insecticide.

La phrase qui a posé le plus de problèmes la première fois ne semble plus facile à rendre la deuxième fois non plus.

Ils ont réussi à obtenir du gouvernement français que le Gaucho soit interdit à l'épandage sur les cultures de tournesol et de maïs. Mais, vous le voyez, c'est une interdiction qui est bien timide et bien limitée à deux cultures seulement. = Agricultorii au reușit să obțină o interdicție, o limitare a răspândirii de insecticide la doar 2 culturi.

L'interprétation est ambiguë et aboutit à un contresens: on comprend cette fois-ci également que l'épandage des insecticides est limitée à deux cultures seulement, qui ne sont pas mentionnées. De plus, l'interprète méprend de nouveau « agricultorii » pour « apicultorii », ce qui prête à la confusion cette fois-ci également.

L'interprète essaie de se concentrer davantage sur les éléments qui lui ont posé des problèmes la première fois et il ne fait plus attention aux détails. Il dit, par exemple, « o problemă economică de mare ampoloare » lorsqu'il s'agit de « o problemă ecologică de mare ampoloare ».

## **4. Conclusions**

Tout comme indiqué dans l'introduction l'ouvrage porte sur l'analyse de deux restitutions en simultanée d'un discours délivrées par la même interprète. L'objectif de cette démarche est de constater si avoir eu un premier contact avec le discours et le sujet aide l'interprète apprenti à améliorer sa prestation lors de la deuxième restitution du discours. Après avoir analysé les erreurs commises et les informations escamotées lors de la première restitution, nous pouvons

conclure que la deuxième restitution est meilleure que la première au niveau du contenu rendu en roumain et de la fluence et du naturel de la phrase roumaine. Ainsi, des informations ratées la première fois se retrouvent-elles dans la deuxième interprétation simultanée pour rendre plus fidèlement le message de l'orateur. Par exemple la citation d'Einstein qui empêche initialement l'interprète de finir sa phrase est bien restituée en roumain la deuxième fois, car l'effet de surprise est disparu et l'apprenti sait à quoi s'attendre. De plus, les énumérations et les noms propres – les noms de sociétés et de produits - évoqués par l'orateur sont bien entendus et restitués dans le discours en roumain la deuxième fois. Toutefois, il y a encore des pertes au niveau du contenu, des informations que l'interprète ne réussit pas à restituer en roumain malgré le contact préalable qu'il a eu avec le discours. Il se peut que ce soit la richesse des propos de l'orateur, son rythme, les énumérations ou la difficulté d'entendre et de restituer des chiffres français qui ne permet pas à l'interprète apprenti de rendre le message dans son intégralité même lors de la deuxième interprétation. Il convient également de préciser qu'à l'origine de ses pertes d'informations peut se trouver aussi son manque d'expérience malgré les exercices d'interprétation dans le contexte universitaire.

Nous avons pu constater une amélioration nette de la qualité de la prestation de l'interprète lors de la deuxième restitution du discours malgré certaines pertes de contenu qui persistent. Cette analyse nous fait comprendre que la connaissance du sujet ou du domaine est extrêmement importante pour l'interprète en formation ou en situation réelle, ce qui est enseigné aux étudiants en interprétation de conférence depuis le tout début de leurs études. Cette connaissance ou maîtrise du sujet ou du domaine exige une préparation rigoureuse préalable à la mission qui est lui confiée. C'est ainsi que l'essentiel du sujet n'est plus une inconnue et une surprise totale pour l'interprète et qu'il peut mieux gérer des situations difficiles telles la restitution des chiffres, des noms propres, des énumérations, des nuances. Ce constat pourrait mieux être mis en exergue dans un autre ouvrage portant sur l'analyse de l'interprétation d'un discours à thématique connue ou pour lequel l'interprète a eu la possibilité de se renseigner.

## Bibliographie

- Jones, Roderick. (1997). *Conference Interpreting Explained*. Manchester : St. Jerome Publishing.  
Seleskovitch, Danic et Marianne Lederer. (2002). *Pédagogie raisonnée de l'interprétation*. Collection Traductologie, Commission européenne. Didier Eruditon.

# **PSYCHOLOGICAL PROCESSES AND THEIR INFLUENCE ON CONFERENCE INTERPRETATION**

**RALUCA-MARIA TOPALĂ**, Teaching Assistant, Technical University of Civil Engineering Bucharest, Department of Foreign Languages and Communication, e-mail: rmd1309@yahoo.com

**Résumé:** Cet ouvrage se propose de présenter une vue d'ensemble des processus mentaux impliqués dans l'activité d'interprétation de conférence, en commençant par les processus primaires, la sensation et la perception, en passant par l'attention et la mémoire, jusqu'à l'imagination et les processus affectifs, la motivation et la volonté. La pensée et la langue n'ont pas été abordées, car elles peuvent faire l'objet d'une étude consacrée à elles seules. La mémoire est traitée en détail pour mettre en évidence le rôle de tous les processus mnésiques dans l'interprétation de la conférence. En outre, la mémoire à court terme et la mémoire à long terme sont traitées séparément, en soulignant le rôle de chacune d'entre elles dans l'activité de l'interprète. Nous avons souligné les cas de réussite ou d'échec dans la restitution des informations relevant du fonctionnement des processus psychologiques.

**Mots-clés:** interprétation de conférence, mémoire, attention, représentation, processus mentaux1.

## **Introduction**

In a conference interpretation class, a speech contains the following information “this practice was banned by Louis XIII in 1630”. The student renders it as follows “această practică a fost interzisă de regele Ludovic al XIII-lea în 1930.” (The practice was banned by King Louis in 1930) Which type of cognitive process failure is this case relevant to? Short term memory? Yes, because if the student had registered the information properly and rendered it accordingly, the error would have been avoided. Long term memory ? That too, because if the student had known, from high school, more about the history of France, he would have known that it was impossible for France to have a King in 1930. Representation- yes, because if the student had a proper representation of XX century France, he couldn't have said that France had a King in 1930. Attention? Yes, because a proper level of attention, along with short term memory, would have allowed the student to properly store the information. In fact, all psychological processes in mechanism have an impact upon conference interpreter's training and activity.

## **2. Sensation and perception**

Sensation and perception are stages of processing of the senses in human and animal systems, such as vision, auditory and vestibular sense. Obviously, the auditory sense is the most important for a conference interpreter: the sound must be heard well, with no distortions, and ideally there should be no disturbing noises in the background (hence, the conference booths). Vision is also important- it is ideal for the interpreter not only to hear, but also to see the speaker, for an optimal processing of information. Moreover, if the speaker uses visual aids (such as slides), the interpreter should be able to see them. Particularly in the case of figures and unfamiliar terms, visual aids can be of great help. In the example mentioned above, it could be that the interpreter did not hear the year (1630) well from the beginning. In another example of training uttered during class, where “ovo-vegetarian” is rendered as “supra-vegetarian”, possibly due to the fact that “ovo” was misheard as “over”.

Experts have determined a series of laws that govern the way the perceptions are formed (integrality, structuralism of perception, perception consistency, selectiveness and significance). Selectiveness and significance are extremely important in conference interpretation, as they have an impact on what is perceived- what is familiar and significant will become more important in perception. If selectiveness works well, it can be very useful (in retaining and rendering the essential information), if not, the information retained and rendered can be significantly poorer.

Another important aspect related to perception is what experts call “perceptive set”- we perceive better what we are prepared to perceive. In the example above mentioned, with “ovo-vegetarian” a previous preparation could have ensured a correct perception of the term.

### **3. Attention**

Attention can be briefly defined as a cognitive process of focusing on only one aspect of the environment, while ignoring the others. In common language, the terms “concentration” and “focus” are used largely for defining a high level of attention. Attention is, undoubtedly, of utmost importance for an interpreter, as it helps him from the very beginning (the encoding of the message) to the end of a rendition (the ability to focus on one’s own rendition without being distracted by exterior factors). There is a certain property of attention which is very important for an interpreter, namely the selectiveness, which helps interpreters focus retain the connectors, main ideas, figures in speech. In relation to the selectiveness of attention, Anne Treisman developed the highly influential feature integration theory. According to this model, attention binds different features of an object (e.g., color and shape) into consciously experienced wholes. Moreover, attention deals with both familiar and unfamiliar information and helps us determine both categories of information. Following an experiment, Moray (1) demonstrated that the attention focuses better on what is familiar for a subject and has a particular significance to them. Thus, in preparing for a conference, it is of utmost important for an interpreter to become familiar with the field, the terminology, and the topics that will be discussed in that conference. This way, it will be a lot easier for the attention to focus on relevant aspects.

In the above mentioned example, it may well be the case that a failure if attention led to the erroneous rendition of the year.

### **4. Representation**

Representation is the term for both the cognitive process and its result. As a process, it allows the mental action with an object, and as the result it is the symbol that represented external reality. Generally representation involved the previous interaction of the object with the subject’s senses, but there are cases when a representation is built with direct interaction with that particular object (for example, in the King Louis example, there is no need to visit France or to see an image of that respective King in order to have a representation of France in the ‘30s. That is an example of complex representation).

Representations are a complex cognitive mechanism, in that they are close both to sensations and perception (in terms of content) and to thinking (due to the operational mechanism involved).

Representations have a series of properties (they are figurative, namely they contain the typical, most important features of an object, they are operative- they involve mechanism of associations, and they are panoramic- for instance a sphere cannot be perceived at once from all angles, nevertheless it is represented as if it had been seen from all angles).

There are various types of representation: depending of the types of activities they are involved in, they can be movement representations, artistic ones etc; depending on the degree of generality, they

are individual or general, depending on the type of process involved in their construction, they can be either memory representations -involving the previous interaction with the subject, and imagination representation, which do not require previous interaction with the object).

For a conference interpreter, correct representation can be extremely important, as they can be very useful for storing and recalling. When preparing for a technical conference, for example, it can be very useful to look at the images of the installations, images described, so as to build a solid representation of them.

## 5. Memory

Of all cognitive processes, memory, along with thinking and language, is of utmost importance for conference interpreters. It allows the subject to learn a new language, to acquire information in the form of representations, it allows the encoding of a message, the storage and the recalling, upon rendition.

### 5.1 Memory processes

Memory is “made-up” of three processes: encoding, storage and recalling. The encoding can be either intentional (requires voluntary effort and attention) or incidental (does not require voluntary effort or attention and is not disturbed or interrupted by other stimuli or activities). The role of voluntary effort in the conference interpretation is obvious- the encoding and rendition in both simultaneous and consecutive conference cannot be done without voluntary effort. Incidental encoding is also important, as it can retain pieces of information that can be of help later on, in the interpreter’s training and activity. Also, the role of setting a purpose and duration is important- the memory will “know” that a certain piece of information is encoded and retained for a conference which will take place the next day or for a rendition that will take place in the following minutes and will act accordingly. Incidental memory also plays a role; for example, an interpreter who has also translated documents from a specific field will find it much easier to interpret in a conference with that topic than one who did not translated any documents. In this case, the encoding was an incidental one, the terms were stored and retained with no voluntary effort; nevertheless, due to the deep intellectual involvement and interaction with the object, the quality of incidental encoding can be very high in such cases. Although many experts agree that, generally, the intentional memory tends to be more productive than the incidental one, the general conclusion is that the degree of involvement of the subject tends to be at least as important as the presence or absence of the voluntary efforts; in other words, an interpreter that has translated some hundreds of pages of documents will retain, probably, more information and will recall more terms than one who is simply preparing (by looking for terms in the dictionary etc), before the conference.

There are a series of factors that influence the quality of encoding. The first series of factors are the particularities of the material – nature, degree of structuring, homogeneity, volume). The first factor consists in the nature of the material. The material can be more or less abstract, practical or theoretical, intuitive or abstract. Experimental researches conducted by J.P. Guilford have shown that the intuitive-sensory materials tend to be better encoded (images) than the abstract ones (words). Thus, when preparing for a conference, the interpreter should try to couple the terms with images or to insist more on the encoding of abstract images. The second factor pertains to the material as well- the degree of structuring and organization. Obviously, a well structured and organized material will be better encoded than a less structured one. As for the material organized in series, most researches have shown that the elements from the beginning and the end of the series are better retained. This could be quite useful for an interpreter, particularly in consecutive interpretation; knowing this, the interpreter will focus better on the elements in the middle. A third factor is the homogeneity

and heterogeneity of the material. In relation to this aspect, there are a series of discoveries, some of which can be extremely useful for an interpreter. The *Robinson effect* points out that the more homogenous a series of items, the easier it will be retained. According to the *Restorff effect*, the heterogeneous elements placed in an homogenous list will be easier retained. According to the *Underwood effect*, the less heterogeneous materials will be better retained than the more heterogeneous ones. The volume of the material is another factor that influences the quality of encoding and storage. Most researches point out that the difficulty of a task is not directly proportional to its length (in other words, memorizing a list of 10 items is not equal to memorizing two lists of 5 items each). As for the number of elements that can be retained at once, an expert named Miller coined the term of “chunk” (7+/-2). A chunk is more than just a series of elements, but an integrated information structure. Other particularities of the material- the degree of familiarity and significance, its agreeable/disagreeable nature have their impact on encoding as well. For the two examples mentioned above, (ovo-vegetarianism and King Louis III) it might well be the case that neither of them were containing information that was familiar to the student, and this had a negative influence upon the encoding. Another category of factors pertain to the particularities of the subject the state from the moment of encoding, experience, attitude and motivation, repetition, the degree of involvement. The degree of involvement is a very important factor; as it has been shown above, the degree of involvement has a great impact upon encoding. According to most researches, the deeper the involvement, the better the encoding. Thus, an interpreter who has actively dealt with certain rare terms in a foreign languages (either he used them in a conference interpretation, or translated documents containing those terms) will find it much easier to interpret them in conference, than one who did not have the opportunity to work actively with those terms and had to look for them in a dictionary, the previous day. The nervous system reactivity also has an influence upon the encoding. Researchers have shown that, particularly in the case of verbal elements, hyper reactivity has a negative influence upon the subject’s encoding capacity. Repetition is also very important for ensuring a successful encoding. Researchers have pointed out that certain intervals of time are more effective, requiring fewer repetitions and generally, fewer repetitions at larger intervals (24 hours) can be more effective than more repetitions at a narrower interval (few minutes). Knowing this, an interpreter can better prepare for a conference, by looking for the difficult terms in the dictionary 2-3 days prior to the conference and repeating them in the remaining days.

The process of storage allows for the information to be retained, in order to be used further on, when necessary. The duration of storage varies from few seconds to years. The reasons for these variations pertain to several factors. The characteristics of the material are one of these factors. For example, a material with a meaning and significance will better retained than one with no meaning; researches have shown that, over a longer term, the main ideas from a material will be better retained than logical units and the textual form of the respective material. Also, the material that bears a personal significance for the subject is better retained. A number of researches have pointed out that semantic information is better retained than non-semantic one; the explanations would pertain to the superior cognitive elaboration (not always voluntary) and involvement (the subject is “forced” to think of a meaning) required by the semantic information. Setting a purpose and duration also has an impact. In consecutive interpretation, the purpose and duration will be set for the following five seconds, in preparing for a conference, the duration will be a couple of days or even a week, and when learning a new language, the duration will be the entire life.

Storage has certain dynamics, which explains why a certain material can be recalled in a different form than it was encoded- poorer in details or, on the contrary, more complex. The idea of fidelity of storage should not be taken in its absolute meaning, as it depends on a series of factors, from the quality of encoding to certain associations that lead to an “enrichment”, in other words, an enhancement of the material.

Retrieval is the process that allows us to recollect the information and use it, when necessary. Retrieval can be involuntary or voluntary. For conference interpreters the voluntary retrieval is of utmost importance, but also the involuntary type has also a role ( if the respective speech contains pieces of information that are familiar to the interpreter, due to involuntary recollection, the rendition will be facilitated); which brings us to the two mechanisms of retrieval- recognition and reproduction. Recognition involves presence of the material, whereas reproduction is done in the absence of the material. Reproduction is more important for interpreters (their activity consists in reproducing the material in the absence of it), but recognition can also play an important role (see the examples mentioned above, if the period when Louis XIII rules or the concept of ovo-vegetarian had been familiar to the students, the rendition wouldn't have been affected).

### **5.2 Types of memory**

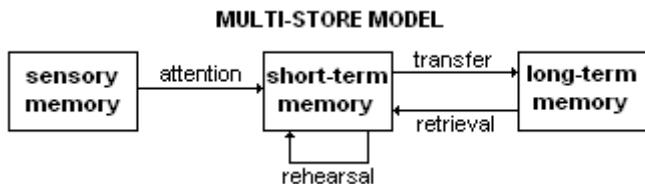
There are several types of memory, depending on the criteria taken into consideration. Depending on the criteria of the content, the memory can be sensory ( auditory, visual, olfactory etc), emotional, cognitive and movement memory. Depending on the degree of awareness, we have implicit or explicit memory. The explicit memory involves the awareness of the retrieval, whereas the implicit memory defines the facilitation of the current tasks by the previous experience, in the latter, the subject is not aware of this retrieval.

Depending on the duration, we have short term memory and long term memory. For instance, in a conference, either consecutive or simultaneous, the interpreter will remember most of the information in the following seconds (for simultaneous) or minutes (for consecutive). But after a day or two, the interpreter will only remember the important ideas, the general lines of the discussion/speech, and not in the exact form in which it was uttered. In the examples mentioned above, a proper functioning of the short term memory would have allowed the student to render both ideas/terms properly (ovo-vegetarian and King Louis XIII). Moreover, if the student's long term memory had contained these two units of information, the rendition would have been correct, and the short term memory effort would have been less intense. I personally was in the following situation: the speaker was a person "of a certain age" who didn't speak native English, even though he spoke fluently, but due to age, the pronunciation was rather difficult. However the situation was such (a public press conference), that I could not ask him to speak louder or to pronounce more clearly. He referred to a metaphor described by the great author Nabokov who collected butterflies. I could not ever hear the name well, let alone rely on short-term memory I order to render it properly. However, due to the fact that this unit of information (that Nabokov was a butterfly collector) was present in my long-term memory helped me in rendering properly the metaphor and the name of the author.

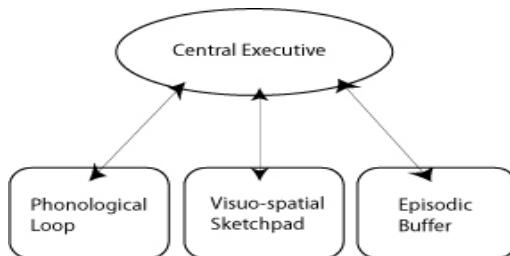
Short term memory allows us to recall information for a period of few seconds to few minutes. The number of items that can be encoded , stored and retrieved by the short term memory varies from 4-5 to 7+- 2, depending on the research; however, the number can be enhanced by *chuncking*. By contrast, long term memory allows us to recall a much larger quantity of information, for a much longer period of time (tens of years, sometimes). The duration of the storage of a particular unit of information depends on its significance for the subject, on the repetitions, on the number of retrievals (this is why an interpreter who specializes in a field, for instance legal, will find it very easy to work with certain terms that might seem to be rather difficult for another interpreter, who is not specialized in that respective field). There are various expert opinions about short term memory and long term memory; some researchers considered they are opposite, some have considered that they are essentially two stages of the same process.

Various experts have put forward models that explain the way that memory functions. One of these models is the one proposed by Atkinson- Shiffrin, the so-called "multi-store level", according to which long term memory is composed of several sub-components, and rehearsals

is the only mechanism by which the information reaches the long-term storage. This model was criticized for over-simplifying things and due to the fact that it has been demonstrated that, in some cases, the information can get to long-term storage with no rehearsal.



A more recent model is the one proposed by Baddeley and Hitch. This model replaced the concept of short-term memory with specific components. The central executive binds information from a number of sources, coordinates the other systems, shifts between tasks or retrieval strategies, and also deals with selective attention and inhibition. It also directs the information to the three processes- visuo-spatial sketchpad (visual information), phonological loop (auditory, verbal information) and the episodic buffer (links information across domains).



### **The Baddeley and Hitch model**

Irrespective of the model of theory that one adheres to, all memory types and processes have an impact upon conference interpreter's training and career, and memory training should not focus solely, for example, on short-term memory, but long-term memory should be taken into consideration as well.

## **6. Imagination**

Imagination is the mind's ability to form mental images and concepts without having perceived that object through their sense. Imagination works, just like memory, with representations, but in the absence of the objects. Imagination has several forms:

A too vivid imagination can sometimes hinder the interpreter in his activity, as he might "imagine" (or suppose) having heard terms, words that were not uttered. (In the "ovo-vegetarian" example, it is such a case of "active" imagination that made the student imagine that he had heard "over-vegetarian"). However, imagination can have a positive role in interpreters' activity, as it can facilitate their rendition of a descriptive speech (for example , when a city or building is described, it can be very useful for the interpreter to have a clear image if that respective city, even when the image is formed in the absence entirely based on imagination).

## **7. Motivation, affective processes and volition**

Motivation, affective processes and volition deserve a separate article, as their impact on the interpreters' activity is immense and often underestimated.

### **7.1. Motivation**

Motivation is what drives people to achieve their goals. The concept of "optimal motivation" defines the most adequate level of motivation for a specific task. In some cases, the level of motivation can be too low, and thus efforts made for achieving that task can be too low, or, on

the contrary, the level of motivation can be so high that it can become “overwhelming” and thus hinder the subject (in our case, the interpreter) in performing the respective task. The subject shall adapt (by means of self-control) the level of motivation to the level of difficulty of the respective task; the proper level of motivation will determine the efforts made.

### **7.2. Affective processes**

As for affective processes, they can have great influence in conference interpretation as well. The influence of primary affective processes (i.e. emotions) can be noticed in various situations: for example, if the topic of a conference or of a certain speech is particularly pleasant for the interpreter, he will find it often much easier to interpret that particular conference or speech. On the contrary, interpreters tend to find it more difficult to interpret in conference or speech with an unpleasant topic. If the topic of the respective conference is in conflict with the interpreter's superior affective processes (i.e. feeling, convictions) the interpreter can decide against interpreting in that particular conference. By no means shall the interpreter give out his or her feeling towards what is being discussed in the room, and by no means shall he or she change the meaning of what is being said, through interpretation, so as to be in accordance to his own convictions. Such behavior is considered highly unprofessional and unethical and usually attracts criticism from the public and speaker (if the change of meaning is noticed). We will not insist now on what is ethical and unethical for an interpreter to do. As it has been said already, if the topic or the organizers of the conference are in conflict with the interpreter's feeling and convictions he is free not to interpret in that conference, provided he is a freelance interpreter (in this case he will notify the organizers and /or the translation agency in due time).

### **7.3. Volition**

Volition is the name for another category of processes that have a deep impact on the interpreter's activity. The effort of interpretation as such requires, besides motivation, a voluntary effort, which, as it has been mentioned, had to be adequate to the level of difficulty of the conference/speech. There are cases when students with a good level of English and a good level of mastering the interpretation techniques have failed to render correctly a term or name or an idea simply due to a low level of voluntary effort.

## **8. Conclusion**

I have left aside the process of thinking and the language, as they deserve a dedicated article; it goes without saying that thinking and language do have an impact upon conference interpretation. Normally, one would consider thinking, language and memory are the most important psychological processes that have an influence upon the process of interpretation. Indeed they are; however, the other processes should not be neglected in the training for this profession or in the preparation for a conference/event. As it has been shown above, conference interpreters can be influenced in their training and their activity in general, by several other factors, from a too vivid imagination to a lower motivation, from a lack of basic knowledge in the long-term memory to hearing/sight problems.

## **Bibliography**

Shohov, Serge. (2003). *Trends in cognitive psychology*. US: Nova Science Publishers.  
Treisman, Anne and Gelade, Garry . (1980). *A feature-integrated Theory of Attention*. Cognitive Psychology. 12, 97-136, [online] Available at the following address:

<http://www.scribd.com/doc/25144563/TREISMAN-A-M-GELADE-G-A-feature-integration-Theory-of-Attention-1980> (Accessed : 4.02.2011)

Zlate, Mielu. (2000). *Fundamentele psihologiei*. Bucureşti: Ed. Pro-Humanitate.

Zlate, Mielu. (1999). *Psihologia mecanismelor cognitive*. Iaşi: Polirom.

# METHODOLOGIE DU FOS: OBJECTIFS D'APPRENTISSAGE, CONTENUS D'ENSEIGNEMENT, EVALUATION-AUTOFORMATION

**EUPHROSYNE EFTHIMIADOU**, Professeur assistant, dr., École de l'Air hellénique, Grèce,  
e-mail: efrosin13@yahoo.com

**Abstract:** At the beginning of the 21st century, French intended for professional purposes knew a remarkable development having marked the necessity of adapting itself to new contexts. The innovation of French for specific purposes (FOS) consists in centring on the learner in order to achieve its learning objectives and widens to cover the growing new needs of the natives in the professional world.

As for the contents of education, the author can integrate them into the competences scale of the Leonardo da Vinci "Professional Communication" project where we distinguish the following skills: a) communicate orally, b) inquire to inform, c) understand a message, d) realize a message to the paper, e) appreciate a message. We so notice that the vocational training reaches new parameters, specific not only to working situations but also to attitudes such as decision-making, choice of the communication channel, or the duty to act.

This applied pedagogy comes true by means of the tasks close to the authentic. On the other hand, the integration of the TICE plays a determining role in the acquisition of data during the learning - education of the FOS and opens new ways of exploration in which direct experience can be transferred to other domains.

**Keywords:** objectives of learning, applied pedagogy, new technologies, project of professional communication, transfer or transposition of ideas, transferable experiences

## 1. Introduction

Au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle, le français destiné à des fins professionnelles a connu un développement remarquable ayant marqué la nécessité de s'adapter à de nouveaux contextes mais aussi à des publics divers. L'innovation du français sur objectifs spécifiques (FOS) consiste à se centrer sur l'apprenant en vue de réaliser ses objectifs d'apprentissage. Récemment, le FOS s'élargit afin de couvrir les nouveaux besoins qui se créent avec les natifs dans le monde professionnel. Dans ce cas, on va, d'une part, se référer aux contenus d'enseignement et à leur intégration dans la grille des habiletés du projet de « Communication Professionnelle » Leonardo da Vinci et, d'autre part, on va souligner comment le choix d'une méthodologie pragmatique pourrait ouvrir de nouvelles pistes pour guider l'apprenant vers l'autonomie.

## 2. Historique du FOS et objectifs d'apprentissage

L'histoire du FOS date du début du XX<sup>e</sup> siècle avec le développement du français militaire. A partir de 1960, on voit un intérêt particulier pour former de nouveaux publics dans des domaines spécialisés et, plus tard, l'apparition du français fonctionnel veut répondre aux besoins qui se créent dans le monde politique et économique. Le Français sur Objectifs Spécifiques, calqué sur l'expression anglaise, English for Special Purposes, invite l'apprenant à réaliser ses objectifs d'apprentissage. A l'aube du troisième millénaire, le Français Langue Professionnelle vise à s'adapter aux exigences des milieux professionnels.

Récemment, on observe que de nouveaux besoins se créent dans la didactique des spécialités. Comme Mourlon-Dallies l'indique, « on remarque que ces dernières années le français de spécialité tout comme le FOS connaissent un renouveau: d'abord parce qu'émergent (ou renaissent) certains domaines de spécialité « porteurs » comme le français de la médecine

mais aussi parce que, conjointement, les demandes de formation se diversifient en « niches » de plus en plus pointues (comme l'aéronautique, l'art floral, etc.) qui offrent d'heureuses perspectives au FOS. Parallèlement à ce renouveau, on note un second phénomène plus inédit: une demande d'amélioration des compétences en français pour l'exercice des professions, émanant le plus souvent d'organisations professionnelles fédérées en réseaux (office de professions, fédérations de branches de métiers, regroupement d'écoles spécialisées). Aux plans politique et économique, ces nouvelles demandes résultent de l'intensification des flux migratoires à tous les niveaux de qualification. Elles concernent principalement des étudiants ou professionnels en fin ou en complément de spécialisation et des migrants venus travailler en France ou dans un pays francophone (Mourlon-Dallies F., 2006, p. 26).

Dans le cadre de la formation en FOS, le concepteur des programmes devrait passer à la collecte des données pour mieux se documenter à travers des ressources spécialisées dans le domaine visé ou en prenant contact avec des spécialistes. Au cas où le concepteur n'arrive pas à sélectionner des situations cibles, il pourrait consulter des revues spécialisées ou exploiter des sites électroniques tel que <http://www.le-fos.com/TIC.htm> (consulté le 20-06-2009) ou même avoir recours à son expérience pédagogique. Selon Jean-Marc Mangiante et Chantal Parpette (Mangiante 2004, Parpette 2004), le concepteur des programmes devrait, d'une part, se familiariser avec une démarche globale et, d'autre part, mener une réflexion sur l'adaptation de cette démarche type à des situations particulières. Ainsi, on vise à l'analyse des besoins et à la collecte des données en aboutissant à l'élaboration du cours en FOS.

### **3. Les contenus d'enseignement**

La diversification des besoins et la complexité des situations d'apprentissage souligne la nécessité de ne pas se limiter à des acquisitions langagières mais de mettre en œuvre de situations professionnelles authentiques. Comme l'indique Christine Sagnier, « dans le domaine du FOS, où prime le souci de traiter des situations de la vie professionnelle en priorité et où il est commun de dresser des inventaires de fonctions de communication associées à des situations cibles, le danger de focalisation sur les seuls aspects langagiers est encore plus grand » ([http://www.francparler.org/pj/fos\\_sagnier.rtf](http://www.francparler.org/pj/fos_sagnier.rtf), consulté le 09-05-2009).

#### ***3.1. Leonardo da Vinci – Projet de Communication Professionnelle***

Le programme de formation européen Leonardo da Vinci vise à construire une méthodologie d'apprentissage qui accompagne le parcours de l'apprenant en lui offrant l'opportunité de s'engager pleinement dans l'acte d'apprendre. De cette manière, la satisfaction de l'intention d'apprentissage ainsi que la formulation des projets sont des préalables pour attirer l'attention du participant en encourageant sa motivation. Le projet des participants s'inscrit dans le parcours de formation professionnelle ayant pour but de :

- inciter les élèves de l'enseignement professionnel initial à faire leur stage en entreprise dans un pays européen autre que la France ;
- permettre à des élèves de collège de faire de même, dans le respect des règles de sécurité et de suivi en vigueur, puisque leur participation à des activités de découverte professionnelle au sein d'une entreprise d'un pays européen est possible ;
- permettre à un plus grand nombre d'apprentis d'effectuer un stage dans une entreprise située dans un autre pays européen ;
- professionnaliser les acteurs de la formation (enseignants et formateurs, chefs d'établissement, conseillers en formation continue, conseillers d'orientation, tuteurs en

entreprise, etc.) dans le domaine des langues, des TICE, et dans les divers champs professionnels ;

- encourager la mobilité des publics adultes de la formation continue (demandeurs d'emploi, personnes en alternance, salariés hors alternance et apprentissage) et améliorer la qualité des services qui leur sont destinés, en particulier dans le domaine de l'orientation ;
- faire en sorte que les publics du programme Leonardo bénéficient des progrès accomplis par l'Europe en matière de transparence et de reconnaissance des qualifications et encourager, notamment, l'utilisation du portfolio Europass ;
- mettre en place des pratiques et des outils de formation professionnelle innovants (y compris en matière de transparence et de reconnaissance des qualifications et d'orientation tout au long de la vie) et assurer leur utilisation et leur diffusion notamment par le biais du transfert d'innovation ;
- identifier les bonnes pratiques européennes qui permettront le renforcement des relations entre les établissements de formation et les entreprises.

Quant aux contenus d'enseignement, l'animateur peut les intégrer dans la grille des habiletés du projet de « Communication Professionnelle » Leonardo da Vinci ([http://www.eurocordiale.lu/compro/index\\_fr.html](http://www.eurocordiale.lu/compro/index_fr.html), consulté le 02-04-2009), où l'on distingue les compétences suivantes:

a) communiquer à l'oral, b) s'informer-se documenter, c) comprendre un message, d) réaliser un message à l'écrit, e) apprécier un message.

Selon l'habileté *Communiquer à l'oral*, on s'intéresse à engager les apprenants dans des tâches qui cultivent un savoir faire et une prise de conscience du processus de l'apprentissage en leur proposant des activités de sensibilisation liées à la gestion du temps et de l'espace où l'on maîtrise le gestuel ou même les réactions affectives et émotionnelles. De plus, l'habileté *Réaliser un message à l'écrit* focalise l'intérêt sur la mise en relation des éléments communs et différents mais aussi sur la capacité à transférer ou à transposer des idées dans des contextes similaires ou divergents. D'autre part, deux nouvelles habiletés apparaissent à cultiver: la *capacité à s'informer, à se documenter* mais aussi celle qui consiste à opérer un choix évaluatif dans *l'appréciation d'un message*. Travailler en français signifie enseigner des situations de travail mais aussi des attitudes comme les prises de décision, le choix du canal de communication, le devoir d'agir.

### **3.2. Faire preuve d'une méthodologie actionnelle**

Car le contexte renvoie à la multitude des événements et des paramètres de la situation propres à la personne mais aussi extérieurs à elle, dans laquelle s'inscrivent les actes de communication. On pourrait s'intéresser à l'**exploitation des données** dans des contextes convergents et divergents. D'une part, on pourrait passer au **classement des données par champ sémantique** en créant des catégories. On va: a) rechercher des analogies par le repérage des synonymes ou des équivalences, b) réagir par contiguïté par la relativité de termes ou d'idées, c) faire preuve de pensée latérale. D'autre part, il est possible de passer au **traitement des données**. On peut: a) enrichir le champ lexical par le nouveau réemploi du lexique en associant les mêmes mots à de nouvelles idées similaires ou divergentes, b) emprunter des mots ou expressions avec la technique du transfert pour les intégrer dans le même ou un autre contexte, c) pour la production, il est possible d'alterner parmi la reproduction, la modification, la combinaison d'éléments variés. C'est pourquoi, on fait appel à l'imagination créatrice en passant par la découverte au classement par catégories, à

l’élaboration et, enfin, à la production libre. La mise en relation d’éléments variés, la capacité à synthétiser, la tendance à la divergence et à l’originalité.

D’ailleurs, Philippe Meirieu se réfère à l’émergence d’un modèle pédagogique de l’apprentissage articulant finalisation et formalisation. Le processus pédagogique doit s’inscrire dans l’implication de l’apprenant d’une part, et d’autre part, dans un projet mobilisateur. Ainsi, le transfert des connaissances se réalise par la capacité à réutiliser des micro-expertises acquises sur des tâches précises et combinées autrement. « En réalité, la question du transfert, outre sa dimension scientifique, a une dimension praxéologique car travailler sur le transfert: a) c’est permettre de donner de l’unité aux apprentissages, b) c’est permettre d’engager des collaborations formatives entre les différents acteurs de la formation (en particulier dans les situations), c) mettre l’acquisition de l’autonomie au cœur de la démarche de formation (<http://www.meirieu.com/COURS/M1/M1-DOCO8.pdf>, consulté le 20-06-2009).

Il est intéressant de choisir une méthode pragmatique fondée sur une méthodologie actionnelle. La mise en situation se réalise à travers les jeux de rôle, les simulations globales et les études de cas. Ainsi, les situations professionnelles et les tâches réalisées sont variées et现实istes en donnant lieu à des productions écrite ou orale proches de l’authentique. Ainsi, il s’avère important de mettre l’accent sur l’élaboration d’un cours fondé sur des documents authentiques tout en proposant des tâches de résolutions de problèmes. Le développement des tâches conduit à un apprentissage coopératif. Enfin, l’ultime but serait d’élaborer de scénarios d’exploitation et de canevas pédagogiques qui aboutiraient à une pédagogie de projet. Ainsi, l’animateur se permet d’impliquer les participants dans la vraie vie tout en cultivant des savoir-faire professionnels, ce qui correspond aux nouvelles exigences qui se créent dans leur monde professionnel.

## 4. Évaluation-autoformation

La nécessité de placer l’apprenant au cœur du processus de l’apprentissage et de focaliser l’acte d’apprendre sur son vécu donne lieu à des situations pragmatiques. Il s’avère important d’engager les apprenants dans un processus de réflexion où l’on fait appel à des tâches variées et现实istes en vue d’optimiser leurs attentes mais aussi afin d’ouvrir de nouvelles pistes les orientant à l’autonomie. Le but ultime serait de guider les participants à la compétence apprendre à apprendre par la recherche et l’exploitation des données dans la toile informatique.

### 4.1. Optimiser les attentes du public

Car l’apprenant doit non seulement se sensibiliser à la création des activités qui donnent à la communication une dimension interculturelle mais aussi savoir gérer le temps, l’espace ou même son attitude comportementale. Un certain nombre de facteurs liés à l’affectivité jouent un rôle primordial pour favoriser leur motivation et leur éveil. Les simulations globales s’adaptent à la didactique du français à visée professionnelle, puisqu’elles peuvent associer savoir-faire et savoir-être tout en cultivant à la fois des compétences linguistiques et pragmatiques en liberté et avec improvisation.

Quant à l’animateur, il peut recourir à plusieurs types d’évaluation. S’il souhaite réaliser une mise à niveau, il proposera une évaluation diagnostique pour détecter les compétences des apprenants au début de la formation. Puis tout au long de la formation, il arrive de soumettre des questionnaires et faire preuve d’évaluation formative pour tester les connaissances en continu. De plus, l’évaluation sommative se place à la fin d’un projet de formation D’autre part, il est possible de proposer l’évaluation de la performance ou l’évaluation interactive avant de passer à l’autoévaluation.

#### **4.2. TICE et FOS**

Avec le développement de nouvelles technologies, une nouvelle composante se crée, celle qui consiste à faciliter l'apprentissage en supervisant à distance. La création d'une pédagogie de projet pourrait se réaliser par la conception et l'exploitation des interfaces de travail à partir de l'Internet, la proposition de canevas pédagogiques et de tâches de résolutions de problèmes ainsi que la conception de mini-simulations à partir d'informations à collecter sur le réseau suivies de documents écrits ou sonores.

Les TICE contribuent efficacement à l'enseignement/apprentissage du FOS. Pour cette raison, il est essentiel de profiter de leur impact, puisque même les apprenants s'y investissent avec promptitude. D'ailleurs, même les formateurs peuvent en tirer profit, vu qu'il est de plus en plus facile de superviser à distance avec la création d'une plate-forme pédagogique. Les références suivantes sur la didactique du FOS à l'aide des TICE permettent d'ouvrir de nouvelles perspectives dans la formation de FOS à distance.

Le site LE FOS.COM contribue à la réalisation des tâches bénéfiques à l'aide des TICE dans le domaine de l'enseignement /apprentissage de FOS. On accorde une importance particulière aux domaines les plus demandés par les publics du FOS: le français des affaires, le français du tourisme et de l'hôtellerie, le français juridique, le français médical et le français des relations internationales. Au sein de l'Espace Educatif, est installée une plate-forme éducative de type Moodle. Il s'agit d'une plate-forme fonctionnelle qui permet de mener des formations collaboratives complètement à distance. L'existence de différents modules rendent les formations interactives tout en répondant aux exigences spécifiques des publics. Enfin, on remarque la présence d'un espace collaboratif où les apprenants peuvent travailler ensemble en vue de réaliser certaines tâches collaboratives sans négliger l'espace créé pour les didacticiens du FOS qui participent au cadre du forum du site (<http://www.le-fos.com/index.htm>, consulté le 10-09-2009).

Dans le cadre de l'apprentissage collaboratif à distance, le formateur incite les apprenants à travailler ensemble en vue de réaliser certaines tâches collaboratives. Dans ce contexte, les apprenants sont invités à s'entraider en vue de surmonter leurs difficultés. Cette approche collaborative présente des effets positifs chez les apprenants tout en cultivant la notion de solidarité. En ce qui concerne les formateurs du FOS, ils arrivent à échanger leurs expériences, à partager les tâches du travail tout en développant leurs compétences.

D'autre part, l'apprenant lui-même a la possibilité de s'autoévaluer en consacrant du temps personnel à son autoformation. Dans cet aspect, de nouveaux sites apparaissent dans le web dans le but de former les usagers. D'une part, le site *parcours web* consacré au *français des affaires* ([www.uv.es/moltoe/cours/affaires/top.htm](http://www.uv.es/moltoe/cours/affaires/top.htm), consulté le 10-04-2009) propose des activités interactives à l'aide des outils comme a) le dictionnaire en ligne français-espagnol, espagnol-français et un autre français-français, b) le dictionnaire économique et celui de l'apprentissage du français des affaires (dafa), c) le conjugueur, d) le traducteur en ligne parmi lesquels reverso, babelfish ou celui de google.

De plus, on peut recourir à des activités de vocabulaire et de grammaire du département de français de l'Université de Pérouse, de la section économie ou à des compréhensions de texte et même à des vidéos sur le monde de l'entreprise pour exercer la compréhension écrite et orale. Pour ceux qui souhaitent cultiver la production écrite, on y trouve une partie consacrée à la lettre de motivation et au CV utiles à la recherche d'emploi ou aux stages. De plus, on pourrait cultiver la communication téléphonique. Au surplus, on trouve des liens comme celui de 7 jours sur la planète (<http://www.tv5.org/TV5Site/7-jours/>, consulté le 20-04-2009), qui fait une approche de l'actualité internationale à l'aide de séquences vidéos exploitées selon les niveaux de compétence A2, B1, B2 du Cadre européen de références pour les langues (CECR). Enfin, la visualisation du

journal de l'actualité économique donnerait lieu à un exposé oral avant d'aboutir au test sur l'économie française mais aussi à d'autres liens liés au monde des affaires.

Cette pédagogie actionnelle en FOS se réalise donc par le choix d'une méthodologie pragmatique avec des tâches proches de l'authentique. Grâce à l'exploitation des tâches dans de contextes variés et multiples, on peut guider l'apprenant pour être formé dans des conditions favorables faisant appel à la motivation et à l'investissement personnel dans l'acte d'apprendre. Ainsi, l'élaboration des tâches authentiques facilitent la formation des participants qui peuvent optimiser leurs attentes par l'adoption d'une pédagogie de projet interactive. Car l'intégration des TICE joue un rôle déterminant dans l'acquisition et l'assimilation des données dans l'apprentissage-enseignement du FOS. Et s'avère porteur puisqu'il ouvre de nouvelles pistes d'exploitation avec des acquis transférables à d'autres domaines. Finalement, ce qui reste privilégié, c'est l'adoption par l'apprenant d'une nouvelle mentalité liée à la formation de la personnalité dans un contexte professionnel.

## Bibliographie

- Mangiante, Jean-Marc et Chantal Parpette. (2004). « *Le Français sur Objectif Spécifique* », Hachette, Paris.
- Meirieu, Philippe. *Apprentissages et didactiques des disciplines scolaires, Master 1 de Sciences de l'Éducation. Séquence no 8: De l'acquisition au transfert.* [en ligne]. Accessible à l'adresse: <http://www.meirieu.com/COURS/M1/M1-DOCO8.pdf> (consulté le 20-06-2009)
- Mourlhon-Dallies, Florence. (2006). *Penser le français langue professionnelle. Le français dans le Monde* n° 346. FIPF-Clé international: 25-28.
- Parcours web: *Français des affaires.* [en ligne]. Accessible à l'adresse:  
[www.uv.es/moltoe/cours/affaires/top.htm](http://www.uv.es/moltoe/cours/affaires/top.htm) (consulté le 10-04-2009)
- Projet Leonardo Da Vinci. *Éducation et culture « Communication professionnelle »: Grille des habiletés.* [en ligne]. Accessible à l'adresse: (consulté le 02-04-2009)
- Qotb, Hani. « L'apprentissage collaboratif à distance du FOS.COM. » [en ligne]. Accessible à l'adresse: <http://www.le-fos.com/collaboratif.htm> (consulté le 20-06-2009)
- Sagnier, Christine. *Les méthodes et l'usage des méthodes en FOS: intérêts, usages, limites.* The American School of International Management. [en ligne]. Accessible à l'adresse:  
[www.francparler.org/pj/fos\\_sagnier.rtf](http://www.francparler.org/pj/fos_sagnier.rtf) (consulté le 09-05-2009)
- TV 5 monde. *7 jours sur la planète.* [en ligne]. Accessible à l'adresse: <http://www.tv5.org/TV5Site/7-jours/> (consulté le 20-04-2009)

# **LA COMMUNICATION PÉDAGOGIQUE OU L'ART DE LA SÉDUCTION: PETIT PRÉCIS DE COMMUNICATION POUR ENSEIGNANTS DÉBUTANTS**

**GEORGES SAWADOGO**, Maître de Conférences en Didactique, Université de Koudougou, Burkina Faso,  
e-mail: georges\_sawadogo@yahoo.fr

**Abstract:** Isn't teaching communicating as well? The teacher must be able to understand what is happening in his classroom where the communication situation is permanently in jeopardy. Both teachers and pupils no longer share either the same culture or the same codes. There is the great risk that the message delivered is not the one received. So, how do we interpret the multiple signals issued by the classroom? How do we turn those signals into assets likely to bring about an efficient transmission of knowledge? Through changes in curricula, subjects, references, types of pupils, study paths, training of teachers, a reality prevails: teaching must always be provided to pupils. This is where things get worse: the teachers are facing a serious problem of communication.

After defining the key words, the purpose of the present work underlines the peculiarity of pedagogic communication, while insisting on the importance of non verbal language and the language of media. We intend to end up with a record of the assets likely to bring about a good pedagogic communication.

**Keywords:** communication, pedagogy, didactics, teaching, french

## **1. Introduction**

Le système éducatif burkinabè, comme bien d'autres en Afrique subsaharienne francophone, est confronté à un triple défi: la définition de ce qu'il doit transmettre (le débat sur les programmes est loin d'être clos) et les effectifs pléthoriques avec un enseignement de masse dont la conséquence principale est la difficulté d'appliquer *stricto sensu* les méthodes actives et la pédagogie différenciée. Le troisième a trait au déficit en formation des enseignants (déficit en nombre et en qualité). En classe, la plupart des enseignants se trouvent face à des réactions qu'ils ne peuvent analyser, à des dynamiques imprévisibles, à des refus peu ou pas du tout voilés auxquels ils doivent faire face. De lieu de transmission de savoirs qu'il était, le système est représenté comme un lieu de conflits. Conflits de valeurs, de savoirs et de pratiques. Les sciences humaines ont produit depuis une trentaine d'années des théories qui expliquent nombre de phénomènes régissant les échanges et la communication. Les sciences de l'éducation en particulier, sont en train, à partir de savoirs déjà constitués et reconnus, (psychologie, sociologie, sémiologie, linguistique, etc.) d'articuler des discours qui permettent de comprendre un peu mieux une situation de classe dans la complexité de toutes ses dimensions (affective, sociale, didactique, etc.).

Dans tous les secteurs de la vie, la communication est un moyen indispensable pour atteindre des objectifs que l'on s'est fixés. Le système éducatif semble en avoir pris conscience, car le déficit en communication engendre des griefs graves. Dans tous les cas, on ne peut pas ne pas communiquer. L'enseignant est appelé à communiquer avec ses collègues, ses supérieurs hiérarchiques, son environnement immédiat, et bien entendu sa classe. Communiquer c'est bien, mais savoir communiquer, c'est nettement mieux. L'essentiel de notre propos s'articule autour de la question fondamentale de la communication en situation de classe, surtout quand on sait que s'exprimer, communiquer, de surcroît oralement, est un apprentissage de longue haleine. Mais avant toutes choses, quelques observations s'imposent: enseigner, c'est susciter le dialogue chaque jour. L'enseignement étant entre autres entendu comme « une transmission

de savoirs » (savoir savant, encyclopédique ou disciplinaire, savoir-faire, savoir être, etc.), il suppose de ce fait l’usage d’un ou de plusieurs médias, au sens large, c’est-à-dire des canaux ou des courroies de transmission.

Le média le plus approprié parce que le plus naturel, c'est évidemment le langage, critère le plus pertinent qui permet de distinguer l'homme de l'animal. Nous n'insisterons pas sur certaines conceptions philosophiques, psychologiques, sociologiques ou linguistiques du langage. Signalons néanmoins l'importance de certaines conceptions linguistiques du langage, notamment celle de Ferdinand de Saussure (1963) qui avait déjà proposé un « circuit de la parole » avec la distinction pas toujours évidente des concepts de « langue » et de « parole », celle d'Émile Benveniste (1966) avec la question de la subjectivité dans le langage et celle de Jacques Lacan (1981) avec une approche de l'inconscient qui serait structuré comme un langage, etc. Enfin, dans un tel contexte, le langage va servir de médium privilégié dans la « transmission » des savoirs, c'est-à-dire dans l'enseignement, à travers les formes dialogiques ou communicationnelles, largement étudiées entre autres par Roman Jakobson (1963) avec son fameux schéma de la communication linguistique, revisité grâce aux recherches en psychologie, pédagogie et sociologie notamment, et par Kerbrat-Orecchionni Catherine (1980), intéressée par les relations interpersonnelles (notamment la conversation). Ceci nous amène à nous intéresser plus singulièrement à la nature et aux stratégies de communication en situation de classe ou communication pédagogique. A cet effet, les points suivants seront abordés: la définition des concepts de base, la spécificité de la communication pédagogique, l'importance du langage non-verbal, le choix et le rôle des médias, les atouts d'une bonne communication pédagogique.

## 2. Définition des concepts de base

Étymologiquement, dialoguer signifie « parler à deux »: en latin, *duo* = deux et *loquere* = parler. En grec, *dia* = deux et *logos* = parole, discours. Le dialogue est donc un échange à deux, l'idée de base étant la réversibilité (chacun des interlocuteurs devenant tour à tour émetteur et récepteur du message). De même, communiquer signifie « unir avec ». Le terme *communicatio* signifie donc « être en relation avec quelqu'un ». Il s'agit de la mise en commun d'une expérience de signes. L'acte de communication, selon le *Dictionnaire de didactique des langues*, est un acte d'échange linguistique entre deux interlocuteurs. En communication pédagogique, il s'agit de l'enseignant et de l'apprenant. Le premier veut se faire comprendre, tandis que le second doit s'efforcer de comprendre. Ces interactions sont permanentes en pédagogie, l'école étant ou devant être le lieu par excellence du dialogue, de l'échange ou de la communication. La communication, de façon restrictive, est une « transmission » de message. Quant à l'enseignement, il est conçu comme une « transmission » de savoirs (savoir savant, savoir-faire, savoir être, etc.). Il suppose un échange (un partage) permanent de ces savoirs (non pas dans un seul sens comme dans les cours magistraux de la pédagogie traditionnelle où l'enseignant, seul maître à bord, détenteur des savoirs ne fait que « dispenser des cours » sans tenir compte des besoins et préoccupations réels de l'apprenant), mais dans les deux sens, comme recommandé par les méthodes actives, l'apprenant étant au centre et non à la périphérie du jeu pédagogique. En communication, on distingue trois principaux courants: le courant descriptif (il renvoie à la description d'un message à travers une chaîne d'éléments que sont la source, le canal et la destination), le courant bémoriste (comportemental: il met l'accent sur l'influence que le message a sur le récepteur, le message étant perçu comme un stimulus) et le courant de Lasswell (il ne parle d'acte de communication entre deux personnes que lorsque celles-ci accordent une signification identique aux mêmes signes). En milieu scolaire, on distingue: la communication référentielle (elle renvoie à la connaissance des objets, des faits, et des événements) et la communication

persuasive (elle a pour objet de transformer le comportement d'autrui pour une adhésion à un idéal donné ou de consolider la position d'autrui dans cet idéal).

### **3. Spécificité de la communication pédagogique**

L'enseignant passe son temps de travail à communiquer (au moins 70 % du temps de travail en classe). On pourrait même dire que c'est ce qui définit le mieux son emploi. Qu'il fasse cours, qu'il aide les apprenants dans une recherche, qu'il annote des copies, qu'il assiste à un conseil de classe, ce qui caractérise son rôle, c'est que faute de communiquer, il est inutile. En pédagogie, communiquer signifie savoir parler à chacun et à tous, apprécier les moments de réceptivité de chacun et de tous, connaître les techniques d'expression écrite et orale et savoir en user selon les circonstances. La communication pédagogique suppose une communion entre les acteurs du « jeu didactique », c'est-à-dire l'ensemble des stratégies et des échanges visant à transmettre et à fixer à la fois un savoir (savoir savant), une pratique (savoir-faire) et une tenue (savoir être). Ces prédispositions font de l'enseignant un « metteur en scène et acteur » de la situation éducative. Il doit constamment à chaud, s'adapter aux diverses conditions de chacune de ses classes. Il est à noter qu'un enseignant qui dominerait efficacement les techniques de la communication ne devient pas *ipso facto* un bon enseignant. S'il ne maîtrise pas, par ailleurs, les savoirs qu'il doit transmettre, et bien d'autres, il ne sera qu'une machine à communiquer. Ces techniques ne sont que des conditions nécessaires mais non suffisantes à l'exercice satisfaisant du métier d'enseignant. L'enseignant doit amener l'apprenant à se sentir en confiance. Outre les compétences disciplinaires, un enseignant doit savoir communiquer et maîtriser les outils de communication appropriés.

#### **3.1. Les conditions de l'échange en classe**

Après avoir posé les principes théoriques qui rendent compte de toute communication, il convient maintenant de s'attacher aux conditions plus concrètes de la communication en classe. Quelles sont les structures qui, dès avant l'entrée en classe, conditionnent les échanges qui auront lieu ? Certaines sont évidentes: l'emploi du temps, la forme et la disposition de la classe, les rôles d'apprenant et d'enseignant que chacun va, pour son compte, endosser. D'autres le sont moins: la situation de la classe telle qu'elle existe avant l'intervention de l'enseignant (les tensions interindividuelles). L'enseignant doit bien gérer la dynamique des groupes. La réussite d'une communication n'est pas seulement fonction de la disposition matérielle, mais aussi et surtout de la psychologie du groupe. L'enseignant doit en prendre conscience afin de répondre aux attentes du groupe. Outre cette difficulté, l'enseignant, doit distinguer six variables qui définissent l'activité pédagogique: le contenu (quoi enseigner ?), l'objectif (pourquoi enseigner ?), la structure psychologique de l'apprenant (à qui enseigner ?), la structure sociologique du milieu de l'apprentissage (à travers qui enseigner ?), les moyens (au moyen de quoi enseigner ?) et l'ensemble des règles qui commandent l'action pédagogique (comment enseigner ?). C'est donc dire que l'enseignant devrait: définir les attitudes qu'il aura en classe et les dispositifs qu'il mettra en place, éviter l'égocentrisme, veiller à l'originalité du message, (motivation), sans outrepasser la capacité des apprenants, éviter les cours trop longs, éviter la multiplicité des connaissances nouvelles, savoir hiérarchiser les informations. En somme, avant de commencer à communiquer avec les apprenants, l'enseignant doit successivement, nouer le contrat didactique avec sa classe, en insistant sur les relations triangulaires (enseignant – apprenant – savoir = triangle didactique), décider des objectifs et du contenu de la communication pédagogique, observer les caractéristiques des récepteurs, puis à partir de ces données, choisir les méthodes et les médias à utiliser et les modalités prévues pour le feed-back (contrôle des connaissances, système de correction, rétroaction sur les cours suivants, modalités des évaluations formative et sommative.

### **3.2. L'art de la persuasion et de la séduction**

Si la communication pédagogique est un art, elle est surtout celui de la persuasion et de la séduction. Pour la communication persuasive, communiquer, c'est vouloir agir sur l'autre. Toute communication vise une transformation de la réalité. Qu'on parle pour persuader, imposer son point de vue, protester, il y a toujours un enjeu à gagner. C'est l'objet de la pragmatique qui étudie cet aspect de la réalité linguistique. Le pédagogue ne peut à aucun moment, l'oublier. Il doit en effet, par l'action de ses paroles, transformer l'apprenant, mais aussi assurer sa part de pouvoir. L'acte de communication part incontestablement de la volonté de l'énonciateur: celui-ci en est le centre et en assume la responsabilité. En conséquence, il est toujours utile de s'interroger à propos de ses intensions (convaincre, émouvoir, distraire, faire rêver, etc.), que celles-ci soient manifestes ou latentes. C'est ainsi que tous les avatars qui viendront perturber l'énonciation (débit, ton, hésitations, lapsus, etc.), feront partie de celle-ci, et nous renseigneront sur l'énonciateur, et par là, sur l'énonciation. Ces différentes stratégies de communication sont aussi en filigrane, des stratégies de séduction. En tout état de cause, l'enseignant doit se rendre à l'évidence que communiquer, c'est exercer une compétence qui n'est pas que linguistique. Il doit montrer un intérêt particulier pour son métier, son travail, sa discipline afin de susciter la même attention chez les apprenants. Il doit donc donner une bonne image de lui-même et de son métier dès le premier contact avec la classe. En prenant son métier au sérieux, il se prend lui-même au sérieux. Autrement comment séduira-t-il la classe avec un contenu, une méthodologie et un comportement dépouillés de tout intérêt pédagogique et scientifique ?

## **4. Importance du langage non-verbal**

Généralement on est vu avant d'être entendu, entendu avant d'être compris. Le corps est le premier des moyens de communication, suivi de la voix puis de la langue utilisée. Chaque moyen de communication tout transparent qu'il paraisse, porte en lui-même des risques de malentendus, implique des exclusions, quelques fois même, interdit la communication. Le corps est un média quotidien, un outil de travail obligé parce qu'incontournable dans la communication en classe. Mises à part les formes d'enseignement à distance, toutes les formes d'enseignement impliquent dans le même lieu un face à face physique. Le corps de l'enseignant s'engage entièrement dans l'activité pédagogique, d'abord par sa voix, mais aussi au travers de tout l'organisme. Cette implication est essentielle, les moyens en jeu sont multiples. S'exprimer, comme l'estime Michèle Gabay (1991) c'est utiliser consciemment ou non, un élément de son corps, ou indirectement à l'aide d'un support intermédiaire pour signifier quelque chose. Dans la communication pédagogique, tout doit être pris en compte. Comme un bon comédien, l'enseignant ne doit poser aucun acte gratuit. Tout chez lui a un sens: sa voix, son regard, ses gestes, son silence, son sourire, etc.

### **4.1 Le regard**

Important et puissant, il est aussi éloquent que la parole. L'enseignant doit éviter le regard fuyant (sentiment de gène), le regard vague, perdu, louche, de travers. Son regard doit être franc, direct (sans fixer dans les yeux), sans agressivité. Il doit savoir balayer la salle de classe de son regard et chercher à capter de façon permanente, l'attention de certains individus en vue de contrôler le feed-back au fur et à mesure qu'il parle. Jean-Paul Sartre (1948) évoque l'importance du regard et son rôle pragmatique dans la communication interpersonnelle. Etre éloquent, dit Jean Guitton, ce n'est pas parler en général, mais savoir dire quelque chose à quelqu'un, d'où l'importance du regard. Regarder les autres, c'est risquer d'être regardé par les autres. Ce qu'on oublie souvent, c'est que les auditeurs eux aussi ont peur de regarder ou d'être regardés. Premier canal de communication, il est recherche de contact et de soutien en classe. Roland Barthes (1973) a pu parler d'une érotique du regard dans la relation pédagogique, tant il autorise une forme de séduction mutuelle entre celui qui enseigne et son

public (intérêt, soutien, affection, admiration). C'est une opération de charme: on fait la cour à son auditoire. Toute séduction est fondée sur le regard.

#### **4.2 Autres éléments expressifs du langage non verbal**

*Les mouvements du corps* doivent être expressifs (significatifs) et sans exagération (modération). Ils sont l'illustration de la parole. Ils peuvent la remplacer ou venir en contrepoint à celle-ci. L'enseignant doit éviter toute gesticulation, maîtriser ses propres mouvements, sans céder à la panique. L'enseignant doit savoir se tenir en équilibre, éviter les mouvements avachis, amorphes (sans forme). Debout, il doit éviter de donner l'impression de tourner en rond ou de faire les cents pas. Il doit toujours rechercher la dignité, la sobriété et la correction dans ses gestes. L'enseignant doit connaître sa *voix* et savoir, sans crier, parler fort, bien gérer sa voix afin d'éviter tout tremblement (signe de malaise et de trac), bien articuler avec netteté et vigueur selon les consignes cicéroniennes. Les mouvements en classe doivent être justifiés, avoir un intérêt pédagogique et non obéir à un rituel ou à un mécanisme. La *tenue* est d'abord morale. Le style doit être marqué de l'empreinte de la courtoisie. C'est aussi la tenue vestimentaire: propre, simple, sans extravagance, elle doit être décente. *Le sourire* en tant que langage universel, peut traduire tout: mépris, sympathie, amitié. Il peut détendre l'atmosphère, apaiser et faciliter la communication. Dans la communication pédagogique, *le silence* apparaît comme un temps fort dans la transmission du message, parce qu'il est suggestif. Il est souvent utilisé pour imposer le silence, pour s'imposer, et pour permettre à l'apprenant de mieux affûter son mécanisme de compréhension. Enfin, *la mimique* (expressions du visage), les mains, le port de tête, les relations aux objets, les bruits (raclage de gorge), les sensations physiologiques (chaleur, froid), etc., doivent être maîtrisés.

### **5. Choix et rôle des médias**

En communication et d'un point de vue pragmatique, le média, c'est le moyen d'arriver à ses fins, c'est-à-dire d'arriver à agir sur les destinataires, d'arriver à les transformer. C'est aussi ce qui est entre l'intention de l'émetteur et le récepteur, ce qui porte le message. Pour les apprenants, c'est l'ensemble des moyens d'accès à des informations: presse, télévision, enseignant, manuels, bibliothèques, banques de données. Pour l'enseignant, c'est l'ensemble des moyens choisis pour atteindre ses apprenants: la voix, les images, les polycopiés, la bande vidéo, les manuels, les diapositives, les cassettes son, les transparents, etc. Tout choix de média doit tenir compte de sa qualité technique, de son applicabilité, de son adéquation au message et au but visé, du degré de difficulté pour les apprenants.

### **6. Les atouts d'une bonne communication pédagogique**

Pour une bonne communication pédagogique, l'enseignant doit avoir le contact facile et le sens d'autrui. Il sera attentif et sensible à la réalité d'autrui qu'il admettra comme partenaire, sera perméable à la vérité qui s'ébauche dans la conscience d'autrui. Le dialogue se manifeste par l'attention que chaque partenaire manifeste pour l'autre (observation et écoute), l'effort de chacun à comprendre l'autre, l'attention des deux partenaires à ce qui s'ébauche comme vérité, fruit d'une progression de chacun d'eux. S'il y a contradiction, elle doit permettre de faire jaillir la vérité, le dialogue constructif se traduisant par une progression vers la convergence des points de vue. Il faut cependant éviter le narcissisme (égocentrisme), l'hermétisme (langage abscons, langue de bois), le conformisme, etc.

## 7. Conclusion

En raison des profondes mutations du système éducatif, l'enseignant doit être à même de comprendre ce qui se passe dans sa classe, c'est-à-dire d'analyser et de proposer de nouvelles solutions par la recherche et l'innovation. Pour analyser des situations pédagogiques, il doit disposer de concepts qui les expliquent, d'où la nécessité d'une formation continue sur les plans disciplinaire et surtout pédagogique (cours de communication, de techniques d'expression écrite et orale, de techniques de mise en scène, de rhétorique, etc.). Il doit être capable d'analyser pour comprendre et innover, de chercher pour être efficace. On ne peut analyser si on ne communique pas ses expériences aux autres et si on ne reçoit pas les apports théoriques. On ne peut créer, innover, chercher, si on n'est en perpétuel contact avec d'autres créateurs, innovateurs, chercheurs. Sans communication, pas d'adaptation, pas de renouvellement, mais la sclérose, l'entropie et l'ennui. Notre propos s'est volontairement limité à la communication en classe, afin d'aider à sa meilleure intellection. Il passe ainsi sous silence toutes les formes et stratégies de communication qui se font en dehors de la classe: enseignant / apprenant, enseignant / collègues, enseignant / supérieurs hiérarchiques (Conseillers Pédagogiques, Inspecteurs, administration locale et régionale, etc.), apprenants / apprenants, apprenants / enseignants, apprenants / administration. En dépit de cette limite et de bien d'autres, si cette contribution a pu susciter un quelconque intérêt chez les enseignants débutants, elle aura partiellement atteint ses objectifs.

## Bibliographie

- Amado, Gilles. (1975). *La dynamique de communication dans les groupes*. Paris: Armand Colin.
- Ardoino, Jacques. (1966). *Communication et relations humaines*. Bordeaux.
- Austin, John Langshaw. (1991). *Quand dire c'est faire*. Paris : Seuil.
- Barthes, Roland. (1973). *Le plaisir du texte*. Paris : Seuil.
- Baylon, Christian. (1992). *La communication*. Paris : Nathan.
- Benveniste, Émile. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Bertrand, Olivier. (1992). *Communiquer pour enseigner*. Paris : Hachette.
- Bourdieu, Pierre. (1982). *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
- De Corte, E. (1979). *Les fondements de l'action didactique*. Bruxelles : De Boeck.
- Ducrot, Oswald. (1972). *Dire ou ne pas dire*. Paris : Hermann.
- Ducrot, Oswald. (1973). *La preuve et le dire*. Paris : Mame.
- Ducrot, Oswald. (1980). *Les mots du discours*. Paris : Minuit.
- Ducrot, Oswald. (1984). *Le dire et le dit*. Paris : Minuit.
- Gabay, Michèle (sous la dir. de). (1991). *Guide d'expression orale*. Paris: Larousse.
- Myers, Gail. E. (1984). *Les bases de la communication interpersonnelle*. Québec.
- Jakobson, Roman. (1963). *Essais de linguistique générale*. Paris : Seuil.
- Kaeppelin, Philippe. (1987). *L'écoute : mieux écouter pour mieux communiquer*. Paris : ESF.
- Kerbrat-Orrechionni, Catherine. (1980). *Décrire la conversation*. Lyon : PUL.
- Kerbrat-Orrechionni, Catherine. (1986). *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin.
- Lacan, Jacques. (1981). *Le séminaire III, Les psychoses*. Paris : Seuil.
- Sartre, Jean-Paul. (1948). *L'Être et le néant*. Paris : Gallimard.
- Saussure, Ferdinand de. [1917]. (1976). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.

# PSYCHOANALYTICAL APPROACH IN THEATRE AND FILM ANALYSIS

**ANCA-MARGARETA BUNEA**, Lecturer, PhD Student, Technical University of Civil Engineering Bucharest, Department of Foreign Languages and Communication, e-mail: ankalexandrescu@yahoo.com

**Résumé:** Notre étude examine, d'une part, la relation entre le film et le théâtre d'une perspective psychanalytique et, d'autre part, l'importance de la théâtralité dans les représentations cinématographiques, ayant comme point de départ l'essai de Walter Benjamin « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée ». Les représentations cinématographiques se matérialisent par excès en contraste avec les images théâtrales caractérisées par stylisation en absence. Réprimant les formes déductives, l'art du film crée sa propre magie en dépit du fait qu'il exprime explicitement la nature. Par les jongleries des représentations cinématographiques, la vie est reflétée continuellement dans le film, mais le vrai sens de la vie présentée sur l'écran reste caché à la vue par de nombreuses astuces, comme, par exemple, le « découpage cinématique ».

Le but de notre ouvrage est de montrer que le film ne reflète pas le théâtre, mais la vie même, et les interprétations offertes sont infinies, tout comme le soi-même est un éternel mystère.

**Mots-clés:** imaginaire, symbolique, réel, scène, écran

## 1. Introduction

Psychoanalysis serves as an instructive space in which the live analytic encounter and the recorded, in the form of memory, emerge simultaneously: the present engulfed in the past and the past confronted with presence. Could it be that cinema and theatre are primarily mirrors of one another? Perhaps the differences that seem fixed when primarily viewed through the chasm of technology in the filmic and the live suddenly become two sides of the same coin when examined together, much like what Zizek has termed in *The Parallax View* as a “gap that separates the One from itself” (Slavoj Zizek, 2006:7). The question of the gap between theatre and cinema is one that has been a given since cinema’s origin, yet too often the relationship isn’t examined other than pointing at the gap that exists between the two. The question of what exists prior to the gap of separation and whether or not the essential DNA of theatre differs from cinema could be seen as a blind spot in the discussion of both disciplines. Film can be defined by being the trace of reality and only the trace. In this way film aligns itself with both dreams and memory. Theatre offers a somewhat different alignment, one that more directly confronts the Lacanian Real through what Peggy Phelan has termed the “irreproducible event,” an event that cannot be isolated or grasped, that in some way escapes the gaze and therefore frustrates analysis (Peggy Phelan, 1993:34). Psychoanalysis provides insight into this blindness precisely because of its preoccupation with what remains unknown, unseen and unspoken within the subject.

Yet, even though the gap between the two forms remains so easily observable, important technological differences fundamentally block the recognition of the multiple ways theatre asserts its presence through cinema and conversely the ways cinema reveals itself within theatre. This leaves both misinterpreted with essential questions about the psychic force of both media less than fully explored. Looking at the presence of representations of theatre, theatricality and performance throughout cinema history offers an important means into the study of theatre and a new way to view larger questions that both live and the recorded arts pose.

## **2. Theatricality - a presence at the film industry beginnings**

From the beginning of fictional films, theatre appears as a common theme, trope, and motif. Hallmarks of theatricality consist of a certain heightened artificiality of movement, voice and environment. Style, acting, costumes, and gestures, to name just a few aspects, house the appearance of theatricality within cinema. Theatricality within the context of this study is referenced as defined by Samuel Weber as its own distinct medium (Samuel Weber, 2004: 9). Performance, as referenced in this study, takes on two distinct and separate meanings in regards to both theatre and cinema: first, as what Richard Scheckner has claimed, as “twice-performed behavior,” and second, as what Phelan has defined in *Unmarked: The Politics of Performance* as the “unreproducible event.” (Richard Scheckner, 2003:73 and Peggy Phelan, 1993:22) Both of these definitions of performance allow for exploration in the context of the live event, as well as opening a way to discuss works within reproducibility.

Theatre within this study will be defined as instances in which the stage, with all its variations, appears within cinema. This definition can be thought of as encompassing the instances in which the more traditional forms of drama are represented within cinema usually, but not always, with the appearance of a stage. Backstage dramas, actor troupes, and musical numbers as well as scenes from plays are examples of this. What all theatre, theatricality and performance share in this study reveals itself in the excess they represent when reproduced in cinematic form.

The inclusion of theatre within film not only expresses the development of cinematic genre and style alongside changes in representations of theatre practices onscreen, but also illustrates Walter Benjamin's conception of aura as defined in his essay “The Work of Art in the Age of Its Technological Reproducibility.” As cinema developed a language of its own and moved away from its relationship to its theatrical origins, appropriations of the stage changed from expressions of adaptation, spectacle and narrative inspiration to scenes expressing variations of nostalgia, voyeurism, fantasy, violence, desire and traumatic loss and recovery. As cinema gains momentum and dominance in the twentieth century, the presence of the aura in relation to the screened stage becomes more pronounced, reflecting the changing use of its representations within film narratives.

## **3. “Cinema of Attractions” and the “Trick Film”**

Through his analysis of reproducibility, distance, and aura, Benjamin offers a methodology from which to begin analyzing the gap between theatre and cinema, as well as offering a view of psychoanalysis through the lens of technological reproducibility. While discussing the differences inherent in film, painting, and the stage, Benjamin describes the gap in distance between the reproduced object and original as akin to the distance in the relationship between the surgeon and magician: “Magician is to surgeon as painter is to cinematographer. The painter maintains in his work a natural distance from reality, whereas the cinematographer penetrates deeply into its tissue” (Walter Benjamin, 2008: 35). Examining this quote next to the development of the trick films and film scholar Tom Gunning’s definition of films of that time as the “cinema of attractions” allows for a reading of the essay that expands Benjamin’s notion of the magician and questions his use of the medical as a counterpoint to both live and reproductive media (Tom Gunning, 2005: 37-45).

The popularity of nineteenth-century spectacle of the magic show and trick film are curiously left out of Benjamin's analogy. He instead places the painter with the shamanistic magician and the cinema in the realm of the medical surgeon (Walter Benjamin, 2008: 35). However, it is notable that the magic show on screen is a reoccurring trope throughout cinema history from the beginnings of the medium to present day<sup>18</sup>. The magic show, with its emphasis on the trick, yet rooted in the performed "supernatural" offers a telling peek into what kinds of questions cinema raises in the viewer: questions of appearance and disappearance, fragmentation versus wholeness, levitation, confinement and escape. Invoking magic with its relationship to the unexplainable and illusion provokes both the cinematic desire for the live alternative as well as the wonder of cinematic representation itself.

Benjamin's metaphor of the surgeon and the magician suggests the work of art being something in need of a cure. This analogy offers a vital place to begin exploring the psychic relationship between theatre, cinema, artist and viewer that entails using both the work of Benjamin and psychoanalytic discourse. The cinematic magic show provides an important counter reading to Benjamin's analogy of surgeon and magician; one that is backed up by both the popularity of the live magic show at the time of the birth of cinema and in its crucial representation in early cinema in the form of the trick film.<sup>19</sup>

The phenomena of the trick in dialogue with notions of appearance and disappearance are important psychic concepts that philosophy and psychoanalysis in particular actively explore. The fact that the trick becomes so clearly entwined with cinema at its origin offers an important insight into early cinema's self-conception: cinema-as-trick, a medium that performs a trick. This deception plays right in front of the viewer who misses its method of production. Add this to the notions of vanishing and returns and an important connection to theatre is further formed. Early cinema obsesses in its own appearance and disappearance: the fact that what appears to happen right in front of the viewer actually occurs as just a shadow of an event that has happened at some other time and place.

What is the difference between the trick on stage versus the onscreen trick? Technically speaking, the trick on stage requires that the performer utilize elements of optical illusion in the present moment. Either by techniques of misdirection, gesturing with one hand, for example, while the other hand palms the card to make it appear to disappear; or sleight of hand, for example pressing a small button that releases a trap door that hides a hidden object or person; or by technological innovations using mirrors, smoke, or fake arms or legs in, say, a 'sawing the lady in half' routine; the trick occurs at the same time as the event and in addition occurs in front of the audience even though they miss its method of production. The trick consists of getting the audience to see the narrative the magician wishes while remaining blind to the mechanics of the deception occurring simultaneously.

Theatre scholar Matthew Solomon has noted this and claimed that the advent of the trick film created the death of the trick onstage.<sup>20</sup> Although this may have contributed to the waning of audience interest in magic show, we can see that contemporary acts of this sort still exist and flourish. Perhaps with technological advances the live act has gained a new power as people are astonished not only by David Copperfield making the Statue of Liberty disappear but also by the technological innovations that make a trick on such a scale possible. Despite the fact that this trend seems ripe for examination it is not the focus of this study and as such will not be explored further here. The aspect of the magic show both onstage and onscreen that seems both under explored and most relevant to this study resides in the relation between theatre and

<sup>18</sup> The magic show has been used throughout cinema history, for example, Charlie Chaplin's *The Circus*;

<sup>19</sup> Cf. Tom Gunning, "Cinema of Attractions: Early Film, Its Spectator, and the Avant-Garde", *Theatre and Film: A Comparative Anthology*, ed. Robert Knopf, New Haven and London: Yale UP, 2005:37-45

<sup>20</sup> Cf. Matthew Solomon "Up-to-Date Magic: Theatrical Conjuring and the Trick Film," *Theatre Journal* 58, 2006, 595-615

cinema in the methods of production of the trick and in its continual returns to representations of the theatrical performance of the magic act on film.

#### 4. Trick-as-“Missed Event”

Cinema becomes for theatre a place from which the audience can, using Zizek’s term, “look awry” and see that which has been missed and cannot be seen from straight on.<sup>21</sup> For example, sitting in a theatre as a magician makes his assistant vanish, you miss the mechanics of how she disappears. However, when the viewer’s eyes have been replaced by the camera and the live performer is merely an absent shadow on the screen (a screen that is present, in front of our faces when sitting in the theatre watching a film but still unseen), the camera and the technological methods of production themselves able to “look awry” in place of the spectator perhaps seeing the very thing that has been missed.<sup>22</sup> Therefore, representations of theatre within film offers the opportunity to isolate these images psychoanalytically as symptom and begin to question what its repetitions throughout film history might mean to both cinema and theatre.

Insofar as a cure implies restoration, the desire for the cure in psychoanalysis provides one further thread for exploration. Each trick can be analyzed in relation to psychoanalytic cure, particularly because the final part of their structure ends in restoration: the vanished object returns, the floating women comes back to earth, the magician bursts free from the straightjacket. The desire for bodily and psychic wholeness as materially represented in the trick, connects the narratives of such magic acts to the idea of the psychoanalytic cure as well as beginning to explore Benjamin’s analogy of the surgeon and the magician which seems to suggest that the art object itself might be in need of the cure.

The cure within psychoanalysis offers itself as a combination of a hope and a goal, and yet remains mysterious as to its successful practical application. The analyst could be thought of as taking the role of a magician of sorts that somehow through transference, magically gives wholeness to a subject that appears in a state of fragmentation. Although it is stated as the ultimate endpoint to analysis, clinically it appears to be a rarity, perhaps more fantasy than reality, yet belief in its possibility drives both analyst and analysand. The question becomes what relation does this have to theatre and performance?

The fact that the stage appears as a backdrop to the magic show in so many of its screen representations places the theatre as represented onscreen in the realm of excess. This exerts a presence that while easily overlooked provides an overflowing of meaning.

Likewise, the psychoanalytic process operates at its core as both a cinematic and theatrical means of production with the interpretation of the transference predicated on the analyst seeing the repetition of past events enacted in the present<sup>23</sup>. The very psychic material of psychoanalysis operates in the register of excess: excess of memory and affect leading to repetition through the symptom. This leads to the questions: Does cinema reenact the psychoanalytic process through representations of theatre? Does theatre provide the presence of enactment onscreen, becoming visible within a film in a way that the audience watching a live performance somehow misses? With this in mind, it becomes important to examine the varieties of the trick and the ways in which it directly materializes what could be called “psychic coordinates” of excess in its many variations. In addition, it becomes then equally important to look to the ways that this differs in live performance versus onscreen in its

<sup>21</sup> Cf. Slavoj Zizek, *Looking Awry: An Introduction to Jacques Lacan Through Popular Culture*, Cambridge and London: An October Book, MIT Press, 2000: 3-20.

<sup>22</sup> *Idem*.

<sup>23</sup> Cf. Sigmund Freud, “Observations on Transference-Love”, *The Freud Reader*, ed. Peter Gay, New York and London: W.W. Norton & Company, 1989: 378-387.

cinematic reproducibility. Slavoj Zizek often refers to psychic coordinates when referring to the ways in which the subject structures reality.

In Benjamin's comparison between magician and surgeon next to painter and cameraman the painter is concerned with the whole while the cameraman composes "piecemeal, its manifold parts being assembled according to a new law" (Walter Benjamin, 2008:35). This new fragmentary mode of artistic creation requires that the artist first break reality into pieces and reconstruct those pieces into a whole. He goes on to make this stunning assertion:

Hence, the presentation of reality in film is incomparably the more significant for people of today, since it provides the equipment-free aspect of reality they are entitled to demand from a work of art, and does so precisely on the basis of the most intensive interpenetration of reality with equipment. (Walter Benjamin, 2008, p.35)

The technologically reproduced work of art, according to Benjamin, is the best represented when its own method of creation remains hidden. The reality created by technological apparatus first fragments then reconstitutes itself minus itself, meaning the film is first shot out of sequence then edited together out of the bits and pieces of individual fragments, and finally presented in a complete form minus the visibility of its method of production.

This relates back directly to tricks of fragmentation of reconstitution in the idea of a fragments being made whole and the erasure of the magician's methods of production also being unseen. Cameras, microphones, and the entire outside world surrounding the work of art are invisible, ideally, to the spectator. In avant-garde filmmaking and certain narrative films the meta-level of film's production presents itself as part of the entirety of the film. Yet something always is excluded from vision in the making of a film, whether that is the editing or the camera that films the meta-narrative.

Benjamin highlights the notion of distance by using the medical analogy of surgery. It is worth noting that Benjamin situates his metaphor within the field of healing with the art object (painter's canvas, cameraman's subject) posited as a patient in need of a cure. The artist in this field becomes a healer whose touch or cut attempts to restore the object to health. The first question then becomes what in the art object demands a cure? What is the source of illness? Where is this illness located? In the operation, Benjamin claims the "surgeon represents the polar opposite of the magician" (Walter Benjamin, 2008: 235). He illustrates this by looking at the relationship of the differing bodily interventions offered by magician and surgeon. Whereas the magician cures by "the laying on of hands", the surgeon reduces the distance further between patient and healer by cutting into the body (Walter Benjamin, 2008: 35). The magician's "natural distance" is maintained through "his authority," whereas the surgeon "does exactly the reverse; he greatly diminishes the distance from the patient by penetrating the patient's body" (Walter Benjamin, 2008: 35). The importance of the surgeon's penetration reveals itself in a refusal: "In short, in contrast to the magician—who is still hidden in the medical practitioner—the surgeon at the decisive moment abstains from facing the patient man to man; rather, it is through the operation that he penetrates into him." (Walter Benjamin, 2008: 35)

The refusal of the face-to-face encounter corresponds to the cameraman's eye affixed to the camera rather than to the scene performed in front of him. The painter by contrast directly faces the canvass without technological intervention to the visual field. Although Benjamin specifies this analogy to painting, the theatrical relationship between viewer and performer share similar features albeit with the additional distance characterized by the conventional gulf between stage and audience. Whereas in theatre the trick occurs through techniques of misdirection in plain sight the trick onscreen occurs in the space of the gap in the cut.

It is worth noting that in both cases Benjamin insists upon a patient-caregiver relationship between the art object and the artist. The idea of art object in need of the cure also puts

Benjamin's writing in interesting juxtaposition with psychoanalysis and Freud's quest for psychic cure. In cinema the idea of the cure emerges as the unrecorded scene. The scene without the affixed gaze of the camera becomes that which must be cut into and given concrete sight.

The history of art forms shows a clear process of change over time reflecting the subjectivities of the artists and cultures it exists within. An art form is already medium for its own transformation through technological change and the practical needs brought about by such transformations such as the development the movement of the camera when technological innovations made for a lighter more moveable camera. Could such changes be a kind of Freudian "working through" in search of a cure for a form? The intervention of the art object with its maker creates an "other" that acts as subject/object. Perhaps, the usual process of artist driven by need or desire who paints upon a blank canvass could be reversed, and instead the blank canvass, somehow, desires its own alteration. The desire to be a vehicle for creation, while not a subjective desire, could be said to work in conjunction with the artist. The forms of painting, cinema, or theatre create narratives in the course of their own histories that point to the form itself asserting some kind of desire to effect its own creation. This points to the possibility, if only a possibility, of the work of art that is also in search of a cure in the material form of its own creation using the subjective forces that shape it and process itself is the cure.

Theatre is one medium that cannot be expressed by single individual subjectivity; theatre takes shape through a multitude of voices and points of view. The same could be said of cinema, except that the director often is the only figure who is present in a film from its beginning to the ending of the process, giving cinema tremendous power in that creation. The idea that the form needs a cure departs from the usual modes of analysis and may prove useful in zeroing in on the material aspects of theatre and cinema that push both media to evolve and change over time. A medium that evolves over time leaves traces of its evolution, the presence of representations of theatre onscreen provide one such clue.

This leaves the question, why does Benjamin evoke painting rather than theatre in his metaphor? Perhaps theatre cannot be the proper metaphor for Benjamin's equation precisely because it is neither the magician nor the surgeon in totality: the production of theatre necessarily requires the distance of the magician, the audience, director, and designers, and the surgeons' penetration, the performer and playwright. This dual distance is best expressed in the relation between stage, performer and the mechanics surrounding the performance as described by Benjamin when he states:

The shooting of a film, especially a sound film, offers a hitherto unimaginable spectacle. It presents a process in which it is impossible to assign to the spectator a single viewpoint which would exclude from his her field of vision the equipment not directly involved in the action being filmed—the camera, the lighting units, the technical crew, and so forth (unless the alignment of the spectator's pupil coincided with that of the camera). (Walter Benjamin, 2008: 34-35)

By this, Benjamin points to one of the biggest differences between theatre and cinema: the methods of production are cut from the frame. The impossibility of ever achieving this highlights the erasure of the method of production within cinema.

There always remains the cinematographer behind the lens. This figure offers a crucial distinction between cinema and the live arts. Even if a film's production happened to be self-consciously operating on a meta-level, the master-shot that exposes the machinery would still be excluded from the frame. This means the camera pierces into the scene while leaving itself out of the visual field. As Benjamin puts it:

This circumstance, more than any other, makes any resemblance between a scene in a film studio and one onstage superficial and irrelevant. In principle, the theater includes a position from which the action on the stage cannot easily be detected as an illusion. There is no such position where a film is being shot. The illusory nature of film is of the second degree; it is the result of cutting. That is to say: *In the film studio*

*the apparatus has penetrated so deeply into reality that a pure view of that reality, free of the foreign body of equipment, is the result of a special procedure—namely, the shooting by the specially adjusted photographic device and the assembly of that shot with others of the same kind.* (Walter Benjamin, 2008: 35).

The point of view of the spectator excludes the mechanics of its own making, concealing them under the gaze of the camera. The stage with its contours and outlines, definition of boundaries: the house, the lobby, the stage, backstage, dressing room, lighting instruments and occasionally stage hands are all strictly delineated, compartmentalized and separated by the stage. We can see some of this labor of the production at the same time as we watch the performance.

The difference between theatre and film from Benjamin's point of view has less to do with a site of laying on of hands or the cut of the surgeon's knife. Rather, they are of a different substance altogether: they concern the contours of the imaginary involved. Cinema represses, erases, and conceals its own production whereas theatre allows its own mechanisms to be viewed in plain sight, thus manifesting its own imaginary status.<sup>24</sup>

In the production of the film the camera excludes all traces of itself from the frame. The actor performs for the camera deprived as it were of an audience as well as deprived of the continuity of ever running the performance from beginning to end. When the film is played for an audience, the audience is deprived of both the methods of its production and of the presence of the actors and objects that are represented on the screen. However film offers something that theatre cannot: the screen. The neutral space of the screen is deprived of all subjectivity unlike the actor on stage. The actor in a theatrical performance is not a neutral space, the live body presents itself as the Lacanian Other, the one subject "supposed to know" to the viewer, both separated by the gap between the audience and stage and as the one who knows the mechanics of the performance, text, blocking, among other elements. In cinema, I suggest, the camera and the screen (rather than performer) emerge as the Lacanian Other.

Benjamin points to this quality of the camera when in the third version of "The Work of Art in the Age of Its Technological Reproducibility" he details the link between the mechanics of cinema and psychoanalysis. According to Benjamin:

Fifty years ago, a slip of the tongue passed more or less unnoticed. Only exceptionally may such a slip have opened a perspective on depths in a conversation which had seemed to be proceeding on a superficial plane. Since the publication of *Zur Psychopathologie des Alltagslebens* (On the Psychopathology of Everyday Life), things have changed. This book isolated and made analyzable things which had previously floated unnoticed on the broad stream of perception. (Walter Benjamin, 2008: 265)

Freud fundamentally changed the ways in which the surface of both the body and the voice are perceived. The fact that the birth of psychoanalysis occurs nearly simultaneously with the birth of cinema connects the two in history (Janet Bergstrom, 1999: 89). Both deal with changes in the way perception operates. Psychoanalysis, offers a new way of peering into the human mind and its psychic operations. The other, via cinema, offers new technological means with which to view the exterior of the subject.

## 5. Psychoanalytic Interpretation and Analysis of Behavior in Film

What film captures is a precise relationship to reality and appearance whereas theatre, because of its seeming inability to track into a scene, highlighting a particular gesture or object within the frame. Theatre presents the body as whole and unfragmented. The fragmentation of cinema, while breaking up a sense of the whole, allows film to isolate and bring the viewer's eye close to behavior and setting. This ability directly relates to Freud's notion of the unconscious as Benjamin sees it:

---

<sup>24</sup> It is important to note that Benjamin's account doesn't distinguish between differences in theatre forms, like realism, which represses its own theatricality, while others, like Brecht's Epic theatre, foreground the means of production and the constructedness of the illusion.

We are familiar with the movement of picking up a cigarette lighter or a spoon, but know almost nothing of what really goes on between hand and metal, and still less how this varies with different moods. This is where the camera comes into play, with all its resources for swooping and rising, disrupting and isolating, stretching or compressing a sequence, enlarging or reducing an object. It is through the camera that we first discover the optical unconscious, just as we discover the instinctual unconscious through psychoanalysis. (Walter Benjamin, 2008: 266)

The camera is able to reproduce the behaviours with precision, with the illusion of capturing the movement and the site of reality as it actually occurred. A painting captures a moment and consists of the brushstrokes applied by the subjective eye and hand of the painter. The camera's mechanical sight offers a seemingly clinical view of reality—the subjective viewpoint is seemingly erased, replaced with the "optical unconscious." This offers a seemingly clear frame in which to catch sight of the psychoanalytic symptom much as the analytic setting provides an opportunity for the analysand's reenactments through the transference. The psychoanalyst is able to isolate and analyze the analysand's behavior within the stage of the transference just as film through sound, close-ups, cutting, slow-motion, etc. also stages its ability to distance and isolate behaviors in a manner that makes analysis possible.

Benjamin explores the loss of authenticity, origin, and singularity as the decay of the aura that surrounds reality and sets it apart from the mechanical repetition of images produced endlessly in the photographic, and filmic arts. Benjamin asks: "What, then is the aura? A strange tissue of space and time: the unique apparition of a distance, however near it may be" (Walter Benjamin, 2008: 73). Perhaps in no other place does this change effect the cinematic more than in the example of the role of the performer. Benjamin specifies that the actor in a film becomes a shadow that can move from place to place without further enactment of the fiction, divorcing the actor from her body and voice in a way not seen before. Here Benjamin takes apart this difference in regards to the aura:

This situation can also be characterized as follows: for the first time—and this is the effect of film—the human being is placed in a position where he must operate with his whole living person, while forgoing its aura. For aura is bound to his presence in the here and now. There is no facsimile of the aura. The aura that surrounds Macbeth on the stage cannot be divorced from the aura which, for the living spectators, surrounds the actor who plays him. What distinguishes the shot in the film studio, however, is that the camera is substituted for the audience. (Walter Benjamin, 2008: 31)

This ripping away of the unique here-and-now quality cannot be replicated onscreen. Instead, I contend, it can only be gestured toward with the emergence of theatre within cinema in the many incarnations throughout the history of cinema. Although cinema does not have the actor's unique presence when performing live, it can be summoned through theatre's invocation. This quality of theatre's onscreen summoning is where I would claim that the aura's remains appear on film. It is in the distance between the flatness of the screen and the depth of the stage, in addition to the distance between the two media themselves that cinema produces a corpse of an aura that although different from the unique aura that Benjamin defines, still retains certain of its qualities.

When describing the phenomena of the aura, Benjamin uses an example of an observer looking at the outline of a mountain on the horizon. He points to the way a branch from a tree frames the scene. The distance between the mountain, sky and the viewer, casts an aura that is born from the distance between the viewer, branch, and the mountain (Walter Benjamin, 2008: 23). The distance from the sky to the mountain, and the framing of this scene by the branch, like a kind of proscenium arch that brings the description into the realm of the theatrical, all point out the importance of distance to the creation of aura.

This distance has the added quality of the observer of the landscape, who, like an audience, both is embedded within the scene and separate from it (Samuel Weber, 2004: 86). This description while serving the purpose of laying forth the contours of the aura also complicates

it. Although the mountain landscape presents a unique place fixed in time and space, the viewer frames the image as well making the image framed by an audience.

This opens the space to consider the audience sitting in the theatre to watch a play or film. Isn't the film also embedded uniquely in time and space for the viewer? Even though the film itself is part of a work of art's reproducibility, the "landscape" of the screen as the viewer sits in the theatre still has an aspect of fixity that Benjamin could not fully appreciate at the time. Weber also sees this difficulty and describes it as "the fact that the aura, despite all of its withering away, dilapidation and decline, never fully disappears (Samuel Weber, 2004: 87). So, although the aura, according to Weber, as Benjamin has defined it as the "unique appearance of a distance, however close it may be", is inseparable from a certain separation," proves able to stage a return even within the reproducible "forms of representation" that would, according to Benjamin's account, seem most hostile to it: film, for instance, and we can now add television as well" (Samuel Weber, 2004: 87). Despite the disappearance of the unique work of art reproducibility itself stages this distance. In terms of this study we see this most clearly when representations of theatre occur within cinema. The inclusion within such images of the separation between the stage and the audience highlights the distance between the live event and screened. Weber's explanation also takes into account the role of the observer of the landscape:

The aura would be able to return in the age of technical reproducibility because, as the appearance or apparition of an irreducible separation, it was never uniquely itself but always constituted in a process of *self-detachment*; detachment from the self as demarcation of a self. The aura would then be something like an enabling limit, the *emanation* of an object from which it removes itself, a *frame* falling away from a picture and in its fall, in its *Verfall*, becoming light: a *bright shadow*. (Samuel Weber, 2004: 87-88).

The medium of theatre is detached from cinema but because of this fact it asserts an aura from within the reproducible medium itself. The ways in which the aura and the quotation are related to the stage in their embedded natures will be explored in the final chapter of this study. We can begin to see, however, that the very nature of the aura operates in an overtly theatrical manner, and for this reason theatre in its many manifestations offers a particularly powerful presence onscreen.

The relationship of dreams and cinema is a fascinating aspect in film studies, most crucially examined in Christian Metz's groundbreaking book, *The Imaginary Signifier*, on psychoanalysis and the cinema (Christian Metz, 1982: 34-79). Of course, Freud's 1901 *The Interpretation of Dreams* provides the seminal inter-text alongside Metz's. In *Interpretation of Dreams*, Freud theorizes that the dream is a "fulfillment of a wish", although in the hidden form of the unconscious (Sigmund Freud, 2010, 03htm).

The dream as the landscape of the unconscious presents an apt metaphor for film in that the dream occurs when consciousness of the subject recedes and unconscious functions take over. This relationship is related to the experience of the audience in a cinema who sit in a darkened theatre to view the film. Some scholars have suggested that cinema also mimics the nighttime experience of sleeping and exists in a netherworld state between conscious and unconscious reality.

The theory of transference also brings us back to Benjamin and his concept of the aura. If the aura is the "unique appearance of a distance no matter how far away or close it appears" then this in-between space of cinema, between dreaming and waking, between reality and our transference fantasies, inherently has the quality of shifting distance (Benjamin, 2008: 23). This preference points to the fact that although Benjamin places special emphasis on the fact that aura is specific to the unique object fixed in space and time, the cinematic medium vary by virtue of the shifting points of view of the camera cannot be entirely excluded from the phenomenon.

Moments of repetition of the theatrical magic show and trick within films shows us how theatre emerges as excess in recurrent representations within cinema, particularly during

moments of great technological change within the medium. As such, these repetitions point to a continuing relationship between theatre and cinema that obsessively returns to the relationship between reproducibility and the Live.

## Conclusions

Throughout the course of this study we have examined the ways in which the theatre, theatricality, and performance emerge within cinema. Each of these emergences occurs as excess within reproducibility that highlights the relationship between the recorded and the live alternatives. These moments highlight the origins of cinema and the close relationship this time period had with theatre such as the change from silent to sound films that invoke the theatrical. The traumatic and its relationship to the Real versus memory and the Imaginary register and the use of quotation as a stage in which cinema analyzes itself both contribute to the ongoing relationship of theatre to reproducibility.

Although theatre and cinema are separated ontologically, they are both aspects of the "one separated from itself in that they both represent our relationship between memory and the present, the live and the reproduced, yet are irrevocably intertwined and hardly separate at all" (Slavoj Zizek, 2006: 81-87). In examining the embedding of theatre within cinema we see theatre most clearly in its absence. These gestures towards presence within reproducibility strike at the heart of the impossibility of apprehending the yet material presence of the Real within the Imaginary.

## References

- Benjamin, Walter. (2008). "The Work of Art in the Age of Its Mechanical Reproducibility, and Other Writings on Media" Second Version (1936) trans. Edmund Jephcott, Rodney Livingstone, Howard, Eiland, and Others, *The Work of Art In the Age of Its Technological Reproducibility and Other Writings on Media*, ed. Michael W. Jennings, Brigid Doherty, and Thomas Y. Levin, Cambridge: Harvard University Press.
- Bergstrom, Janet. (ed.) (1999). *Endless Night: Cinema and Psychoanalysis, Parallel Histories*, Berkeley University of California Press.
- Freud, Sigmund. (1989). "Observations on Transference-Love" In Peter Gay (ed.) *The Freud Reader*. New York and London: W.W. Norton & Company
- Freud, Sigmund. (2010). *The Interpretation of Dreams*, Chapter III, "The Dream as Wish-fulfilment <http://www.psychwww.com/books/interp/chap03.htm>, accessed on 21<sup>st</sup> October 2010.
- Gunning, Tom. (2005). "Cinema of Attractions: Early Film, Its Spectator, and the Avant-Garde", *Theatre and Film: A Comparative Anthology*, ed. Robert Knopf, New Haven and London: Yale University Press.
- Metz, Christian. (1982). *The Imaginary Signifier* "Part III: The Fiction Film and Its Spectator: A Metapsychological Study" and "From 'Dream-work' to the 'Primary Process.'" 1977, trans. Celia Britton, Annwyl Williams, Ben Brewster, and Alfred Guzzetti (Bloomington and Indianapolis): Indiana University Press.
- Phelan, Peggy. (1993). *Unmarked: The Politics of Performance*, London and New York: Routledge,
- Scheckner, Richard. (2003) *Performance Theory*, Second Edition, New York and London, Routledge,
- Solomon, Matthew. (2006). "Up-to-Date Magic: Theatrical Conjuring and the Trick Film," *Theatre Journal* 58.
- Weber, Samuel. (2004). "Distance and separation are therefore explicitly inscribed in the scene, or even the scenario, of the aura, and that from its very inception" from *Theatricality as a Medium*, New York: Fordham University Press.
- Zizek, Slavoj. (2000) *Looking Awry: An Introduction to Jaques Lacan Through Popular Culture*, Cambridge and London: An October Book, MIT Press.
- Zizek, Slavoj. (2006). *The Parallax View*, Cambridge, Massachusetts and London: MIT Press.

# POLITEȚEA ÎN CONVERSATIE – REPERE TEORETICE

**MĂLINA GURGU**, Asistent doctorand, Universitatea Tehnică de Construcții București, Departamentul de Limbi Străine și Comunicare, e-mail: malinagurgu@hotmail.com

**Résumé:** L'article se propose de faire une synthèse des principales perspectives théoriques sur la politesse conversationnelle. Est discutée la situation du manque de définition satisfaisante de ce phénomène et ensuite sont présentés brièvement les différents types de politesse. La deuxième partie de l'article est consacrée aux plus importantes perspectives sur la politesse conversationnelle: points de vue de la norme sociale, des maximes conversationnelles, de la sauvegarde de la face, du contrat conversationnel et l'approche postmoderne discursive.

**Mots-clés:** politesse, conversation, Face-Threatening Act, maxime conversationnelle, contrat conversationnel

## 1. Introducere: cum trebuie abordată politețea sau față în față cu hidra cu mai multe capete

Titlul de mai sus ar putea stârni mirare, urmare a tensiunii mai degrabă literare provocată de utilizarea figurii mitologice a hidrei. Vom arăta însă că metafora folosită de Richard J. Watts (2003: xi) nu este nici pe departe deplasată. Astfel, în introducerea scrisă pentru cartea evocată mai sus, acesta nu numai că evidențiază multiplele fațete ale acestui concept, dar și demonstrează cum, odată „tăiat” unul dintre capete, altele apar rapid în loc: prima întrebare la care și-a propus să răspundă referitor la subiectul respectiv a fost dacă să trateze toate formele de comportament politicos, sau numai expresia lingvistică a politeții. Odată aleasă ultima variantă, alte întrebări și-au făcut apariția – ar trebui să se ocupe de modele canonice ale politeții observabile în comportamentul cotidian? Dar de fapt, cum definim politețea lingvistică? Ce loc trebuie acordat în ochii cititorului cercetării empirice care și-a propus să studieze politețea? Etc. Lingvistul dezvăluie cantitatea impresionantă de titluri prezente în bibliografia consultată pentru a putea răspunde la aceste întrebări (și la multe altele) – 1200 de titluri, al căror număr nu încetează să crească. Rezultatul – cercetătorul ajunge în mod realist la concluzia că „hidra politeții nu poate fi învinsă” (*ibidem*) cu mijloace tradiționale, drept care decide să folosească o abordare cu totul nouă pentru a prezenta cititorilor problematica acestui subiect.

Fără să fi avut privilegiul de a consulta o literatură la fel de bogată precum Watts, la rândul nostru am făcut constatarea enorimei complexități pe care o prezintă acest domeniu și studierea sa, dar, spre deosebire de cercetător, date fiind limitele articoului nostru, nu am încercat să ridicăm sabia pentru a ne lupta cu hidra, am luat numai decizia de a efectua o descriere a încercărilor de a o supune, dintre care le-am selectat pe cele care au apărut mai notabile, adică acelea care au însemnat un progres pentru domeniul care ne interesează. Ceea ce urmează nu este deci decât o schiță la scară redusă a ceea ce s-ar putea constitui într-o monografie a domeniului.

## 2. Definiții ale politeții

Pentru început, am dori să menționăm constatarea lui Fraser (1990, 2001) referitoare la definiția politeții: aceasta nu a fost formulată decât Tânăr, în condițiile în care studii ce priveau domeniul se publicaseră de cel puțin douăzeci de ani, iar modul în care aceasta era înțeleasă de către diferiți cercetători ce s-au aplecat asupra-i „trebuie inferată din afirmații

care se referă la acest termen”<sup>25</sup> (1990: 219). Astfel, nume răsunătoare în cercetarea privitoare le politețile au scris lucrări întregi fără să furnizeze o definiție clară a acesteia – de exemplu Paul Grice, Penelope Brown și Stephen Levinson, Geoffrey Leech, Robin Lakoff (*ibidem*).

La dificultățile legate de definiția politeții se adaugă altele și mai însemnante, remarcate, printre alții de Watts, Ide și Ehlich (2005: xi și urm.), Dimitrova-Galaczi (2002: 1 și urm.): stare de confuzie generală, lipsă de consens cu privire nu numai la definirea, dar și la conceptualizarea politeții și un mare număr de studii eterogene, ce se ocupă de zone foarte diferite ale domeniului. Aceasta în ciuda încercărilor de a încorpora rezultatele cercetărilor în cadrele teoretice deja existente (de exemplu, Leech, 1983, Brown și Levinson, 1987), ceea ce a condus la divergențele și lipsa de claritate existente în legătură cu înțelesul politeții, denunțate de Ardit Meier (1995).

Astfel, Fraser (1990) semnalează faptul că în accepția diferenților autori politețea este descrisă ca un comportament formal<sup>26</sup>, ca deferență, lipsă de directivitate, bun simț<sup>27</sup>, respectare a etichetei, tact. De altfel, această lipsă de consens nu este surprinzătoare având în vedere natura extrem de complexă a fenomenului politeții: este în același timp termenul cu care suntem obișnuiți cu totii și comportamentul pe care îl abordăm în viața de zi cu zi, iar pe de altă parte este conceptul pragmatic pe care îl studiază specialiștii. De asemenea, de menționat și manifestarea sa la mai multe nivele – lexical, sintactic, pragmatic, sociocultural, non verbal, kinetic și, nu în ultimul rând, diferențele înregistrate de la o cultură la alta, chiar și în spații apropiate geografic.

Aspectul din urmă, lipsa unei echivalențe formale și funcționale de la o cultură la alta, este poate unul dintre cele mai importante care stau la baza problemelor descrise mai sus, întrucât culturile înregistrează percepții și motivații diferențiale ce subîntind manifestările politeții. În plus, de vreme ce cercetătorii acordă importanță percepției „profane” a politeții, o altă serie de dificultăți decurge diferențele culturale înregistrate referitor la aceste percepții, precum și de strânsa lor legătură cu conceptul teoretic.

Cum este intenția noastră să ne ocupăm în articolul de față de expresia lingvistică a politeții – care se manifestă în cea mai mare parte în interacțiunile verbale, să menționăm un ultim aspect generator de dificultăți – contradicția permanentă între universalitatea nevoii de manifestare a politeții<sup>28</sup> și specificitatea fiecărui dintre sistemele lingvistice și interacțiunea, de asemenea permanentă, între aceste două niveluri. Opinia Dimitrovei-Galaczi (*op. cit.*: 2) este că se poate rezolva problema legată de confuziile amintite mai sus prin tratarea corespondențoare și diferențiată a politeții ca noțiune apartinând bunului simț profan, pe de o parte și ca noțiune teoretică, pe de alta.

Pentru a reveni la definiția politeții, nu putem să nu constatăm cu mirare că Fraser, în chiar articolul evocat (vezi supra), în care observă lipsa de contribuții în acest sens, se abține el însuși de la a formula una, deși partea finală a lucrării este consacrată dezvoltării perspectivei proprii despre acest subiect (cf. infra, 4.4.). Ne propunem totuși să trecem în revistă încercările de definiție pe care le conține literatura consultată. Prima constatare este aceea că, în condițiile în care o definiție logică a unui substantiv ar fi preferabil să înceapă cu un alt substantiv, în mod ideal reprezentând genul proxim al obiectului de definit, unii autori preferă să vorbească despre ce înseamnă să fii politicos: „să spui lucruri corecte din punct de vedere social” (Lakoff, 1975: 53), sau să spui și să te comporti într-un mod acceptabil din punct de vedere social și, în același timp, plăcut pentru interlocutor (Adegbija, 1989), să respecti regulile unei relații, văzută ca fiind guvernată de anumite reguli contractuale, a căror încălcare declanșează un comportament nepoliticos (Fraser, 1990: 232), să te conformezi codurilor

<sup>25</sup> Precizăm că traducerea tuturor citatelor extrase din lucrările consultate în vederea redactării prezentului articol aparține autoarei, Mălina Gurgu, cu o singură excepție (vezi *infra* p. 7).

<sup>26</sup> Aici cu sensul opus lui „informal”, văzut ca familiar.

<sup>27</sup> Acesta este echivalentul pe care îl propunem pentru englezescul „appropriateness”.

<sup>28</sup> Și nu universalitatea formelor sub care ea se manifestă sau a elementelor culturale care o declanșează.

sociale consacrate ale bunei conduite (Nwoye, 1992), să ţii „în permanentă seama de celălalt”, să ai „sentimentul unei responsabilităţi faţă de coloctor în tot cursul interacţiunii verbale” (Ionescu-Ruxăndoiu, 1999: 107). Singurele definiţii care corespund cerinţelor amintite mai sus sunt cele oferite de cercetătorii ce propun o abordare discursivă a politeții (vezi infra, 4.5.). Watts (2003: 19) consideră că polițețea este un „comportament percepțut ca trecând dincolo de ceea ce se aşteaptă (de la persoana respectivă)”, polițețea lingvistică fiind un „comportament valorizat în cadrul relațiilor interumane, în plus față de ce este cerut de comportamentul politicos al interacțiunii luate ca întreg” (*ibidem*: 162), iar Locher și Watts sunt de părere că este vorba despre un comportament „percepțut ca fiind proeminent și marcat”.

În opinia lui Watts (2005b: 46), aceste definiţii, în ciuda faptului că au avantajul de a fi universale și se pot aplica de la o cultură la alta, sunt prea vagi pentru a fi utilizabile în mod productiv în cercetarea teoretică. El atrage atenția asupra faptului că, privită numai din această perspectivă, polițețea devine „un set de constrângeri privitoare la comportamentul lingvistic”, consecința fiind că termenul devine o noțiune abstractă, invizibilă, virtual golită de conținut.

### 3. Tipuri de polițe

Cele mai recente perspective științifice asupra politeții au încercat să elaboreze și să rafineze noțiunea de polițe dincolo de această idee de bun simț comun. Cercetătorii (vezi Watts, Ide și Ehlich, 2005) propun o distincție între sensul tradițional și cel teoretic. În acest sens, ei fac diferență între polițețea de prim rang și, respectiv, de rangul al doilea. Dimitrova-Galaczi (*ibidem*) consideră această separare ca fiind „probabil cea mai fundamentală și cuprinzătoare din domeniu”. Opinii similare se găsesc și la alți specialiști care au efectuat cercetări simultane<sup>29</sup>: polițețea ca o noțiune aparținând bunului simț comun, pe de o parte și ca un concept pragmatic, pe de alta, este discutată de Kasper<sup>30</sup>; Janney și Arndt (2005: 22 și urm.) disting categoriile de polițe socială și polițe interpersonală (sau tact), dintre care prima este presupusă a gestiona strategii în situații sociale pentru a „coordonă interacțiunea socială” (p. 24), pe câtă vreme cea de-a doua implică o perspectivă pragmatică și are funcția de a „menaja fața și de a regulariza relațiile interpersonale” (*ibidem*). Fraser (1990) propune și el o diferență între polițe ca etichetă și bun simț social („norma socială” și „contractul conversațional”) și, pe de altă parte, ca teorie („maxima conversațională” și „perspectiva de menajare a feței”). În fine, să menționăm și punctul de vedere al lui Watts (2003: 50), care propune introducerea termenului „comportament politic”, văzut ca polițe de rangul al doilea și definit ca un „comportament determinat socio-cultural, al cărui scop este să stabilească și/sau să mențină într-o stare de echilibru relațiile personale dintre indivizi unul grup social”. Comportamentul politic este diferențiat de cel politicos, obiectivul acestuia din urmă fiind să mențină sau să îmbunătățească propria imagine în ochii celorlalți. Astfel, acest tip de comportament este marcat, la fel ca și cel non politic, ce conduce la întreruperea comunicării. Se remarcă faptul că există grade diferite de generalizare în această conceptualizare: conceptul de comportament politic este mai larg, în sensul bunului simț social, iar din el derivă conceptul mai restrâns al politeții ca strategie sau ca deixis social.

### 4. Perspective asupra politeții

În alcătuirea primei părți a acestei secțiuni a articolului vom împrumuta clasificarea unora dintre perspectivele teoretice asupra politeții făcută de Fraser (1990). El categorizează orientările în patru categorii, numite și puncte de vedere.

<sup>29</sup> Menționăm că prima ediție a cărții coordonate de Richard Watts, Sachiko Ide și Konrad Ehlich a apărut în 1995.

<sup>30</sup> Kasper, Gabriele. (1994). „Politeness”. In Ron Asher (ed.). *Encyclopedia of Language and Linguistics*. Edinburgh: Pergamon și University of Aberdeen Press, 3206-3212.

#### **4.1. Punctul de vedere al normei sociale**

Acestă perspectivă reflectă modul în care indivizii din zona anglofonă înțeleg politețea și pleacă de la premisa că fiecare societate dispune de un anume set de reguli mai mult sau mai puțin explicite, care prevăd un anume comportament, un anume mod de a gândi într-un anumit context etc. Când acțiunile indivizilor sunt în concordanță cu normele, atunci avem de-a face cu politețea, când ele le sunt contrare, este vorba despre impolitețe (p. 220). Acest punct de vedere normativ consideră politețea ca fiind asociată cu stilul de a vorbi, de unde rezultă proporția directă între aceasta și gradul de formalitate al limbajului folosit. Cu toate acestea, rezultatele experimentului efectuat de Garfinkel în anii '70 (*ibidem*: 221) arată că există o limită dincolo de care politețea poate fi considerată impolitețe: acesta le-a cerut studenților săi să se comporte cu membrii familiilor lor mai politicos ca de obicei. Mulți dintre ei au pus în practică această cerință folosind un limbaj mai formal, interpretarea acestui comportament fiind că sunt nepoliticoși, lipsiți de respect și aroganți. Deși Fraser consideră că puțini cercetători aderă la această viziune profană despre politețe, Dimitrova-Galaczi atrage atenția că aceasta corespunde cu conceptul de „politețe a discernământului”, propus pentru a denumi baza pe care sunt construite sistemele politeții în culturile non vestice (*op. cit.*: 5) și care prevede folosirea unor standarde în anumite situații sociale.

#### **4.2. Punctul de vedere al maximei conversaționale**

Aflat pe locul al doilea în lista lui Fraser, acest punct de vedere se bazează în principal pe lucrările lui Grice despre logică și conversație (1975), în care acesta susține că participanții la conversație sunt indivizi raționali, al căror interes principal constă în transmiterea de mesaje în mod eficient. În acest sens, el a propus principiul cooperării, care, în linii mari, stipulează că un vorbitor trebuie să spună ce are de spus atunci când acele lucruri trebuie spuse și în modul în care acestea trebuie spuse. În plus, el furnizează și un anumit număr de maxime conversaționale, care se referă la eficacitatea și profitabilitatea interacțiunilor verbale. Grice pleacă de la premisa că principiul cooperării este întotdeauna respectat, iar că abaterea de la maxime presupune existența unor implicaturi, definite ca mesaje non explicite pe care vorbitorul dorește ca interlocutorul să le deducă.

Robin Lakoff este una dintre cercetătorii care și-a construit demersul pe schema conversațională a lui Grice. Spre deosebire de acesta, ea a adăugat și dimensiunea corectitudinii gramaticale în evaluarea pragmatică a unui enunț politicos; în plus, ea formulează două reguli de competență pragmatică, dintre care una preia ideea lui Grice de claritate, iar cealaltă stipulează obligativitatea politeții. Ea reliefiază însă permanenta opozitie dintre acestea și adaugă subreguli care instruiesc vorbitorul să nu se impună, să ofere alternative și să-l facă pe celălalt să se simtă bine (1973).

O elaborare amplă a perspectivei maximei conversaționale este adusă de Geoffrey Leech (1983), cu deosebirea că el introduce distincția între scopurile ilocuționare<sup>31</sup> ale vorbitorului și cele sociale. Primele se referă la ce acte de limbaj dorește să comunice acesta, iar a doua categorie la poziția pe care o adoptă locutorul față de a spune adevărul, de a fi politicos, ironic etc. Astfel, el postulează existența a două seturi de principii conversaționale (retorice) – retorica interpersonală și retorica textuală, fiecare dintre acestea fiind constituită dintr-un set de maxime ce acționează ca niște constrângeri asupra limbajului.

Politețea este văzută ca aparținând domeniului retoricii interpersonale, care conține trei seturi de maxime: primul le subsumează pe acelea în concordanță cu principiul gricean al cooperării, al doilea pe cele referitoare le principiul politeții, iar cel de-al treilea pe cele ce

<sup>31</sup> Cf. teoriei actelor ilocuționare elaborate de John Searle (1969. *Speech Acts. An Essay in the Philosophy of Language*. Cambridge: Cambridge University Press).

privesc principiul ironiei (*op. cit.*: 38-39). Principiul politeții prevede pe scurt că vorbitorul trebuie să aibă grija să minimalizeze exprimarea acelor opinii nefavorabile interlocutorului său și în același timp să le maximalizeze pe acelea favorabile interlocutorului. Principiile politeții și al cooperării nu operează izolate, Leech considerând, asemenei lui Lakoff, că uneori se poate crea o tensiune care îl determină pe vorbitor să ia o decizie, în funcție de contextul interacțiunii respective, ce mesaj să transmită și cum să facă acest lucru. Dintre cele două, principiul politeții prezintă o superioritate față de cel al cooperării, întrucât el „menține echilibrul social și relațiile amicale care ne permit să presupunem că interlocutorii noștri cooperează din capul locului” (*ibidem*: 82). În plus, cercetătorul propune șase maxime interpersonale: a tactului (minimalizarea costurilor interlocutorului și maximalizarea beneficiilor acestuia), a generozității (minimalizarea beneficiului propriu în favoarea maximalizării celui al interlocutorului), a aprobării (minimalizarea criticilor către interlocutor, maximalizarea aprecierilor pozitive), a modestiei (minimalizarea laudelor de sine și maximalizarea criticilor de sine), a acordului (minimalizarea dezacordului dintre sine și ceilalți și maximalizarea acordului dintre sine și ceilalți), a simpatiei (minimalizarea antipatiei dintre sine și ceilalți și maximalizarea simpatiei dintre sine și ceilalți) (*ibidem*: 119 și urm.).

De asemenea, să amintim și distincția pe care o face Leech între politețea relativă – care se referă la politețea într-o situație specifică și politețea absolută, care se referă la gradul de politețe asociat cu acțiunile specifice ale vorbitorului. De exemplu, ordinele sunt implicit nepoliticoase, pe când ofertele sunt implicit politicoase. Pe firul același raționament, politețea negativă consistă în minimalizarea nepoliteții actelor ilocuționare nepoliticoase, iar politețea pozitivă presupune maximalizarea politeții actelor ilocuționare politicoase. În fine, Leech notează că forța unui act de limbaj cere un grad diferit de politețe și propune patru forțe ilocuționare principale (*ibidem*: 104 și urm.), clasificate după criteriul capacitatii de a duce la îndeplinire scopul social al unei relații armonioase, amicale: competitivă (cuprinde acte de tipul ordine, cereri etc. și cere folosirea politeții negative), convivială (oferte, invitații, felicitări, mulțumiri și cere politețe pozitivă), colaborativă (afirmații, rapoarte, anunțuri - tipul de politețe este irelevant, întrucât aceste acte sunt „indiferente față de scopul social propus” (p. 105)) și conflictivă (amenințări, acuzații, blesteme, înjurături, admonestări etc., unde politețea este exclusă).

Criticile aduse acestui tip de punct de vedere se referă la faptul că modelul construit este prea detaliat, prea teoretic rigid și îndepărtat de realitatea lingvistică pentru a putea da seamă de adevărata folosire a limbajului (Fraser, 1990: 227, Watts, Ide și Ehlich, 2005, Van De Walle, 1993). În plus, a fost evidențiată ideea că nu pare să existe un mod clar de a restricționa numărul maximelor, de unde ar putea rezulta o taxonomie ad hoc, modificabilă și extensibilă la infinit – de altfel, cercetători care s-au ocupat cu studiul politeții în alte spații culturale au adăugat maxime la cele propuse de Leech; de exemplu Gu<sup>32</sup> a contribuit cu maximele denigrării de sine și a modului de adresare (*apud* Watts, 2003: 16, Dimitrova-Galaczi, *op. cit.*: 6).

Cu toate acestea, cercetări empirice efectuate pornind de la acest model au arătat valoarea acestuia în ceea ce privește comparațiile interculturale, dată fiind puterea sa de a furniza baze pentru explicarea percepției și utilizării strategiilor politeții. Opinia specialiștilor care au utilizat astfel modelul este că identificarea maximelor poate revela aspecte esențiale ale etosului cultural, creând astfel o legătură între politețea de rangul întâi și cea de rangul al doilea (*ibidem*: 6-7).

#### **4.3. Punctul de vedere al salvării fetei**

Fără îndoială, perspectiva asupra politeții care a înregistrat cel mai mare succes și cea mai mare influență asupra cercetării ulterioare, „salvarea fetei” se datorează cercetărilor efectuate

<sup>32</sup> Gu, Yueguo. (1990). „Politeness Phenomena in Modern Chinese”. In *Journal of Pragmatics*, nr. 14: 237-257.

de Penelope Brown și Stephen Levinson. Lista referințelor bibliografice consultate în vederea redactării prezentei lucrări înregistrează ediția din 1987 a lucrării *Politeness: Some Universals in Language Usage*, însă prima sa ediție a văzut lumina tiparului în 1978. Fără să nege justețea, în general, a perspectivei lui Grice, ei adoptă una proprie, care consideră că modul politicos de exprimare nu este o „deviere” care necesită explicații raționale din partea interlocutorului, „care găsește în considerațiunile referitoare la politețe motive pentru aparenta iraționalitate și ineficiență a vorbitorului” (p. 4). Astfel, pentru cei doi autori, asigurarea politeții presupune evitarea exprimării în concordanță strictă cu maximele conversaționale. Fraser remarcă și faptul că, deși cei doi sunt de acord cu faptul că politețea nu este singurul motiv pentru astfel de abateri, ei nu aduc nicio dezvoltare referitoare la sarcasm, ironie, humor etc. (*op. cit.*: 228).

Un element de noutate față de cercetările anterioare îl constituie statutul de mesaj ce trebuie comunicat acordat politeții lingvistice, care este văzută ca o implicatură conversațională, în sensul prescris de Grice. Această viziune se situează într-un cadru teoretic în care individul rațional are o „față”, concept preluat de la Goffman<sup>33</sup>. Aceasta din urmă are caracter universal, presupune stima față de sine pe care o manifestă orice individ normal și este definită ca imaginea publică pe care fiecare membru al societății o revendică pentru sine. Brown și Levinson disting două tipuri de față, văzute ca deziderate individuale și nu ca norme sociale: față pozitivă este dorința de a obține aprobarea celorlalți, în vreme ce față negativă reprezintă dorința de a acționa fără niciun obstacol din partea celorlalți (*op. cit.*: 62). Față este ceva ce poate fi pierdut, menținut sau întărit și în timpul oricărei interacțiuni amenințările la adresa acesteia trebuie urmărite în permanență. În consecință, este în interesul tuturor să mențină față celorlalți și să se comporte în aşa fel încât ei să înțeleagă acestă intenție.

Principiul organizator al teoriei politeții în perspectiva celor doi cercetători pornește de la ideea că „unele acte sunt intrinsec amenințătoare<sup>34</sup> pentru față și deci trebuie atenuate” (*ibidem*: 24). În acest sens, fiecare grup de vorbitori dezvoltă principii ale politeții din care rezultă anumite strategii lingvistice, a căror utilizare le permite să înregistreze succes în transmisarea mesajelor primare, cât și în intenția lor de a avea un comportament politicos atunci când fac acest lucru. În același timp, ei reduc pierderea feței care rezultă din interacțiune.

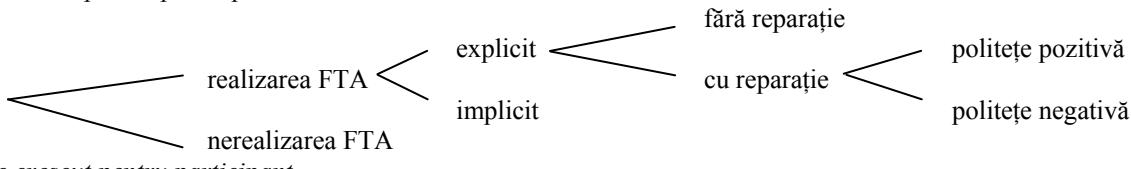
Un alt aspect important al teoriei lui Brown și Levinson este că anumite acte sunt prin natura lor amenințătoare în legătură cu fața vorbitorului, a interlocutorului și a amândurora. Fraser comentează (1990: 229) că, „într-un fel, toate actele sunt inherent FTA, de vreme ce i se cere interlocutorului să se străduiască să înțeleagă intențiile comunicative ale vorbitorului. Astfel, ele impun ca vorbitorul să depună un efort. Mai mult, aproape toate (poate chiar toate) actele pot fi construite ca non-FTA dacă circumstanțele o permit”. Cei doi autori propun o tipologie cu patru elemente (*op. cit.*: 65-68): acte ce amenință față negativă a interlocutorului: ordine, sfaturi, amenințări, avertizări; acte ce amenință față pozitivă a interlocutorului: plângeri, critici, dezacorduri, menționarea unor subiecte tabu; acte ce amenință față negativă a vorbitorului: acceptarea unei oferte, acceptarea mulțumirilor, promisiuni făcute involuntar; acte ce amenință față pozitivă a vorbitorului: scuze, acceptarea de complimente, confesiuni.

Considerând că obiectivul principal trebuie să fie reducerea FTA la adresa vorbitorului, este presupus că un individ rațional va avea tendința să utilizeze strategii în acest sens, în conformitate cu o evaluare rațională a riscului la care este supusă fața participanților (*ibidem*: 91). Mai mult, este propusă o taxonomie a unor strategii posibile pentru performarea FTA, reprezentată mai jos (*ibidem*: 69).

<sup>33</sup> Goffman, Erwing. (1967) *Interaction ritual: Essays on Face-to-face Behavior*. New York: Doubleday sau traducerea franceză, (1974). *Les rites d'interaction*. Paris: Editions de Minuit.

<sup>34</sup> *Face-threatening acts* (FTA).

*Risc scăzut pentru participant*



*Risc crescut pentru participant*

Performarea unui act explicit, fără reparație, înseamnă efectuarea acestuia în modul cel mai clar, fără niciun echivoc. Actul implicit cu reparație își propune să contrabalanseze prejudiciul adus de FTA, în aşa fel încât vorbitorul să înțeleagă că amenințarea nu este intenționată. Politețea implicită presupune o inferență mai complicată; mai mult, folosirea acesteia poate fi motivată de factori diferiți de cei ce țin de politețe – de exemplu, evitarea furnizării unui răspuns direct la o întrebare.

Precum Leech, care propune scale pentru evaluarea gradului de politețe necesară într-o anumită situație, Brown și Levinson afirmă că un vorbitor trebuie să evaluateze gravitatea unui FTA în funcție de trei variabile independente și determinante culturale (*ibidem*: 74 și urm.): distanța socială între vorbitor și interlocutor (D) – concret, gradul de familiaritate și de solidaritate dintre aceștia; puterea relativă a vorbitorului față de interlocutor (P) – concret, gradul în care vorbitorul își poate voința supra interlocutorului; rangul absolut a ceea ce se poate impune în cultura respectivă (R), atât în termeni de consum de bunuri și/sau de servicii de către interlocutor, de drepturi pe care le are vorbitorul de a performa un act, cât și de gradul în care interlocutorul poate accepta impunerea.

Modelul propune și o formulă de calcul a evaluării riscului unui FTA:

$$Wx = D(S,H) + P(H,S) + Rx$$

unde S este vorbitorul, iar H – interlocutorul. Gradul de politețe (văzută ca salvare a feței) al unei interacțiuni va fi, deci determinat de  $Wx$ .

Drept urmare, alegerea unor anumite forme lingvistice de către vorbitor este rezultatul unei strategii puse în aplicare de către acesta, care se desfășoară în următoarele etape (*ibidem*: 90-91):

- a. dacă vorbitorul a decis să renunțe la eficiența maximă atunci când performează FTA, el trebuie să decidă dacă va îndeplini dezideratele interlocutorului referitoare la față pentru a se asigura de cooperarea acestuia;
- b. apoi, vorbitorul trebuie să determine  $Wx$  al FTA pe care îl va performa, precum și până la ce punct să minimalizeze pierderea feței, luând în calcul în același timp și nevoia de claritate a mesajului;
- c. vorbitorul alege o strategie care asigură salvarea feței conform a.;
- d. în fine, el alege mijloacele lingvistice care vor contribui la atingerea scopului strategic propus.

O cercetătoare care s-a aplecat asupra domeniului politeții în interacțiunea verbală este Catherine Kerbrat-Orecchioni, ea construindu-și modelul pornind de la cel al salvării feței prezentat mai sus, aducându-i modificări și formulând critici în legătură cu anumite aspecte ale aparatului conceptual construit de Brown și Levinson. Astfel, ea consideră că vizuirea acestora despre politețe reliefiază un caracter esențialmente negativ, conform căreia interacțiunii ar fi „susceptibili de a fi asaltați în orice moment de FTA de toate tipurile, deci literalmente obsedați de toate aceste amenințări care planează deasupra capetelor lor și păzindu-și fără încetare teritoriul și fața” (1995: 75) Cu alte cuvinte, chiar dacă unele dintre actele din interacțiune pot amenința fața interlocutorului, nu putem considera că totul în interacțiune se mărginește numai la aceste amenințări. Cercetătoarea consideră că există și

acțiuni „gratuite”, adică produse în absența FTA, având mai degrabă ca scop valorizarea feței decât reparația unei amenințări. Aceste acte sunt numite anti-FTA sau FFA (*Face Flattering Acts*), noțiune esențială, pe care ea o așază la baza distincției între politețea pozitivă și cea negativă (2005: 198): „(1) Politețea negativă poate fi abstinenționistă sau compensatorie: ea consistă în evitarea producerii unui FTA sau în a-i atenua printr-un anumit procedeu realizarea, ceea ce înseamnă că mesajul către partenerul de interacțiune este: „(în ciuda unora dintre aparențe), nu-ți doresc răul.” (2) Politețea pozitivă este, din contră, de natură producționistă: ea consistă în a performa un oarecare FFA, eventual întărit, ceea ce înseamnă că mesajul către partenerul de acțiune este: „îți vreau binele””.

Observăm că această categorizare a politeții nu specifică, spre deosebire de modelul Brown-Levinson, nicio legătură cu fața respectivă; ea este pusă în raport cu efectul negativ (FTA) sau pozitiv (FFA) pe care îl produce actul asupra fețelor. Sunt însă și voci<sup>35</sup> care consideră alegerea de a folosi aceiași termeni pentru a caracteriza și fața și politețea dă naștere la ambiguități.

Interesantă este dimensiunea ludic-agonală pe care Kerbrat-Orecchioni o evidențiază în decursul studiilor despre interacțiunea verbală și politețe, care-și are originea punctul de vedere al contractului conversațional (vezi infra, 4.4.) propus inițial de Fraser și Nolen<sup>36</sup>, și elaborată mai târziu de Fraser (1990). Astfel, ea sugerează analizarea regulilor ce se referă la politețe din perspectiva organizării eficiente și a modelării la nivelul discursului a aspectelor agonale prezente în schimbul conversațional, subliniind supletea de care trebuie să dea dovedă vorbitorul în considerarea și utilizarea acestora. Aceste reguli, în ciuda complexității și a caracterului lor contradictoriu, nu sunt într-atât de rigide și „tiranice” încât vorbitorul să nu le poată folosi în aşa fel încât să ducă la bun sfârșit pe care „echilibristică” pe care acestea o impun. „Există în funcționarea interacțiunilor mult „joc”, fapt ce permite societăților umane să nu ajungă la o schizofrenie colectivă, care ar fi în caz contrar inevitabilă” (1992: 289, tr. Olariu, 2007: 121)

Pentru a reveni la conceptul de față, dorim să prezentăm pe scurt în ceea ce urmează perspective mai recente asupra sa, date fiind dezbatările pe care acesta le-a suscitat, în special odată cu realizarea de studii asupra politeții în culturi non vestice. În primul rând, să menționăm chestionarea universalității conceptului postulat de Brown și Levinson, din perspectiva asupra universalilor lingvistice oferită de Janney și Arndt (*op. cit.*: 25-26), care consideră că acestea nu sunt obiecte ale analizei rationale, ci produsele acesteia, fiind, în același timp, vorba despre categorii universale teoretice ce nu se pot regăsi la nivelul fenomenelor observabile. De aceea, este evaluată ca pertinentă distincția între politețea de rang întâi și cea de rangul al doilea, nivel la care se află conceptele căutate în cercetarea universalilor.

După cum aminteam și mai sus, cercetarea fenomenului politeții în culturi non vestice, coroborată cu rezultate provenite din studii psihologice și antropologice a revelat faptul că, de exemplu, conceptul vestic de față prezintă un grad ridicat de individualism, care nu se regăsește printre valorile celor mai multe dintre culturile asiatiche, unde sunt apreciate sensibilitatea față de situația celuilalt și dorința de a fi acceptat. În plus, există și o grija pentru ocuparea locului cuvenit în societate. Sachiko Ide (1989) explică faptul că în cultura japoneză nu ideea de păstrare a feței este cea care dirijează acțiunile, ci aceea de loc (ocupat în societate), dat fiind statutul implicit inegal al vorbitorilor și obligația de a se supune regulii sociale de a-și recunoaște poziția și rolurile în grup, precum și pe cele ale partenerilor din

<sup>35</sup> În acest sens, vezi Alberdi Urquiza, Carmen. (2009). „Politesse, impolitesse, auto-politesse: Janus revisité”. In *Cédille*, nr. 5, aprilie. [online]. Disponibil la URL <http://webpages.ull.es/users/cedille/cinco/alberdi.pdf> (consultat la 28 septembrie 2009).

<sup>36</sup> Fraser, Bruce și William Nolen. (1981). „The Association of Deference With Linguistic Form”. In *International Journal of the Sociology of Language*, nr. 27: 93-111.

diferite situații. Rezultate similare vin și din zona cercetătorilor chinezi, care confirmă importanța devotamentului și acceptării vorbitorului de către grup (Mao, 1994) și, în același timp, subliniază că recunoașterea relației constituie motivația fundamentală a comportamentului politicos<sup>37</sup>.

Cu toate acestea, o apărare convingătoare în favoarea universalismului conceptului de față al lui Brown și Levinson este construită de Jim O'Driscoll (1996), care consideră că asocierea dintre acesta și individualism este greșită și că nu ar exista vreun raport între conceptul de față și valoarea culturală reprezentată de individualism. Cu alte cuvinte, faptul că Brown și Levinson propun individualismul ca pe o caracteristică implicită a oamenilor și își construiesc cadrul teoretic pe noțiunea de față nu presupune o legătură directă între acest concept teoretic și valoarea culturală a individualismului. Mai mult, față poate fi asociată cu conștiința și este sușinut faptul că gradul în care indivizi sunt conștienți de nevoile păstrării feței sunt diferite de la cultură la alta, dezideratele legate de față sunt universale. În consecință, ceea ce variază de la o cultură la alta sunt constituenții săi perceptibili la nivel conștient (p. 8), iar autorul afirmă importanța utilizării conceptului de față de rangul al doilea (similar cu polițeaua de rangul al doilea), care ar face distincția între față ca noțiune profană și ca un construct teoretic.

#### **4.4. Punctul de vedere al contractului conversațional**

În construirea acestei perspective, Fraser afirmă că adoptă noțiunea de principiu al cooperării al lui Grice „în sensul general” (1990: 232), că recunoaște importanța noțiunii de față, însă că viziunea este diferită de cea a lui Brown și Levinson. Astfel, premisa de la care pleacă este aceea că, la intrarea în interacțiune, fiecare dintre participanți are înțelegerea proprie a aceluia set de drepturi și obligații care vor influența, măcar în fazele preliminare, așteptările despre ceilalți. Evoluția interacțiunii în timp poate aduce renegotierea acestui „contract conversațional” (ibidem) și, implicit, a drepturilor și obligațiilor respective, după criterii care pot varia – unii dintre termenii acestui contract sunt stabiliți (sau impuși) prin convenție (de exemplu, faptul că o interacțiune verbală se compune din schimburi, gestionate de anumite constrângeri de la o cultură la alta, faptul că trebuie să folosească o limbă inteligeabilă pentru ambii, să vorbească în aşa fel încât să se facă auziți) și se caracterizează prin faptul că „sunt rareori negociabili” (ibidem). În aceeași situație regăsim și termenii și condițiile impuși conversației de instituțiile sociale – de exemplu, adresarea către persoane cu un anumit statut social, modul în care vorbim la tribunal etc. În schimb, termenii determinați de interacțiunile anterioare sau de particularitățile unei anumite interacțiuni sunt renegotiați din perspectiva percepției și/sau recunoașterii de către participanți a unor factori precum statutul, puterea și rolul fiecărui dintr ei, natura circumstanțelor în care are loc acțiunea. Fraser subliniază importanța acestor din urmă factori în determinarea tipului de mesaj care este de așteptat, atât din punctul de vedere al forței, cât și a conținutului (ibidem: 233): „Pe scurt, intrăm într-o conversație și o continuăm cu înțelegerea (de obicei tacită) a contractului nostru conversațional (CC) la fiecare cotitură a acesteia. În acest cadru, a fi politicos presupune să operăm în termenii și condițiile de moment ale CC.”

Prin urmare, participanții care nu acționează în limitele negociate ale contractului sunt percepți ca fiind nepolitici sau prostcrescuți. Cu toate acestea, Fraser introduce o viziune nouă, care diferă de ce fusese luat drept bun până la el, reliefând că, în vreme ce polițeaua este o stare pe care toți se așteaptă să o regăsească într-o conversație, există situații în care participanții iau notă că unul dintre ei este nepoliticos, dar preferă această situație. În consecință, „a fi politicos nu implică să-l faci pe interlocutor „să se simtă bine” à la Lakoff

<sup>37</sup> Pan, Yuling. (1995). „Power Behind Linguistic Behavior: Analysis of Politeness Phenomena in Chinese Official Settings”. In *Journal of Language and Social Psychology*, nr. 14: 462-481.

sau Leech, nici să-l faci pe celălalt “să nu se simtă prost” à la B & L38. Implică pur și simplu îndeplinirea acțiunii respective în lumina termenilor și condițiilor CC.” (*ibidem*)

Din această perspectivă, politețea nu mai este văzută ca fiind o deviere de la maximele conversaționale, ci ca o marcă a acceptării contractului de către participanți. Mai mult, caracterizarea de „politicos” este transferată de la enunțuri și limbaj la vorbitori, numai în cazul în care enunțurile acestora reflectă aderarea la obligațiile pe care le au în conversația respectivă.

#### **4.5. Punctul de vedere al abordării discursive**

Acestă perspectivă aparține unui grup de cercetători<sup>39</sup> evoluând într-o paradigmă postmodernă de cercetare (Haugh, 2007: 1) și s-a conturat odată cu începutul noului mileniu. Cu toate că putem nota diferențe între viziunile fiecărui dintre membrii grupului, ei par să fie de acord cu obiectivele formulate de Watts (2005b: xix) de a produce „un transfer al interesului cercetării de la încercarea de a construi un model al politeții care să fie folosit pentru a prevedea când ne putem aștepta la un comportament politicos sau pentru a explica post-factum de ce acesta s-a produs, către nevoia de a acorda o atenție sporită modului în care participanții la o interacțiune socială percep politețea”.

În decursul acestui proces, însăși noțiunea de politețe a fost supusă unei cercetări minuțioase, laolaltă cu utilitatea sa – Haugh explică acest fapt prin caracterul postmodern al demersului, care se individualizează prin „deconstruirea și în consecință contestarea vechilor presupozitii ce-și au rădăcina în modurile pozitivist sau esențialist de a vedea lumea” (*ibidem*). Astfel, Watts, bazându-se pe rezultate ale cercetărilor întreprinse în anii ’90, constată că politețea este o calitate a interacțiunii, iar caracteristicile pe care i le atribuie sunt „alunecoasă<sup>40</sup> și într-un final indefinibilă<sup>41</sup>” (*ibidem*: xiii), concluzia fiind că adoptarea unui demers discursiv în studierea acestui fenomen trebuie să conducă la „abandonarea ideii unei Teorii a Politeții” (*ibidem*: xiii), sau cel puțin la acordarea unei importanțe mai reduse noțiunii de politețe. Cu alte cuvinte, abordarea postmodernă a politeții, aşa cum rezultă ea din demersul discursiv, renunță la ideea unei teorii „apriorice predictive” sau la una „post facto descriptivă” (Haugh, *op. cit.*: 1) a politeții; mai mult, este abandonată și orice încercare de a dezvolta o teorie universală a politeții, valabilă indiferent de cultură. Este sugerat de asemenea faptul că o astfel de teorie nu este nici necesară, nici de dorit și că cercetătorii care se ocupă cu studierea acestui fenomen ar trebui să se concentreze asupra unor cheștiuni mai cuprinzătoare, legate de interacțiunea interpersonală<sup>42</sup>.

Unul dintre aspectele cheie ale demersului discursiv este clasificarea tipurilor de comportamente în cadrul *relational work*, oferită de Locher (2004: 90), în care categoriile sunt: nepoliticos (marcat negativ, inadecvat sau non-politic<sup>43</sup>); non-politicos, (nemarcat, adecvat/politic); politicos, (marcat pozitiv, adecvat/politic); hiperpoliticos<sup>44</sup> (marcat negativ, inadecvat/non-politic). Cu toate acestea, dată fiind variația mare pe care o prezintă percepția indivizilor referitoare la ce poate fi considerat politicos, nepoliticos și.a.m.d., cercetătoarea

<sup>38</sup> Brown și Levinson.

<sup>39</sup> Haugh (*op. cit.*) îi regrupează în această categorie pe Gino Eelen (2001. *A Critique of Politeness Theories*. Manchester: St. Jerome), Miriam Locher (2004 vezi lista de referințe bibliografice; 2006. „Polite Behaviour within Relational Work: the Discursive Approach to Politeness”. In *Multilingua*, vol. 25, nr. 3: 249-267), Sara Mills (2003. *Gender and Politeness*. Cambridge: Cambridge University Press), Richard Watts (vezi lista de referințe bibliografice).

<sup>40</sup> În engleză „slippery”, care poate avea în același timp și sensurile de „delicat”, sau chiar „obscure”.

<sup>41</sup> Această constatare nu l-a împiedicat să formuleze fraze care pot funcționa ca definiții ale politeții (cf. supra, 2.).

<sup>42</sup> „*relational work*”, în Locher, Miriam și Richard Watts (2005).

<sup>43</sup> Vezi Watts (2003) cf. supra, 3.

<sup>44</sup> În engleză „over-polite”.

afirmă (împreună cu Richard Watts, 2005) că limitele între aceste categorii nu pot fi clar definite. De aici și opinia lui Haugh (*ibidem*: 4) că avem de-a face cu o problemă de ordin epistemologic a demersului discursiv, cu atât mai mult cu cât, pe de o parte, nu este clarificat în ce sens aceste manifestări ale *relational work* sunt marcate pozitiv sau negativ (de exemplu, autorul se întrebă care este relația cu conceptele de față, identitate, distanță, sinceritate sau comportament intenționat sau nu), iar pe de alta, rămâne încă de furnizat un răspuns limpede dacă această categorizare se situează la nivelul întâi – adică este o reprezentare evaluării de către interlocutor a comportamentului vorbitorului – sau un instrument de analiză, care ar situa-o la nivelul al doilea.

Haugh (*op. cit.*: 5) semnalează un alt aspect problematic al abordării discursivee a politeții, și anume faptul că, în ciuda recunoașterii importanței ce trebuie acordată conceptualizării profane a acestui fenomen (politețea de rangul întâi) și noțiunile teoretice (politețea de rangul al doilea), acest demers nu aplică aceeași distincție și conceptului de față, aşa cum apare în cadrul teoretic furnizat de Goffman<sup>45</sup>. Mai precis, în vreme ce este recunoscut<sup>46</sup> faptul că acesta a fost creat pentru studierea interacțiunilor în contextul cultural nord-american, în care actorii sunt preocupați de păstrarea propriei imagini, el a fost totuși „importat” fără rezerve pentru a se efectua analize legate de *relational work* în contexte socioculturale diferite, precum cele din Asia (vezi și supra, 4.3., criticile aduse universalismului conceptului de față în viziunea lui Brown și Levinson).

Noutatea adusă de studiile efectuate în cadrul abordării discursivee este conceptualizarea (im)politeții<sup>47</sup> în interacțiune. O contribuție notabilă o constituie cercetarea lui Gino Eelen (2001, vezi supra nota 15), citată de Haugh (*op. cit.*). Pornind de la distincția postulată de Watts, Ide și Echlich (2005: 4) între politețea de rangul întâi și cea de rangul al doilea, el atrage atenția asupra necesității monitorizării atente în decursul procesului analitic a relației între cele două concepte, pentru a evita reificarea politeții 1 și ridicarea sa la statutul de concept științific și impunerea politeții 2 în lumea realității cotidiene. În acest sens, el propune trei tipuri de politețe: expresivă (care se referă la politețea codificată în vorbire, folosită în enunțuri în care vorbitorul își propune să aibă un comportament politicos); clasificatoare (este vorba despre politețea folosită ca instrument de categorizare și cuprinde evaluarea interlocutorului – aflat în interacțiune – referitoare la comportamentul interacțional al celorlalți ca fiind politicos sau nu); metapragmatică (se referă la enunțuri despre politețe văzută în calitate de concept).

Cu toate acestea, trebuie făcută remarcă utilității reduse a celor trei tipuri de politețe propuse de Eelen dacă dorim să dăm seamă de circumstanțele în care (im)politețea ia ființă prin interacțiune. Haugh sugerează și faptul că înțelegerea modului în care percepțiile despre (im)politețe apar în interacțiune nu trebuie să ignore studierea modului în care (im)politețea este realizată interacțional în urma unei colaborări dintre vorbitor. El propune în consecință o categorie suplimentară de politețe 1, respectiv „politețea 1 realizată interacțional” (*ibidem*: 9), pe care o dezvoltă pe baza modelului propus de Arundale (2005: 59), conform căruia „procesele cognitive ale fiecărui participant dirijate spre interpretare și creare sunt sensibile la contribuții precedente, curente sau potențiale pe care le au ceilalți participanți la fluxul

<sup>45</sup> Abordarea discursivă nu operează cu conceptul de față aşa cum a fost el dezvoltat de Brown și Levinson, întrucât punctul de plecare al acestui punct de vedere este tocmai contestarea cercetării acestora din urmă.

<sup>46</sup> Arundale, Robert. (2006). „Face as Relational and Interactional: A Communication Framework for Research on Face, Facework, and Politeness”. In *Journal of Politeness Research*, vol. 2., nr. 2: 193-216 și Bargiela-Chiappini, Francesca. (2003). „Face and Politeness: New (Insights) for Old (Concepts)”. In *Journal of Pragmatics*, vol 35, nr. 10-11: 1453-1469.

<sup>47</sup> De remarcat că literatura de orientare discursivă oscilează între a numi obiectul de studiu al cercetării „politețe” sau „(im)politețe”.

interacțiunii”. În consecință, (im)politețea este văzută ca fiind co-constituță (*ibidem*) în comun<sup>48</sup> într-un mod colaborativ și non cumulativ de către participanți.

În ceea ce privește politețea 2, să amintim divergențele de opinie referitoare la acest subiect: în timp ce, aşa cum am menționat mai sus, abordarea discursivă pornește de la ideea fundamentală a non necesității explicării teoretice a politeții1 (Watts, 2003: 142, 2005a: xix), Eelen este de părere tocmai că ea trebuie să explice cum funcționează aceasta. O astfel de teorie a politeții2 ar trebui să fie non evaluativă, non normativă și să își îndrepte atenția, în afara politeții și asupra nepoliteții, hiperpoliteții și „a nuanțelor intermediare” (*apud* Haugh, *op. cit.*: 10). În opinia cercetătorului, la care se adaugă și cea a lui Haugh, o teorie a politeții implică în mod necesar înțelegerea normelor morale (ce cred indivizii că are trebui să se întâmpile) și, în același timp, a celor empirice (ce cred indivizii că probabil se va întâmpla). Este sugerat că pentru primul subiect trebuie să se facă apel la politețea metapragmatică1, adică la dialogurile despre politețe, care, analizate atent, pot da seamă de aceste norme morale.

## 5. Concluzii

Prezentul articol reprezintă o încercare de a da seamă în linii foarte generale despre modul în care a evoluat cercetarea științifică despre politețea în interacțiunea verbală în ultimii cincizeci de ani. Momentele punctate sunt rezultatul, după cum am afirmat și la început, unei selecții pe care am operat-o pe criteriul importanței pe care o perspectivă sau alta s-a dovedit să o aibă, aşa cum a rezultat din literatura consultată. Tabloul pe care ne-am propus să-l schițăm este acela al unui domeniu de cercetare cu veleități aproape sisifice – stabilindu-și ca obiectiv descrierea unui comportament universal, cercetătorii nu fac decât să-i reveleze multiplele manifestări în diferitele zone geografice și culturale și dificultatea (dacă nu chiar imposibilitatea) unei conceptualizări aplicabile tuturor acestor actualizări. În ceea ce ne privește, în urma studiului efectuat, am remarcat necesitatea unei distanțe pe care cercetătorii ar trebui să și-o impună cu mai multă rigoare față de obiectele/conceptele cercetate, văzute ca produse ale unor culturi dintre cele mai diferite, în condițiile în care ei însăși reprezintă mentalități, educații, opinii subsumate unei anumite culturi. De asemenea, suntem de părere că este insuficient luat în considerare aspectul diacronic al comportamentelor lingvistice studiate, în special în urma exportului masiv la scară globală din ultimele două decenii al unor produse culturale (în special de sorginte anglo-saxonă) care le-ar putea influența. Cu toate acestea, este indubitatibil faptul că acest domeniu rămâne unul dintre cele mai vaste și mai pasionante ale științelor umane în general și ale științelor limbajului în special, el putând alimenta creativitatea și curiozitatea științifică prin însăși evoluția permanentă a obiectului său de studiu.

## Referințe

- Adegbija, Efurosibina. (1989). „A Comparative Study of Politeness Phenomena in Nigerian English, Yoruba and Ogori”. In *Multilingua*, nr 8: 57-80.
- Arundale, Robert. (2005). „Pragmatics, Conversational Implicature, and Conversation”. In Kristine Fitch și Robert Sanders (ed.). *Handbook of Language and Social Interaction*. Mahwah: Lawrence Erlbaum, 41-63.
- Brown, Penelope și Stephen C. Levinson. (1987). *Politeness: Some Universals in Language Usage*, vol. 4 din *Studies in Interactional Linguistics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Dimitrova-Galaczi, Evelina. (2002). „Issues in the Definition and Conceptualization of Politeness”. In *Working Papers in TESOL & Applied Linguistics*, vol. 2, nr. 1. [online]. Disponibil la URL <http://journals.tc-library.org/index.php/tesol/article/view/6/7> (consultat la 28 septembrie 2010).
- Fraser, Bruce. (1990). „Perspectives on Politeness”. In *Journal of Pragmatics*, nr. 14: 219-236.

<sup>48</sup> Am decis să preluăm formularea lui Arundale, cu toate că ne întrebăm în ce măsură ar putea fi pleonastică.

- Fraser, Bruce. (2001). „The Form and Function of Politeness in Conversation”. In Klaus Brinker (ed.). *Text-und Gesprächslinguistik: ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung*, vol. 2. Berlin – New York: Walter de Gruyter, 1406-1425.
- Grice, Paul. (1975). „Logic and Conversation”. In Peter Cole și Jerry Morgan (ed.). *Syntax and Semantics*, vol. 3, *Speech Acts*. New York: Academic Press, 41-58.
- Haugh, Michael. (2007). „The Discursive Challenge to Politeness Research: An Interactional Alternative”. In *Journal of Politeness Research. Language, Behaviour, Culture*, vol. 3, nr. 2: 295-317.
- Janney, Richard și Horst Arndt. (2005). „Intracultural Tact Versus Intercultural Tact”. In Richard Watts, Sachiko Ide, Konrad Ehlich (ed.). *Politeness in Language. Studies in Its History, Theory and Practice*, Second edition. Berlin: Mouton de Gruyter 21-41.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. (1992). *Les interactions verbales*, vol. II. Paris: Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. (1995). „La construction de la relation interpersonnelle: quelques remarques sur cette dimension du dialogue”. In *Cahiers de Linguistique Française*, nr. 16-17: 69-88.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. (2005). *Le discours en interaction*. Paris: Armand Colin.
- Ide, Sachiko. (1989). „Formal Forms of Discernment: Two Neglected Aspects of Linguistic Politeness”. In *Multilingua*, nr 12: 7-11.
- Ionescu-Ruxăndoiu, Liliana. (1999). *Conversația: structuri și strategii*. București: Editura ALL.
- Lakoff, Robin. (1973). „The Logic of Politeness, or, Minding Your p's and Your q's”. In *Chicago Linguistic Society*, nr. 9: p. 292-305.
- Lakoff, Robin. (1975). *Language and Woman's Place*. New York: Harper and Row.
- Leech, Geoffrey. (1983). *Principles of Pragmatics*. Londra: Longman.
- Locher, Miriam. (2004). *Power and Politeness in Action: Disagreements in Oral Communication*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Locher, Miriam și Richard Watts. (2005). „Politeness theory and relational work”. In *Journal of Politeness Research. Language, Behaviour, Culture*, vol. 1, nr. 1: 9-33.
- Mao, Luming. (1994). „Beyond Politeness Theory: „Face” Revisited and Renewed”. In *Journal of Pragmatics*, nr. 21: 451-486.
- Meier, Ardith. (1995). „Defining Politeness: Universality in Appropriateness”. In *Language Sciences*, nr. 17: 345-365.
- Nwoye, Onuigbo Gregory. (1992). „Linguistic Politeness and Sociocultural Variation of the Notion of Face”. In *Journal of Pragmatics*, nr. 24: 381-392.
- O'Driscoll, Jim. (1996). „About Face: A Defense and Elaboration of Universal Dualism”. In *Journal of Pragmatics*, nr. 25: 1-32.
- Olariu, Florin-Teodor. (2007). „Interacțiunea verbală, între ritual și strategie”. In *Philologica Jassyensis*, an III, nr. 2: 105-136.
- Van De Walle, Lieve. (1993). *Pragmatics and Classical Sanskrit: A Pilot Study in Linguistic Politeness*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Watts, Richard. (2003). *Politeness*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Watts, Richard. (2005a). „Linguistic Politeness Research: Quo Vadis?”. In Richard Watts, Sachiko Ide, Konrad Ehlich. (ed.). *Politeness in Language. Studies in Its History, Theory and Practice*, ediția a 2-a. Berlin: Mouton de Gruyter, xi-xvii.
- Watts, Richard. (2005b). „Linguistic Politeness and Politic Behavior: Reconsidering Claims for Universality”. In Richard Watts, Sachiko Ide, Konrad Ehlich. (ed.). *Politeness in Language. Studies in Its History, Theory and Practice*, Second edition. Berlin: Mouton de Gruyter, 43-69.
- Watts, Richard, Sachiko Ide și Konrad Ehlich. (2005). „Introducere”. In Richard Watts, Sachiko Ide, Konrad Ehlich. (ed.). *Politeness in Language. Studies in Its History, Theory and Practice*, Second edition. Berlin: Mouton de Gruyter, 1-17.

## ON TRANSLATION AS A BILINGUAL EXPERIENCE

TITELA VÎLCEANU. *Translation. The Land of the Bilingual*. Craiova: Editura Universitară, 2008, 204 p.

When it comes to translation, it seems that everyone enjoys it but few actually realise how complex – and often difficult – its practice is. For those directly involved in translating, it is a challenge which, when solved, is bound to result in the enjoyment of a work well done. For readers or other beneficiaries, it is an efficient informative tool. For students in translation, it means practice – preferably with as little theory as possible attached to it.

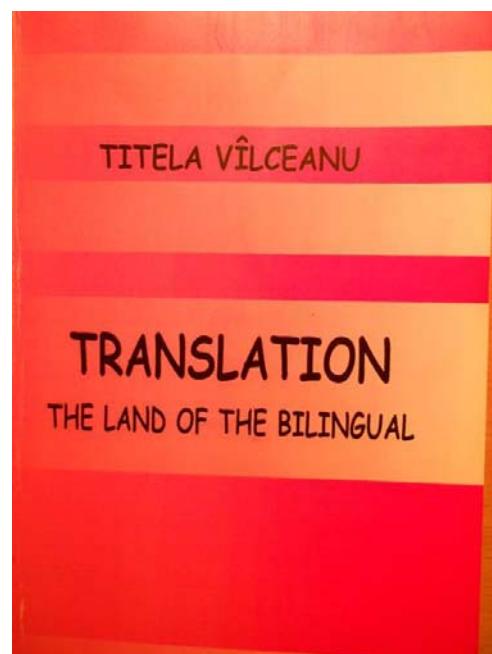
In her book *Translation. The Land of the Bilingual* Titela Vîlceanu sees translation as “*a commitment we are likely to make*”. The author takes it upon herself to convince us that difficulties lead to improvement and higher standards, and that theory can be acquired more easily with the practical goal in mind. At the same time, she shows us that literature is not the only domain which deserves the attention of translators and that the translation of a specialized text is equally compelling from the point of view of the translator.

For many practitioners in the field of translation, theory is an unnecessary evil. Yet there are authors who have the wisdom and ability to present theory in an interesting, challenging manner, in which theory comes as a result of practice, therefore making the latter even more convincing. This book is one of these examples, and it stands proof to the fact that – if we were to use the author's words – a “lighter load of theory” can “break the ice” and become “helpful” to learners and professionals in the field of translation alike.

The author's approach to translation starts from the assumption that individual intuition and language knowledge is not enough to result in an optimal translation. Each individual translator is bound to make a choice among variants that are sometimes overwhelming. Nevertheless, this choice can become so much simpler if it is made in full awareness of rules and norms or, more precisely, of specific methods and procedures. Interestingly enough, she sees translation as a “journey of initiation” (p.8) in search of the perfect way of rendering the essence of any source text – that is, the *meaning*.

Vîlceanu's book is useful for all translators – because, in the end, when the right norms are applied, one can easily find similarities between the translation of a literary text and, for instance, a technical one. What differentiates such text, or others, are the elements of style used to emphasize certain characteristics, or specialized details. But, as the author makes it clear from the very first pages of her book, the translator must, at all times, remain objective in front of any text and avoid including any amount of his/her subjective self in the translated text. Readers need to confront the original, and not an approximate understanding of the same.

This book is dedicated to translators from English into Romanian, and the reasons are very simple: at present, Romanian readers seem to be largely interested in converting various types of texts into their own language, for easier reading and a better way of coming into contact with products of culture (in its larger understanding) from the English-speaking world. The



author points out that, unfortunately, very few texts – whether literary or specialized – are now being translated from Romanian into English or other foreign languages, as compared to the number of texts translated *from* those languages. The Romanian culture seems to be in a phase of accumulation; but sharing its own products with other cultures would have to join in soon. Translating useful, or simply famous texts into one's own language is good for keeping audiences interested at home, but the real challenge comes from doing the same for people belonging to different cultures.

Quite conveniently, most people consider that it is far more difficult to translate a text written in one's mother tongue into a different language. This results from a similarly general opinion that we all know our mother tongue well. Yet, in professional translation, a number of factors are bound to influence the quality of the final product, the translator's loyalty to the source text being among the most important ones.

Vîlceanu's book is made of two distinct parts. The first one, in the author's words, “tackles still controversial problems in translation theory in the hope of connecting the learners to the world of translators at large”. The second part is aimed at giving learners a chance to “experience the pains and joys of translating” (p. 9). In a very homogeneous way, theory made easy in the first section finds its practical counterpart in the proposed exercises section, covering a large range of topics.

*Part One*, under the title of “*A Lighter Load on Theory*” is mainly focused on the translator's communicative efforts to split the text to be translated into logical parts, up to its core units. This approach can only be achieved with a thorough knowledge of grammar rules and language functions in both languages at hand. But defining translation from a theoretical point of view is often difficult, in part due to the fact that, as the author points out, there is no comprehensive or unified theory which could apply to all texts, all language pairs or all translators. In a short but well documented historical overview, Vîlceanu opens for the reader the realm of theoretical perspectives along centuries, divided into four major periods (starting from Steiner's taxonomy of 1975): from Roman times to Tytler's *Principles of Translation*, published in 1791, then from this date on, for an extremely long while, until Larbaud's *Invocation de St. Jerome* in mid-twentieth century (justified by the lengthy process of birth of Translation Studies, as an independent field of study, from the embrace of Linguistics), while the third period covers just three decades, only to end in a fourth period, still in development. In this short presentation, the author takes us from the time when translation meant only *word-for-word* rendering focused on the *aesthetic criteria*, while translators were mediators of information whose identity was not important, since the purpose of the translation was the only essential element. Moreover, translation was, in most cases, a collaborative effort (based on glosses and comparative approaches), one of the most relevant examples being the mediaeval translation of the Bible into English (pp. 16-18).

More recently, the question of “*overfaithfulness vs. looseness*” is also debated, as it put its mark on most translators' perspective during the 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> centuries. The author reminds us of Dr. Johnson's metaphor of the *translator seen as a painter* (read “imitator”) whose major duty was to satisfy the requirements and expectations of his readers. The 19<sup>th</sup> century also brings up a more elitist view of the translator (who now has a clear identity and a social importance among readers, whose expectations also become higher), called upon to solve the difficult problem of “*untranslatability*” (p. 23).

The twentieth century certifies the place of translation as a product to be promoted, placed on the market and sold. Indeed, the role of the translator also grows in importance. Now a completely independent humanistic science with its own formative role, Translation Studies has become more complex, and theorists add to this complexity, pointing out the fact that translators need to choose their “*priorities or focus*” according to newly defined modes of

translating (written or oral) and take into account a series of dichotomies - “literal vs free, form vs content, formal vs dynamic equivalence, semantic vs communicative translating” and so on (p. 29).

The theoretical framework now required as a basis for all translations may seem rather complicated, but all elements therein result from long-time practice and experience of all those who consciously assumed this role of mediators between cultures. In her effort to convince her readers of the fundamental role of theory, Vîlceanu (p. 41-45) emphasizes the complex relationship between translating norms and the theory of language. Language plays a threefold role – a cognitive, evaluative and affective one, by which concepts and ideas are expressed according to socially and psychologically determined attitudes and values, without, at the same time, ignoring specific emotions or feelings resulting from the transfer of meaning between the two languages, as well as from the translator's perception of the same. Each language also has specific functions (e.g. an expressive, informative, aesthetic or even metalinguistic function, among others) and a specific cultural relevance, which must be taken into account in the process of translating.

The issue of translation methods has been the constant concern of many theorists, especially beginning with the second half of the twentieth century. From Valery and Croce to Newmark, Nida or Venuti and Nabokov, suggested classifications are overviewed by the author with great care for pointing out differences and similarities in perspective. Indeed, translator's activity should not be turned into a desperate hesitation between theoretical variants; methods should rather act as a useful tool-kit for clarifying doubts. Vîlceanu concludes that, of all known translation methods “only *semantic* and *communicative translations* fulfil the two major aims of translation: accuracy and economy” one reason possibly being the similarity between the two (p. 59).

In the sub-chapter dedicated to the “unit of translation”, the author discusses, at large, a number of translation procedures meant to help the translator render, in the translated text, the intricate “network of relations” established between the linguistic units of the source text (pp. 65-74). The examples she is offering are extracted from acknowledged terms and expressions, all aimed at convincing us that “every language is integrated into the culture of the linguistic community in which it operates”, and that it is the translator's fundamental task to search for the appropriate rendering of such elements in a way that would be easily recognizable by target readers.

Translators are constantly faced with the question of what a good translation really means. Being a good practician herself, Vîlceanu could not ignore this issue. Not surprisingly, she compares the act of translating to the task of “a happy Sisyphus” (p.81), aimed at fulfilling the intentions of the source text and remaining objective, albeit echoing the subjective choice of the translator. Errors are not excluded, but can be avoided by a perfect mastering of theoretical norms and cultural markers. Also, since translation is, at the same time, a process of communication, the utmost care for preserving meaning results in complying with readers's expectations and requirements (or “*reader-acceptability*” in the author's terms), as well as in individual success for the translator.

But translation is not always a happy endeavour. When certain features which are specific for the source language are missed or inadequately rendered in translation, we are confronted with the case of a negative transfer, or *interference*. In other instances, such interference completely falsifies the original meaning, thereby resulting in the so-called “*translationese*”. Both these inappropriate manipulations of the source text are discussed in detail, accompanied by relevant examples. Even if such examples are taken out of context (especially in the case of technical terminology, often functioning as a specialty jargon), the author argues, they

stand as a convincing plea for greater care, from the translator, in avoiding the risk of distorting meaning.

Vîlceanu does not bring us theory for theory's sake. Her approach has a deeply practical purpose – both from the teacher's and from the learner's point of view. Language, she states, is not a simple code; apart from its communicative relevance, it performs specific functions and is endowed with deep layers of meaning. Being a teacher herself, the author explains that she has constantly used text translation as an efficient method in teaching English. Authentic texts have the quality of bringing language to its readers in the most natural of ways, in all its forms – from literary texts to everyday (idiom-filled) language or specialized information. In her own words, “genuine translations involve the learners in serious balancing of the expressive possibilities of the foreign language while also expanding their appreciation of the semantic, syntactic and pragmatic extensions and limitation of their mother tongue” (p. 110).

In the era of communicative teaching, the importance of text translation as a means of learning has largely decreased. However, text translation stands as an essential example of practice for learners aiming to become translators themselves. The more diverse text excerpts are, the better prepared translator trainees are for the real-life activity they are bound to face in future years. For them, the section of the book dedicated to practical examples (translation drills, authentic text excerpts and suggested self-correction techniques) is sure to stand as a useful tool-kit which can add to their professional attitude towards a translating career.

The author advises us not to expect an exhaustive presentation of the complex topic represented by the theory and practice of translation. Indeed, the recent enthusiasm of theorists towards defining new approaches to translation and even attempts to coin a new terminology, in step with equally new domains related to language use show us that translation theory has not yet spoken its last words. The future may face us with even more surprises in what this millennia-old activity is concerned. Nevertheless, readers will definitely find this journey into the *Land of the Bilingual* both entertaining and educational. And this journey is just a beginning.

**CARMEN ARDELEAN,**

Assoc. Professor, Ph. D,  
Technical University of Civil Engineering  
Bucharest, Department of Foreign  
Languages and Communication

e-mail: carmen9\_1510@yahoo.com

# UN OUTIL MULTIMÉDIA DE LA MÉTHODOLOGIE DU FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE ET DE L'ENSEIGNEMENT UNIVERSITAIRE

**JEAN-MARC MANGIANTE et CHANTAL PARPETTE.** *Le français sur objectif universitaire*. Grenoble: PUG (Presses universitaires de Grenoble). Collection: Didactique (FLE), 2011, 252 pages (DVD-Rom inclus)

Proposant des outils de réflexion et de formation pédagogiques, le livre s'adresse principalement aux enseignants de français langue étrangère impliqués dans la préparation linguistique des étudiants étrangers à l'enseignement supérieur francophone.

La croissance de la mobilité internationale des étudiants et l'augmentation du nombre d'étudiants étrangers dans les universités françaises et francophones, encouragées par les équivalences des diplômes en Europe à la suite des accords de Bologne et la réforme LMD (Licence – Master – Doctorat), ainsi que la diversité des spécialités choisies et des niveaux de langue ont déterminé la création d'un nouveau concept de « français sur objectif universitaire » (FOU). La langue devient ainsi un facteur important dans la réussite des études universitaires. L'ouvrage montre que la prise en compte de la dimension culturelle et institutionnelle dans l'enseignement de la langue aux étudiants étrangers conduit donc à déplacer le concept de formation linguistique vers celui de formation aux compétences universitaires.

L'ouvrage est structuré en quatre parties, dont la première est consacrée aux dispositifs d'accueil et d'accompagnement des étudiants étrangers et à certaines formations linguistiques dans des universités françaises, dans les pays où le français est langue d'enseignement supérieur, ainsi que dans les filières universitaires francophones.

La deuxième partie traite des discours universitaires oraux. Le cours magistral, ses contextes et ses caractéristiques, le cours magistral en tant que monologue et interaction, son organisation, la prise de notes, le recueil de données, etc. constituent des sujets d'analyse approfondie.

Portant sur les écrits universitaires, la troisième partie analyse leurs caractéristiques discursives et linguistiques, la compréhension écrite, ainsi que la production écrite en milieu universitaire.

On présente également une méthodologie d'élaboration des programmes de formation linguistique sur objectif universitaire et des activités didactiques, en offrant des exemples de sciences sociales et économiques, de droit et de sciences expérimentales.

Traitant à la fois des aspects liés à l'analyse de discours, à la méthodologie et à l'enseignement supérieur, le livre offre un ensemble d'outils adaptables à des situations d'enseignement des plus diverses.



Enfin, la quatrième partie traite de l'ingénierie de formation en français sur objectif universitaire, des programmes globaux de formation, différentes modalités d'enseignement (en présentiel, en ligne) et d'apprentissage, leur articulation, les centres de ressources en langues, etc.

Un autre chapitre de cette dernière partie du livre est consacré à l'évaluation des étudiants (formes, contenus et fonctions). On présente des exemples d'épreuves d'évaluation concernant les deux compétences traitées dans le livre: la réception des cours magistraux et la production écrite universitaire.

Portant sur la création d'un réseau institutionnel, le chapitre final de l'ouvrage présente des aspects liés aux partenariats entre les établissements étrangers et les établissements français, à une mutualisation des données, ainsi qu'aux synergies entre formation, enseignement et recherche.

L'ouvrage est accompagné d'un DVD-Rom comprenant des extraits vidéo de cours magistraux, des interviews avec des enseignants, des documents écrits. Il convient de préciser que pour l'entraînement à la compréhension des cours magistraux, les auteurs ont opté pour des discours universitaires authentiques, malgré les inconvénients d'ordre technique que les enregistrements dans les grands amphithéâtres et la rupture des continuités sémantiques de ces discours supposent.

En outre, le DVD propose sur le site des Presses universitaires de Grenoble ([www.pug.fr](http://www.pug.fr), page de l'ouvrage, rubrique *Compléments*) des fiches pédagogiques imprimables constituant chacune une unité autonome, des corrigés, des grilles-guide d'élaboration d'activités.

Les réflexions sur les moyens d'améliorer la réception des cours magistraux, sur l'apprentissage de l'écrit, sur différentes approches didactiques et modalités d'enseignement concernent également les étudiants allophones que les étudiants français. D'ailleurs l'ouvrage constitue un plaidoyer pour *une disciplinarisation* du français à objectif universitaire, « qui permettra de donner aux étudiants l'accès à des supports et des activités de formation plus étroitement liés à leur spécialité » (*op. cit.*: 236).

Abordant des aspects pédagogiques importants tels que les modalités de transmission des connaissances en milieu universitaire, *le powerpoint* dans des situations d'enseignement, avec les avantages et inconvénients de « ce dédoublement scriptural et iconique » du discours universitaire, la méthodologie de la formation à la prise de notes, etc. les auteurs expriment des options méthodologiques, font des propositions et trouvent des solutions qui anticipent les évolutions universitaires: « Disposer du polycopié de cours, imprimer à l'avance des documents qui seront projetés lors de la séance suivante (et que l'enseignant met à la disposition sur le site du cours), c'est ouvrir la voie à une autre forme de travail qui consisterait à préparer l'écoute du CM [cours magistral – *n.n.*], arriver en cours en sachant de quoi il sera question, être ainsi plus à l'aise dans la réception, et pratiquer une prise de notes plus efficace » (*ibidem*: 93). Cette préparation à la compréhension des CM, qui est minutieusement élaborée dans ce livre, représente, selon nous, une contribution majeure des auteurs à l'enrichissement de la méthodologie de l'enseignement supérieur des langues étrangères, ainsi qu'à l'élucidation de la complexité du travail de l'enseignant.

Étant donné la densité des informations, nous pensons que la présence d'un index thématique aurait pu orienter le lecteur d'une façon plus rapide et commode, en renforçant l'efficacité de l'ouvrage. De même, une liste des nombreux sigles (FOAD, FUF, CRL, DAP, TEF, CEGR, etc.), dont l'apparition dans le texte du livre est, d'ailleurs, chaque fois compréhensible, pourrait être utile au lecteur occasionnel, qui ne procéderait pas à la lecture intégrale du livre.

La richesse thématique et la complexité structurale, ainsi que l'approche de certains aspects peu traités jusqu'à présent par d'autres auteurs font du livre *Le français sur objectif universitaire* un ouvrage de référence, incontournable pour tout universitaire enseignant de français langue étrangère. Mais le livre dépasse largement la sphère d'intérêt des enseignants de français, car il soulève et essaye de résoudre des problèmes actuels liés à l'université, à l'heure de ses profonds changements, dont l'intégration optimale de tous les étudiants, natifs ou étrangers, reste un problème majeur.

**Mihaela St. RĂDULESCU**

Professeur, Université Technique de Constructions  
de Bucarest, Département de Langues  
étrangères et Communication

e-mail:mihaelastradulescu@yahoo.fr





D L S C